PF 3116
.F3
Copy 1

PF 3116
.F3
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

[SMITHSONIAN DEPOSIT.]

Chap. PF3116
Shelf F3

UNITED STATES OF AMERICA

Deutsches Lesebuch.

LECTURES ALLEMANDES

OU

CHOIX DE VERSIONS

FACILES ET GRADUÉES

PAR

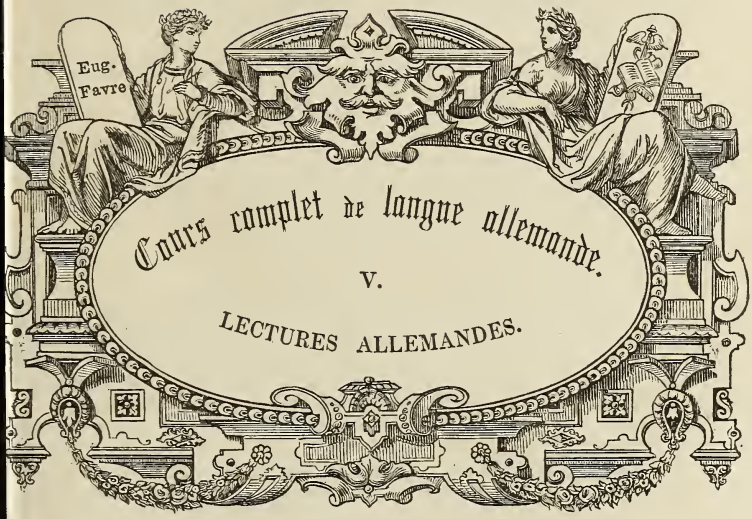
Eugène Favre.

QUATRIÈME ÉDITION.

GENÈVE,

Librairie allemande de J. Kessmann.

1854.


Eug.
Favre
Cours complet de langue allemande.
V.
LECTURES ALLEMANDES.

Cours complet de langue allemande.

I. ABC et Syllabaire ou exercices méthodiques pour apprendre à épeler et à lire l'allemand. 75 cent.

Le même orné de dix-huit gravures soigneusement coloriées. 1 fr. 50 cent.

II. ***Premières leçons de langue allemande*** ou Introduction pratique et graduée à l'étude de la grammaire, par *Eugène Favre*. 1 fr. 25 cent.

III. ***Cours élémentaire de versions allemandes***, contenant un choix de morceaux faciles et faisant suite aux premières leçons de langue allemande d'Eugène Favre, par *J. Ulrich*. 50 cent.

IV. ***Grammaire pratique de la langue allemande***, par *L. Georg*. Ouvrage publié avec l'approbation du Conseil de l'Instruction publique du Canton de Vaud. Deuxième édition. 3 fr.

V. ***Lectures allemandes*** ou choix de versions faciles et graduées à l'usage des Colléges et des Gymnases, par *E. Favre*. 3me édition. 2 fr.

VI. ***Cours de thèmes allemands***, gradués et accompagnés de notes, ou choix de morceaux destinés à être traduits de français en allemand, par *E. Favre* et *S. Strebinger*. Deuxième édition. 2 fr.

VII. ***Exercices pratiques de conversation allemande.*** Deutsche Sprechschule. Stoff zum Denken, Sprechen und Schreiben für den Unterricht in deutscher Sprache. Nach neuem Plane für die französische Jugend bearbeitet von D. Fr. Neßler und R. Sperber. 1 Fr.

VIII. ***Lectures allemandes*** à l'usage des Colléges et des Gymnases de la Suisse française. Tome second, *style narratif et dramatique*. Par *Fr. Nessler*. Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction publique du Canton de Vaud. 3 fr.

IX. **Schiller's Wilhelm Tell.** — ***Guillaume Tell***, drame de *Schiller*. Nouvelle édition, accompagnée de notes historiques et géographiques et de la solution des mots et des tournures les plus difficiles, par *E. Favre*. 2 fr.

X. ***Manuel de la conversation allemande et française***, par *E. Favre* et *F. Reiss*. 1 fr. 50 cent.

XI. ***Modèles d'écriture allemande.*** Deutsche Schulvorschriften von August Diederichs, 19 Blätter in Quer-Folio. 1 Fr.

Eines der schönsten und zweckmäßigsten Hefte von Schulvorschriften, die in Deutschland existiren. Die Formen der Buchstaben sind leicht und zierlich nach Rädelin's System geschrieben, die Texte mit Geschmack gewählt, die Anordnung aber so faßlich, daß der Lernende ohne Beihülfe des Lehrers die deutsche Schreibschrift sich vollkommen aneignen kann.

LECTURES ALLEMANDES

OU

CHOIX DE VERSIONS

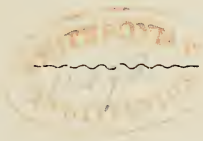
FACILES ET GRADUÉES

A L'USAGE DES COLLÉGES ET DES GYMNASES
DE LA SUISSE FRANÇAISE

PAR

EUGÈNE FAVRE.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.



GENEVE,
Librairie allemande de J. Kessmann.
1853.

PF3116
.F3

PRÉFACE.

En publiant ces lectures allemandes, je me suis proposé d'offrir aux commençants un recueil à la fois intéressant et instructif, qui pût les familiariser de bonne heure avec la traduction et servir d'application et de complément à un cours de grammaire. Les morceaux que renferme ce volume, présentent assez de variété pour pouvoir habituer les élèves aux divers genres de style. Ils sont rangés suivant leur degré de difficulté; cet ordre tout pratique m'a paru préférable à une classification méthodique, qui ne peut convenir qu'à une chrestomathie destinée à faire connaître les chefs-d'œuvre de la littérature dans chaque genre de composition.

Après une étude soignée et attentive de ces versions, les élèves ne devront plus être arrêtés que par des difficultés vraiment sérieuses ou tout à fait exceptionnelles.

Des notes placées au bas de chaque page facilitent l'intelligence des mots et des tournures qui peuvent paraître trop embarrassantes. Il eût été facile d'en augmenter beaucoup le nombre et l'étendue, mais s'il convient jusqu'à un certain point de venir au secours de l'élève en lui donnant la solution des difficultés qui pourraient le décourager, il faut aussi lui laisser quelque chose à

faire. Il trouvera dans les notes la traduction de presque tous les idiotismes allemands, mais il devra chercher à en faire lui-même l'analyse et à en donner la traduction littérale. J'ai omis, suivant un principe analogue, toutes les observations grammaticales ainsi que les notices historiques ou géographiques, qui sont nécessaires pour l'intelligence complète de la plupart de ces morceaux; ce soin doit être réservé au maître dont les explications orales se fixent mieux dans la mémoire des élèves et donnent plus d'attrait à la lecture.

Les morceaux de poésie qui se trouvent insérés dans ce recueil sembleront peut-être à quelques personnes offrir de trop grandes difficultés d'interprétation. Sans discuter cette opinion qui me paraît peu fondée, je crois que leur étude sera d'une grande utilité pour exercer la mémoire des enfants et surtout pour les former à une bonne prononciation.

Telles sont les vues qui m'ont dirigé dans la composition de ce recueil; j'espère qu'il sera accueilli favorablement par les personnes qui travaillent à répandre chez nous l'étude de la langue allemande.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

L'accueil bienveillant que l'on a daigné faire aux divers ouvrages que j'ai publiés depuis quelques années pour l'enseignement de la langue allemande, m'a imposé l'obligation de ne rien négliger pour les rendre toujours plus dignes de cette faveur.

Cette nouvelle édition du Cours de Versions a été revue avec le plus grand soin, et il suffira d'un même superficiel pour se convaincre qu'elle a reçu de nombreuses améliorations, et qu'en particulier le style a été corrigé dans une foule d'endroits.

Les expressions et les locutions qui laissaient à désirer sous le rapport de la clarté et de la justesse, ou qui étaient peu usitées, ont été supprimées ou simplifiées. L'orthographe et la ponctuation, qui présentaient d'assez grandes différences suivant les auteurs à contribution, ont été fixées d'après des règles uniformes et généralement admises aujourd'hui. Quelques morceaux ont été retranchés et remplacés par d'autres qui m'ont paru mieux d'accord avec le plan général de l'ouvrage.

J'ai profité pour cette révision des communications bienveillantes que m'ont adressées des professeurs qui font usage de ce livre dans leur enseignement. Je me plais surtout à reconnaître que je dois beaucoup à la coopération éclairée de Mr. *Sperber*, directeur du Collége de Nyon, qui a bien voulu revoir en entier mon travail et m'a transmis une foule d'observations aussi judicieuses que savantes.

Quelques personnes avaient exprimé à l'éditeur le désir de voir ce cours précédé d'un choix de versions plus courtes et plus faciles, destinées aux élèves, pour lesquels la première partie de ces lectures offrait encore trop de difficultés. Il s'est empressé de satisfaire à ce vœu et de combler la lacune signalée, en ajoutant une première partie composée de phrases détachées et de petites anecdotes, dont presque tous les mots se trouvent expliqués dans les notes. Mr. S. Strœbinger a bien voulu se charger de la rédaction de ces exercices préliminaires.

Genève, Juillet 1853.

C. Haas.

Erſte Abtheilung.

LECTURES ALLEMANDES.

Kleine Beſchreibungen.

1. Das Buch[1] iſt nützlich[2]. Es hat zwei Deckel[3], einen Rücken[4], viele[5] Blätter[6] und[7] viele Seiten[8]. Es iſt viereckig[9], verſchiedenfarbig[10]. Man macht[11] es[12] (daſſelbe[12]) aus[13] Papier[14], Pappendeckel[15] und Haut[16]. Der Schriftſteller[17], Buchdrucker[18] und Buchbinder[19] machen[11] das Buch.

2. Das Meſſer[1] iſt ein Werkzeug[2]. Es hat eine Klinge[3], eine Spitze[4], einen Rücken, ein Heft[5]. Die Klinge iſt hart[6], glänzend[7], flach[8], ſpitzig[9], ſchneidend[10]. Das Heft iſt meiſtens[11] rund[12] oder platt[8] und ſchwarz[13] oder weiß[14]. Es dient[15] zum Schneiden[16] oder Stechen[17]. Es iſt aus Stahl[18], Holz[19] oder Bein[20], oder auch[21] aus Silber[22] gemacht. Der Meſſerſchmid[23] verfertigt[24] daſſelbe (es).

3. Der Wein[1] iſt ein Getränk[2]. Er iſt gelblich[3] oder bräunlich[4] oder röthlich[5], ſäuerlich[6] oder ſüßlich[7], ſchwach[8] oder ſtark[9], angenehm[10] oder unangenehm[11], heilſam[12] oder ſchädlich[13]. Er dient zum Trinken[14]. Der Wein wird[15] aus Trauben[16] bereitet[15]. Der Winzer[17] pflanzt[18] die Reben[19].

---

1. [1] livre. [2] utile. [3] couverture. [4] dos. [5] beaucoup. [6] feuillet. [7] et. [8] page. [9] quadrangulaire. [10] de différentes couleurs. [11] faire. [12] le. [13] avec. [14] papier. [15] carton. [16] peau. [17] auteur. [18] imprimeur. [19] relieur.

2. [1] couteau. [2] instrument. [3] lame. [4] pointe. [5] manche, m. [6] dur. [7] brillant. [8] plat. [9] pointu. [10] tranchant. [11] le plus souvent. [12] rond. [13] noir. [14] blanc. [15] il sert. [16] couper. [17] percer. [18] acier. [19] bois. [20] os. [21] aussi. [22] argent. (Les substantifs s'emploient sans article, s'ils sont employés dans un sens partitif.) [23] coutelier. [24] faire, fabriquer.

3. [1] vin. [2] boisson. [3] jaunâtre. [4] brunâtre. [5] rougeâtre. [6] aigrelet. [7] doux. [8] faible. [9] fort. [10] agréable. [11] désagréable. [12] salutaire. [13] nuisible. [14] boire. [15] est préparé, fait. [16] raisin. [17] vigneron. [18] planter. [19] cep de vigne.

4. Eine Stadt[1] hat viele Wohnhäuser[2], eine oder mehrere[3] Kirchen[4], ein Rathhaus[5], Posthaus[6], Schulhäuser[7], Gasthöfe[8] und Wirthshäuser[9], einen Marktplatz[10] und andere[11] freie[12] Plätze[13], große[14] Brunnen[15], Straßen[16] oder Gassen[16] und Gäßchen[17]; viele Städte haben auch Mauern[18], Thore[19], Brücken[20], Gräben[21], Wälle[22]. Eine Stadt ist groß oder klein[23], alt[24] oder neu[25], heiter[28] oder düster[29], eben[30] oder uneben[31]. Baumeister[32], Handwerker[33] und Künstler[34] erbauen[35] sie (dieselbe).

5. Das Pferd[1] ist ein Hausthier[2]. Es wohnt[3] im Stalle[4]. Es hat vier Hufe[5], einen langen[6] Schweif[7] (Schwanz[7]), eine Mähne[8], große Augen[9], spitze Ohren[10], einen langen Kopf[11], eine große Stirne[12], hohe[13] Beine[14] und eine breite[15] Brust[16], kurze[17] Haare[18] von verschiedener Farbe[19]. Es ist stark, schnell[20], schön[21], gelehrig[22], wild[23] oder mild[24], muthig[25] oder scheu[26], lenksam[27] oder störrig[28]. Das Pferd nährt[29] sich[29] von Gras[30], Heu[31], Haber[32], Brod[33] und Salz[34].

6. Die Amsel[1] ist ein Singvogel[2]. Sie lebt[3] in[4] den Wäldern[5]. Sie hat ein schwarzes Gefieder[6]; ihr[7] Schnabel[8] ist gelb[9], ihre Augen sind groß und schön, umgeben[10] von einem gelben Ringe[11]. Die Amsel ist sehr lebhaft[12], klug[13], gelehrig, wachsam[14]. Sie frißt[15] Insekten. Ihr Gesang[16] ist hell[17] und schön, ihr Fleisch[18] schmackhaft[19].

---

4. [1] ville. [2] maison. [3] plusieurs. [4] église. [5] hôtel de ville. [6] poste. [7] maison d'école, collége. [8] hôtel. [9] auberge. [10] place de marché. [11] autre. [12] libre. [13] place. [14] grand. [15] fontaine. [16] rue. [17] ruelle. [18] mur. [19] porte. [20] pont. [21] fossé. [22] rempart. [23] petit. [24] vieux. [25] neuf, nouveau. [26] spacieux. [27] étroit. [28] clair, serein, gai. [29] sombre, morne. [30] plat. [31] montueux, inégal. [32] architecte. [33] ouvrier, artisan. [34] artiste (voy. §. 2, note 21). [35] bâtir.

5. [1] cheval. [2] animal domestique. [3] demeure. [4] écurie. [5] sabot. [6] long. [7] queue. [8] crinière. [9] œil. [10] oreille. [11] tête. [12] front. [13] haut. [14] jambe. [15] large. [16] poitrine. [17] court. [18] cheveu, crin. [19] couleur. [20] vite, rapide. [21] beau. [22] intelligent. [23] fougueux. [24] doux. [25] courageux. [28] rétif. [29] se nourrit. [30] herbe. [31] foin. [32] avoine. [33] pain. [34] sel.

6. [1] merle. [2] oiseau chanteur. [3] vivre. [4] dans. [5] forêt. [6] plumage. [7] son. [8] bec. [9] jaune. [10] entouré. [11] cercle. [12] vif. [13] prudent. [14] vigilant. [15] mange. [16] chant. [17] clair, fort. [18] chair. [19] savoureux, succulent.

7. Die Biene[1] ist ein Insekt. Sie wohnt in Bienenkörben[2] und in hohlen[3] Bäumen[4]. Sie hat sechs Füße und vier zarte[5] Flügel[6], Fühlhörner[7] und einen Stachel[8]. Die Biene ist sehr emsig[9], geschickt[10], aufmerksam[11] und muthig. Sie nährt sich von Honig[12]. Sie bereitet Honig und Wachs[13].

8. Des Knaben Heimat[1]. Mein Vater hat Haus und Hof[2], Garten, Feld[3] und Wiesen[4]. Das Haus liegt[5] vor[6] dem Hofe. An[7] den Hof stößt[8] der Garten. Der Garten stößt an das Feld. Hinter[9] dem Felde liegt die Wiese; über[10] die Wiese führt[11] ein Pfad[12] in den Wald. Der Wald liegt an einem Berge. Von dem Berge (herab) kommt Wasser[13]. Das Wasser fließt[14] längs[15] dem Walde, durch die Wiesen, das Feld und den Garten. In dem Wasser sind Fische[16], Krebse[17] und Frösche[18]. Der Wald ist voll[19] großer Bäume, Moos[20], Kräuter[21] und Schwämme[22]. Vor dem Walde sind Gebüsche[23]; in dem Walde sind Hirsche[24], Rehe[25], Hasen[26] und viele Arten[27] Vögel.

Sittensprüche[1].

1. Die Liebe zu den Gesetzen[2] ist die Seele[3] der Freiheit.

2. Die Freundschaft[1] ist eine Seele in zwei Körpern.

3. Ohne Sparsamkeit[1] ist kein Reichthum[2] groß genug; mit ihr ist keiner zu klein.

4. Das Herz[1] bezieht[2] seine Nahrung[3] aus dem Geiste[4]; leere[5] Geister haben selten[6] eine beständige[7] Zuneigung[8].

---

7. [1] abeille. [2] ruche. [3] creux. [4] arbre. [5] tendre, mou. [6] aile. [7] antenne. [8] aiguillon. [9] actif, diligent. [10] habile. [11] attentif. [12] miel. [13] cire.

8. [1] patrie. [2] court. [3] champ. [4] pré. [5] est situé. [6] devant. [7] à. [8] toucher. [9] derrière. [10] par-dessus. [11] mener. [12] sentier. [13] eau. [14] couler. [15] le long. [16] poisson. [17] écrevisse. [18] grenouille. [19] plein. [20] mousse. [21] herbe. [22] champignon. [23] buisson. [24] cerf. [25] chevreuil. [26] lièvre. [27] espèce.

1. [1] pensée morale, maxime. [2] loi. [3] âme.

2. [1] amitié.

3. [1] économie. [2] richesse.

4. [1] cœur. [2] tirer. [3] nourriture. [4] esprit. [5] vide. [6] rarement. [7] constant. [8] inclination, affection.

5. Die Philosophie triumphirt leicht [1] über [2] vergangene [3] oder zukünftige [4] Leiden [5]; die gegenwärtigen [6] Leiden aber triumphiren über die Philosophie.

6. Der Eigennutz [1] spricht allerlei [2] Sprachen und spielt allerlei Rollen [3], selbst [4] die [5] der Uneigennützigkeit [6].

7. Jedermann beklagt [1] sich über sein schlechtes [2] Gedächtniß [3], Niemand aber (beklagt sich) über sein schlechtes Urtheil [4].

---

8. Die Demuth [1] ist der wahre [2] Beweis [3] der christlichen Tugenden [4]; ohne sie behalten [5] wir unsere Fehler [6]; der Hochmuth [7] nur bedeckt [8] sie und verbirgt [9] sie Anderen [10] und oft uns selbst.

9. Man kann [1] wohl klüger [2] sein, als ein Anderer, aber nicht leicht klüger, als alle Anderen.

10. Der Mensch hofft [1] alt zu werden [2] und fürchtet [3] das Alter [4]; das heißt [5]: er liebt das Leben und flieht [6] den Tod.

11. Die Milde [1] der Fürsten ist oft nur eine Politik, um [2] die Herzen der Völker [3] zu [2] gewinnen [4].

12. Die Menschen sowie [1] die Handlungen [2] haben ihren perspektivischen Punkt [3]. Die Einen können nur in der Nähe [4] richtig [5] beurtheilt [6] werden [7], Andere dagegen [8] nur in der Ferne [9].

13. Die höchste Tugend der Freundschaft ist nicht, einem Freunde *unsere* Fehler zu zeigen, sondern seine eigenen [1].

---

5. [1] facilement. [2] sur. [3] passé. [4] futur, à venir. [5] douleur, souffrance. [6] présent.

6. [1] intérêt. [2] toutes sortes de. [3] rôle. [4] même. [5] celui. [6] désintéressement.

7. [1] se plaindre de. [2] mauvais. [3] mémoire. [4] jugement.

8. [1] humilité. [2] vrai. [3] preuve. [4] vertu. [5] conserver. [6] défaut. [7] orgueil. [8] couvrir. [9] cacher. [10] autre.

9. [1] peut. [2] prudent, sage.

10. [1] espérer. [2] devenir. [3] craindre. [4] vieillesse. [5] c'est-à-dire. [6] fuir.

11. [1] douceur. [2] pour. [3] peuples. [4] gagner.

12. [1] de même que. [2] action. [3] point de vue. [4] de près. [5] exactement. [6] juger. [7] être. [8] au contraire. [9] dans le lointain.

13. [1] propre.

14. Der Gehorsam [1] gegen das Gesetz unterwirft [2] unsern Willen, ohne ihn zu schwächen [3]; der Gehorsam gegen den Menschen aber beleidigt [4] oder entnervt [5] ihn gewöhnlich [6].

15. Die meisten [1] Menschen wenden [2] den ersten Theil ihres Lebens nur an [2], um den andern elend [3] zu machen [4].

16. Der Hochmuth [1] und die Eitelkeit [2] sind die Stelzen [3] des Thoren [4]; sie erheben [5] ihn nur, um ihn tiefer [6] zu stürzen [7].

17. Der Mensch hat mehr Kraft [1], als Willen; oft findet er gewisse [2] Dinge [3] unmöglich [4], nur um sich vor seinem Gewissen [5] oder vor Anderen zu entschuldigen [6].

---

18. Den Faulenzer [1] kann man nicht zu [2] den Lebenden [3] zählen [4]; er ist ein Todter, welchen [5] man aber nicht begraben [6] kann.

19. Das Mitleiden [1], welches ein Almosen [2] begleitet [3], ist ein größeres Geschenk [4], als das Almosen selbst.

20. Der Haß [1], welchen wir gegen unsere Feinde [2] hegen [3], schadet weniger ihrem Glücke, als dem unsrigen.

21. Die Falschheit [1] ist eine Münze [2], welche nur durch unsre Eitelkeit [3] im Gange ist [4].

22. Der Thor vertheidigt [1] einen Irrthum [2] mit dem Selbstvertrauen [3] eines Mannes, welcher sich niemals irrt [4]; der Weise [5] hingegen behauptet [6] eine Wahrheit mit der Vorsicht [7] eines Mannes, der sich irren kann.

---

14. [1] obéissance. [2] soumettre. [3] affaiblir. [4] offenser. [5] énerver. [6] ordinairement.

15. [1] la plupart de. [2] anwenden employer. [3] misérable. [4] rendre.

16. [1] orgueil. [2] vanité. [3] échasses. [4] insensé. [5] élever. [6] bas. [7] précipiter.

17. [1] force. [2] certain. [3] chose. [4] impossible. [5] conscience. [6] excuser.

18. [1] paresseux. [2] au nombre de. [3] vivant. [4] compter. [5] que. [6] enterrer.

19. [1] compassion. [2] aumône. [3] accompagner. [4] don, présent.

20. [1] haine. [2] ennemi. [3] nourrir.

21. [1] fausseté. [2] monnaie. [3] vanité. [4] avoir cours.

22. [1] défendre. [2] erreur. [3] présomption. [4] se tromper. [5] sage. [6] soutenir. [7] précaution, réserve.

23. Wie ein wenig Zucker ein bitteres[1] Arzneimittel[2] versüßt[3], so erleichtert[4] das religiöse Gefühl[5] in einer betrübten[6] Seele die harten Prüfungen[7] des Lebens.

24. Die Hindernisse[1] schwächen kleine Leidenschaften[2], stärken aber die großen, wie der Wind ein schwaches Licht[3] auslöscht[4], ein großes Feuer aber nur anfacht[5].

25. Die Fürsten, welche den Völkern eine ungerechte Herrschaft[1] aufdringen[2] wollen, fürchten die Aufklärung[3], wie die Uebelthäter[4] die Straßenlaternen[5].

26. Die Bescheidenheit[1] ist für das Verdienst[2], was[3] der Schatten[4] in einem Gemälde[5] für die Figuren ist: sie gibt ihm Kraft und Ausdruck[6].

---

27. Es gibt keinen Zufall[1] in der Welt. Alles ist Prüfung[2], oder Strafe[2], Belohnung[3], oder Vorsicht[4].

28. Um eine feste[1] Gesundheit zu haben, muß man nüchtern[2] und arbeitsam sein. Die Natur verlangt[3] nur das Nothwendige[4], die Sucht[5] fordert das Ueberflüssige[6].

29. Theuer ist mir der Freund; doch[1] auch der Feind kann mir nützen[2].
Der Freund zeigt mir, was ich kann; der Feind lehrt mich, was ich soll[3].

---

30. Man errathet gerne[1] Andere, aber man will nicht gerne errathen sein.

Wir bekennen[2] kleine Fehler nur[2] um zu überzeugen[3], daß wir deren[4] nicht größere haben.

---

23. [1] amer. [2] remède. [3] adoucit. [4] soulager. [5] sentiment. [6] affligé. [7] épreuve.
24. [1] obstacle. [2] passion. [3] lumière. [4] éteindre. [5] exciter.
25. [1] domination, empire. [2] imposer. [3] les lumières. [4] malfaiteur. [5] réverbère.
26. [1] modestie. [2] mérite. [3] ce que. [4] ombre. [5] tableau. [6] expression.
27. [1] hasard. [2] châtiment, punition. [3] récompense. [4] providence.
28. [1] durable. [2] sobre. [3] exiger. [4] le nécessaire. [5] la passion. [6] le superflu.
29. [1] cependant. [2] être utile. [3] devoir.
30. [1] on aime à deviner. [2] n'avouer que. [3] persuader. [4] en.

31. Die Alten ehre [1] stets [2]! du bleibst [3] nicht ewig [4] Kind;
Sie waren, was du bist, und du wirst [5], was sie sind.

32. Nimm [1] auch dem kleinsten Wurm ohn' Ursach' [2] nicht das Leben!
Er hat es nicht von Dir; Gott hat es ihm gegeben.

33. Verschmäh' [1] den Armen nicht, er sei auch noch so klein [2]!
Er ist ein Mensch wie du, und kann viel besser sein.

34. Die Wahrheit rede stets, und wag' [1] es nie zu lügen [2]!
Du kannst die Menschen zwar [3], doch niemals Gott betrügen [4].

35. Dem kleinen Veilchen [1] gleich [2], das im Verborg'nen [3] blüht [4],
Sei [5] immer fromm [6] und gut, auch wenn [7] dich Niemand sieht [8]!

36. Wenn [1] deine Ältern dir was [2] ernstlich [3] untersagen [4],
So folge [5], ohne sie vorher [6]: warum? zu fragen [7]!
Ein gutes Kind — gehorcht geschwind [8].

Worträthsel [1].

Im Lenz [2] erfreu' [3] ich dich,
Im Sommer kühl' [4] ich dich,
Im Herbst erquick' [5] ich dich,
Im Winter wärm' [6] ich dich.

---

31. [1] honorer. [2] toujours. [3] rester. [4] éternel. [5] sera.

32. [1] nimm, impératif de nehmen = prendre, ôter. [2] cause.

33. [1] dédaigner, mépriser. [2] quelque petit qu'il soit.

34. [1] oser. [2] mentir. [3] il est vrai. [4] tromper.

35. [1] violette. [2] semblable. [3] en cachette. [4] fleurir. [5] sois. [6] pieux. [7] lors même que. [8] voir.

36. [1] quand. [2] was pour Etwas. [3] sérieusement. [4] interdire. [5] obéir. [6] auparavant. [7] demander. [8] prompt.

1. [1] logogriphe. [2] printemps. [3] réjouir. [4] procurer de la fraîcheur. [5] regaler. [6] chauffer.

Kleine Anekdoten und Fabeln.

1. Hochmuth [1] und Eigenliebe [2].

Jemand fragte einen Philosophen: „Welcher Unterschied [3] ist zwischen dem Hochmuthe und der Eigenliebe?“ — „Der Hochmuth will nicht schuldig [4] bleiben, und die Eigenliebe will nicht bezahlen“, war die Antwort des Weltweisen [5].

2. Lakonische Frage.

Herr von Luxemburg begegnete [1] eines Tages auf der Treppe [2] des Opernhauses einem Unbekannten [3], welcher ihm sagte: „Guten Abend, mein Freund! Wie befindest [4] du dich? — „Und du, mein Freund! wie heißest du?“

3. Gottes Allgegenwart [1].

Denken Sie an Gott, sagte Jemand zu einem Herrnhuter [2]. „Man denkt an die Abwesenden [3], antwortete der fromme Mann, Gott aber ist überall bei mir.“

4. Zahl [1] der Kometen.

„Wie viele Kometen zeigen sich wohl am Himmel?“ fragte man eines Tages Kewer, einen berühmten [2] Astronomen. „So viele, als Fische [3] in dem Meere“, gab [4] er zur Antwort.

5. Sokrates.

Sokrates begegnete einst [1] einem Bekannten [2]. Er grüßte [3] ihn höflich. Dieser aber erwiderte [4] den Gruß [5] nicht. „Warum grüßest du einen so unhöflichen Menschen?“ fragten die Schüler den Meister [6]. — „Ei,“ antwortete er, „soll [7] ich so grob [8] sein, wie er?“

---

1. [1] Fierté, orgueil. [2] amour-propre [3] différence. [4] débiteur. [5] sage, philosophe.
2. [1] rencontrer. [2] escalier. [3] inconnu. [4] se porter.
3. [1] toute-présence. [2] frère morave. [3] absent.
4. [1] nombre. [2] célèbre. [3] poisson. [4] imparf. de geben.
5. [1] un jour. [2] une connaissance. [3] saluer. [4] rendre. [5] salut. [6] maître. [7] devoir. [8] grossier.

6. Der Fisch im Bache [1].

Unter [2] den Zöglingen [3] des berühmten Componisten [4] Sebastian Bach war ein junger Mensch, Namens [5] Fisch, einer der geschicktesten [6]. Sein Lehrer sagte von ihm im Scherze [7] oft: „Das ist der beste Fisch in meinem Bache.“

7. Die Priesterin [1] Theano.

Die Athener hatten den Alcibiades verbannt [2]. Sie befahlen [3] allen Priestern, ihn zu verfluchen [4]. Alle gehorchten, ausgenommen [5] die Priesterin Theano. Sie sagte: „Ich bin Priesterin, um zu segnen [6], und nicht um zu verfluchen.“

8. Besorgniß [1].

Ein Fremder [2] zu Paris, der auf den Straßen mehrere Male [3] bestohlen [4] worden war, fürchtete sich [5] auszugehen. Man rieth [6] ihm, Pistolen bei sich zu tragen. „Sehr gut,“ sagte er, „ich besorge [7] nur, daß die Diebe mir auch diese nehmen werden.“

9. Der Käfer [1].

Ein kleiner Käfer schwirrte [2],
Vergnügt [3] um's [4] Bäumchen her [4];
Allein [5] im Garten irrte [6],
Ein wilder [7] Bub' [8] umher [9].

Er fieng [10] das arme Thierchen,
Und packt's [11] bei seinem Bein [12],
Und bindet's [13] an ein Schnürchen [14];
Das arme Käferlein.

Er spottet [15] seiner Wunden [16];
Er freut sich seiner Noth [17];
Doch ach! in wenig Stunden
War's [18] arme Thierlein todt [19].

Du böser Mensch! Was haben
Die Käfer dir gethan?
Ach! aus [20] dem bösen Knaben
Ward [20] bald ein böser Mann!

---

6. [1] ruisseau. [2] parmi. [3] élève. [4] compositeur. [5] nommé. [6] habile. [7] en plaisantant.

7. [1] prêtresse. [2] bannir. [3] imparf. de befehlen, ordonner. [4] maudire. [5] excepté. [6] bénir.

8. [1] précaution. [2] etranger. [3] plusieurs fois. [4] voler. [5] avoir peur. [6] conseiller. [7] craindre.

9. [1] scarabée. [2] bourdonner. [3] joyeux. [4] autour de. [5] mais. [6] errer, rôder. [7] étourdi. [8] garçon. [9] ça et là. [10] attraper. [11] prendre. [12] jambe. [13] attacher. [14] ficelle. [15] se moquer de. [16] blessure. [17] détresse. [18] = war das [19] mort. [20] imparf. de werden aus, devenir.

10. Geistesgegenwart[1].

In der Schlacht bei Roßbach sah Friedrich II. einen französischen Grenadier, der sich verzweifelt[2] gegen einige preußische Husaren vertheidigte[3]. Sie boten[4] ihm Pardon an. Er weigerte sich[5] aber, sich zu ergeben, und zog[6] den Tod vor[6]. Der König näherte sich den Kämpfenden und rief dem Franzosen zu: „Tapferer[7] Grenadier, bist du unüberwindlich[8]?“ „Ich würde es sein,“ antwortete dieser, „wenn Ew. Majestät mich kommandirte.“

11. Ein triftiger[1] Grund[2].

Doktor Macdold befand sich[3] in London in einem Kaffeehause. Einer der Gäste[4] näherte[5] sich ihm und bat[6] ihn, ihm doch fünf Guineen zu leihen. „Wie kommen Sie auf einen solchen[7] Gedanken[8]? sagte Macdold; ich kenne Sie ja gar nicht[9]“ — „Eben deßwegen[10]; denn Alle, die mich kennen, wollen mir Nichts leihen.“

12. Laster[1] sind Wunden[2].

La Roche Foucauld sagt in seinen Sittensprüchen[3]: „Die Laster der Seele sind wie die Wunden des Körpers; wie[4] sorgfältig[5] man sie auch[4] geheilt[6] hat, die Narben[7] bleiben immer sichtbar[8] und sind jeden Augenblick in Gefahr, sich wieder zu öffnen[9].“

13. Das sonderbare[1] Duell.

Ein Apotheker[2] hatte einen Wortwechsel[3] mit einem Offiziere; dieser forderte[4] seinen Gegner[5] zu einem Duell heraus[4]. Der Apotheker erschien[6] auf dem Kampfplatze[7] mit einer kleinen Schachtel[8] in der Tasche. „Mein Herr, sprach er, ich weiß[9] nicht Ihre Waffen

---

10. [1] présence d'esprit. [2] en désespéré. [3] se défendre. [4] imparf. de anbieten offrir. [5] refuser. [6] imparf. de vorziehen préférer. [7] brave. [8] invincible.

11. [1] concluant. [2] raison. [3] se trouver. [4] hôte. [5] s'approcher. [6] imparf. de bitten, prier. [7] tel. [8] pensée. [9] nullement. [10] c'est précisément pour cela.

12. [1] vice. [2] blessure. [3] maxime. [4] quelque — que. [5] soigneusement. [6] guérir. [7] cicatrice. [8] visible. [9] wieder öffnen, rouvrir.

13. [1] singulier. [2] apothicaire. [3] querelle, altercation. [4] herausfordern, provoquer. [5] adversaire. [6] imparf. de erscheinen paraître. [7] terrain. [8] boîte. [9] ich weiß, du weißt, er weiß etc., indicat. prés. de wissen, savoir.

zu führen [10]; deßwegen [11] habe ich zwei Pillen [12] bereitet [13] und in diesem Schächtelchen [14] mitgebracht [15]. Die eine ist vergiftet [16], die andere aber ist vollkommen [17] unschädlich [18]. Sie verschlucken [19] eine, und ich eine. Wählen Sie!“ Der Offizier, in seiner Erwartung [20] getäuscht [21] und zu bessern Gesinnungen [22] gebracht [23], zeigte sich bereit [24], sich mit seinem Gegner auszusöhnen [25], und beide lebten fortan [26] als recht gute Freunde.

14. Der Mensch und die Biene [1].

Hast du wohl unter den Thieren einen größern Wohlthäter, als uns? fragte die Biene den Menschen.

Ja wohl, erwiderte dieser.

Und wen?

Das Schaf [2]! denn seine Wolle [3] ist mir nothwendig [4], dein Honig [5] aber ist mir nur angenehm. Ferner [6] gibt mir das Schaf seine Wolle ohne Schwierigkeit [7]; du aber bedrohst [8] mich mit deinem Stachel [9], wenn [10] ich dir deinen Honig nehmen will.

15. Gottes Fürsorge [1].

Es ist kein Mäuschen so jung und klein,
Es hat sein liebes Mütterlein;
Das [2] bringt ihm manches [3] Krümchen [4] Brod,
Damit [5] es nicht leide [6] an Hunger [7] und Noth.

Es ist kein bunter [8] Schmetterling [9],
Kein Würmchen im Sommer so gering [10],
Er findet ein Blümchen, es findet ein Blatt,
Wovon [11] es frißt [12], und wird froh [13] und satt [14].

---

[10] manier les armes. [11] c'est pourquoi. [12] pillule. [13] préparer. [14] *diminutif de* Schachtel. [15] mitgebracht, *partic. passé de* mitbringen, apporter. [16] empoisonner [17] parfaitement. [18] innocent. [19] avaler. [20] attente. [21] tromper. [22] sentiment. [23] ramener. [24] disposé à. [25] réconcilier. [26] désormais.

14. [1] abeille. [2] brebis. [3] laine. [4] nécessaire. [5] miel. [6] de plus, en outre [7] difficulté. [8] menacer. [9] aiguillon. [10] si.

15. [1] providence. [2] = dieses, celle-ci. [3] maint. [4] miette. [5] pour que. [6] souffrir. [7] faim. [8] bariolé. [9] papillon. [10] petit. [11] dont. [12] manger. [13] froh werden, se réjouir. [14] satt werden, se rassasier.

Und wer hat das Alles so bedacht[15]?
Der liebe Gott, der Alles macht,
Auf Alles sieht so väterlich[16];
Er sorgt[17] auch Tag und Nacht[18] für mich.

16. Der kühne[1] Höfling[2].

Johann II. (der Zweite), König von England, sagte einst im Kreise[3] seiner Höflinge: „Ich habe nie einen bescheidenen Mann gekannt, welcher bei[4] Hofe sein Glück[5] gemacht hat.“ — „Eure Majestät verzeihen[6] meine Kühnheit[7]! aber wessen[8] Schuld[9] ist es?“ antwortete ein aufrichtiger[10], aber treuer Minister.

17. Sonderbare Erkenntlichkeit[1].

In Paris besang[2] ein junger Dichter[3] die vortrefflichen Pasteten[4] eines gewissen[5] Bäckers[6]. Dieser wollte sich erkenntlich zeigen und überbrachte[7] dem Sänger eine Schüssel[8] voll[9] kleiner Pasteten. Der erfreute[10] Poet kostete sogleich[11] einige[12] davon, bemerkte[13] aber, daß[14] sie auf sein Gedicht[15] gebacken[16] waren. Empfindlich[17] fragte er daher[18]: „Wie kommen Sie dazu[19], gerade[20] meine Verse zu nehmen?“ — „Sehr natürlich“, antwortete der Pastetenbäcker; „Sie haben Verse auf meine Pasteten gemacht, nun mache ich Pasteten auf Ihre Verse.“

18. Eine treffliche[1] Antwort.

Ein Professor las[2] eines Tages seinen Zöglingen[3] eine Leichenrede[4] von Fléchier über den Marschall Turenne vor[2]. Einer der Zuhörer[5], entzückt[6] über einen so schönen und zugleich[7] so kräf-

---

[15] méditer, arranger. [16] paternel. [17] prendre soin. [18] nuit.

16. [1] courageux. [2] courtisan. [3] cercle. [4] à la. [5] fortune, chemin. [6] pardonner, excuser. [7] hardiesse. [8] de qui. [9] faute. [10] franc, sincère.

17. [1] reconnaissance. [2] imparf. de beſingen, chanter. [3] poëte. [4] pâté. [5] certain. [6] boulanger. [7] apporter, présenter. [8] plat. [9] plein. [10] ravi. [11] aussitôt. [12] quelques-uns. [13] remarquer, s'apercevoir. [14] que. [15] poésie. [16] cuire. [17] comme il en était piqué. [18] donc. [19] comment vous arrive-t-il. [20] justement.

18. [1] excellent. [2] imparf. de vorleſen, lire. [3] élève. [4] oraison funèbre. [5] auditeur. [6] enchanté, ravi. [7] en même temps.

tigen[8] Styl, sagte spöttisch[9] zu einem seiner Mitschüler[10]: „Wann schreibst du, wie Fléchier?“ — „Sobald[11] du ein zweiter Turenne sein wirst,“ war die Antwort.

19. Der Dornstrauch[1].

Aber sage mir doch, fragte die Weide[2] den Dornstrauch, warum du nach den Kleidern der vorbeigehenden[3] Menschen[3] so begierig[4] bist? Was willst du damit[5] thun? Wozu[6] können sie dir dienen[7]?

Zu Nichts! sagte der Dornstrauch. Ich will sie ihnen auch nicht nehmen; ich will sie ihnen nur zerreißen[8].

20. Guter Rath.

Du hast zwei Ohren[1] und einen Mund[2]:
Willst du's beklagen[3]?
Gar Vieles[4] sollst du hören[5], und
Wenig drauf[6] sagen.

Du hast zwei Augen[7] und einen Mund:
Mach' dir's zu eigen[8]!
Gar Manches[4] sollst du sehen, und
Manches verschweigen[9].

Du hast zwei Hände und einen Mund:
Lern' es ermessen[10]!
Zwei sind da zur Arbeit, und
Einer zum Essen[11].

21. Der durstige[1] Staar[2].

Ein durstiger Staar fand[3] eine Flasche[4] mit Wasser, konnte aber nicht trinken[5], weil[6] der Hals[7] der Flasche zu lang war. Er versuchte[8] nun, ein Loch hineinzupicken[9]. Vergebens![10] Das

---

[8] vigoureux. [9] d'un air moqueur. [10] condisciple. [11] dès que.

19. [1] buisson d'épines. [2] saule. [3] le passant. [4] avide. [5] en. [6] à quoi. [7] servir. [8] déchirer.

20. [1] oreille. [2] bouche. [3] se plaindre. [4] bien des choses. [5] entendre. [6] darauf sagen, y répondre. [7] œil. [8] zu eigen machen, approprier, utiliser. [9] taire. [10] sonder, considérer. [11] manger.

21. [1] altéré. [2] étourneau. [3] imparf. de finden. [4] bouteille. [5] boire. [6] parce que. [7] cou. [8] essayer. [9] y percer en piquant. [10] en vain.

Glas war zu hart. Darauf [11] wollte er die Flasche umwerfen [12]; aber sie war zu schwer. Endlich hatte er einen guten Einfall [13]: er holte [14] kleine Steine [15] herbei [14] und warf [16] sie hinein [16]. Dieß glückte [17]. Das Wasser stieg [18] immer höher, und er konnte es mit seinem Schnabel [19] leicht erreichen [20]. Beharrlichkeit [21] und Einsicht [22] führen [23] zum Ziele [24].

22. Der Hirsch [1] und der Stier [2].

Ein Hirsch sagte zu einem Stiere: „Mein Geweih [3] ist doch größer und schöner, als deine Hörner [4]“. Der Stier antwortete: „Das ist möglich [5], allein wozu dient dir denn seine Größe und Schönheit, wenn du nicht den Muth [6] hast, dich damit [7] zu vertheidigen [8]?“

23. Arbeitsamkeit [1].

Dionysius speiste [2] einst in Sparta. Man setzte [3] ihm eine schwarze Suppe vor [3], die gewöhnliche [4] Speise [5] der Spartaner. Der Fürst gab zu verstehen [6], daß er diese Suppe nicht gut finde. „Ich glaube es wohl,“ sagte ein alter Mann, „das Gewürz [7] fehlt [8].“ — „Welches denn [9]“? fragte der König. — „Arbeit, Hunger [10] und Durst [11],“ war die Antwort.

24. Die junge Schwalbe [1].

Was macht ihr da? fragte eine junge Schwalbe die geschäftigen [2] Ameisen [3]. Sie antworteten: Wir sammeln [4] Vorrath [5] für den Winter.

Das ist klug [6], dachte [7] die Schwalbe, ich will es auch thun. So-

---

[11] là-dessus. [12] renverser. [13] idée. [14] aller chercher. [15] pierre. [16] imparf. de hineinwerfen, y jeter. [17] réussir. [18] imparf. de steigen, monter. [19] bec. [20] atteindre. [21] persévérance. [22] intelligence. [23] mener. [24] but.

22. [1] cerf. [2] taureau. [3] bois (d'un cerf). [4] corne. [5] possible. [6] courage. [7] en. [8] défendre.

23. [1] activité. [2] manger, dîner. [3] servir. [4] ordinaire. [5] nourriture. [6] comprendre, entendre. [7] épice. [8] manquer. [9] donc. [10] faim. [11] soif.

24. [1] hirondelle. [2] affairé, laborieux. [3] fourmi. [4] amasser. [5] provision. [6] prudent. [7] imparfait de denken, penser.

gleich[8] fieng[9] sie an[9], eine Menge[10] todter Fliegen[11] und Spinnen[12] in ihr Nest[13] zu tragen.

Aber wozu das[14], mein Kind? fragte ihre Mutter. — Wozu? Ei! für den Winter, liebe Mutter; sammle[4] doch auch! Die Ameisen haben mich diese weise[15] Vorsicht[16] gelehrt[17].

Laß den Ameisen diese kleine Klugheit, versetzte[18] die Alte[19], was diesen ziemt[20], das ziemt nicht uns Schwalben. Die gütige Natur hat uns ein milderes[21] Loos[22] bestimmt[23]. Wir ziehen[24] im Herbste in ein wärmeres Land, wo wir in süßem[21] Schlafe[25] wohnen, bis[26] ein neuer Frühling uns zu einem neuen Leben weckt[27].

25. Der Schwätzer[1] und Schmarotzer[2].

Ein böser Schwätzer war zugleich[3] ein großer Liebhaber[4] von guten Bissen[5], und dieß besonders[6], wenn sie ihm Nichts kosteten. Ein loser Spaßvogel[7] sagte von ihm: „Dieser Mensch öffnet den Mund nur auf Kosten[8] Anderer[9]: denn er ißt[10] immer an fremder Tafel und redet[11] von aller Welt übel[11].“

26. Wahrheitsliebe[1].

Gustav III. von Schweden[2] überreichte[3] einst als Knabe seiner Mutter, der Königin, eine Zeichnung[4], welche er gemacht hatte. Die Königin bemerkte darin[5] einige Verbesserungen[6] von fremder Hand und gab sie ihm mit den Worten[7] zurück: „Ich will lieber[8] nur Umrisse[9] von dir, als die schönste Zeichnung von deinem Lehrer. Bedenke[10], mein Sohn, wenn unsere Hände sich der Lüge[11] bedienen[12], so gewöhnt[13] sich auch das Herz bald daran[13].“

---

[8] aussitôt. [9] fieng .. an, imparf. de anfangen, commencer, se mettre à. [10] quantité. [11] mouche. [12] araignée. [13] nid. [14] à quoi bon? [15] sage. [16] prévoyance. [17] lehren apprendre, enseigner (lernen apprendre, s'instruire). [18] répliquer. [19] la mère (en parlant d'animaux). [20] convenir. [21] doux. [22] sort. [23] destiner. [24] aller, partir. [25] sommeil. [26] jusqu'à ce que. [27] éveiller, *ici* rappeler.

25. [1] babillard, bavard. [2] parasite. [3] en même temps. [4] amateur. [5] bons morceaux. [6] surtout. [7] mauvais plaisant. [8] aux dépens. [9] d'autrui. [10] manger; ich esse, du issest, er ißt etc. [11] dire du mal.

26. [1] amour de la vérité. [2] Suède. [3] présenter. [4] dessin. [5] y. [6] amélioration. [7] en disant. [8] aimer mieux. [9] contour. [10] penser, faire attention. [11] mensonge. [12] se servir. [13] y habituer.

27. Weiser Edelmuth [1].

Man hinterbrachte [2] Karl IV. (dem Vierten), daß seine Feinde einen seiner Offiziere bestochen [3] haben, um ihn zu ermorden [4]. Anstatt [5] diesen Verräther [6] zu bestrafen [7], wie er es verdiente, ließ [8] er ihn vor sich kommen, und sprach zu ihm: „Ich habe erfahren [9], daß Sie Ihre Tochter verheirathen [10]; Ihre Lage [11] erlaubt Ihnen nicht, sie gebührend [12] auszusteuern [13]. Hier sind tausend Dukaten zu diesem Zwecke [14].“

Von [15] diesem Augenblicke an [15] wurde der Offizier einer der treuesten Anhänger [16] seines Monarchen.

Ist es nicht weiser und edler, seine Feinde durch Großmuth [1] zu gewinnen [17], als sie durch übertriebene [18] Strenge [19] noch mehr zu erbittern [20]?

28. Ein Zug [1] der Herzensgüte [2] Pius IX.

Eines Tages drängte [3] sich ein kleiner Knabe durch die Schweizergarde [4] bis [5] zur Person des Papstes, und überreichte [6] ihm eine Bittschrift [7]. Er hatte sie selbst im Tone [8] der kindlichen [9] Unschuld [10] abgefaßt [11]. Sie lautete also [12]:

„Heiliger [13] Vater! Ich habe eine kranke Mutter. Ich bin noch zu jung, um ihr Leben und das meinige zu erhalten [14]. Unser Hausbesitzer [15] will uns auf die Straße werfen [16], wenn wir ihm nicht die Miethe [17] bezahlen [18]. Vier Thaler würden uns glücklich [19]

---

27. [1] générosité. [2] imparf. de hinterbringen, rapporter. [3] partic. passé de bestechen, séduire, gagner. [4] assassiner. [5] au lieu de. [6] traître. [7] punir. [8] imparf. de lassen, laisser, *ici* faire. [9] apprendre (par oui-dire). [10] marier. [11] position. [12] convenablement. [13] doter. [14] but. [15] dès. [16] partisan. [17] gagner. [18] exagéré, excessif. [19] sévérité. [20] aigrir, exaspérer.

28. [1] trait. [2] bonté de cœur. [3] se presser, se frayer un passage. [4] garde suisse. [5] jusque. [6] présenter. [7] requête, placet. [8] le ton, l'accent. [9] enfantin. [10] l'innocence. [11] (v. sép.) rédiger. [12] elle était conçue en ces termes. [13] saint. [14] erhalten (ie, a) conserver. [15] propriétaire. [16] werfen (a, o) jeter. [17] loyer. [18] payer.

machen[19]. Heiliger Vater! Leihe[20] mir diese Summe; wenn ich groß bin, will ich sie dir zurückgeben[21]."

Diese Bittschrift rührte[22] Pius sichtbar[23]. Er ließ dem Kinde zehn Thaler geben. „Nein, ich brauche[24] nur vier Thaler," rief[25] der kleine Römer freudig aus[25]. Pius neigte sich[26] zu dem Kinde nieder[26] und sagte mit gerührter[27] Stimme: „Nimm[28] sie nur; vier Thaler sind für dich und sechs für deine Mutter. Ich will auch eure Hausmiethe[17] bezahlen, bis du groß bist."

29. Daumesnil.

Der General Daumesnil hatte im letzten russischen Feldzuge[1] ein Bein[2] verloren. Als im Jahre 1814 die Heere[3] der verbündeten[4] Mächte[5] gegen Paris vordrangen[6], war Daumesnil Commandant der Festung[7] Vincennes. Die Russen belagerten[8] sie und forderten[9] den General auf[9], den Platz zu übergeben[10]. Er aber erwiderte. „Nicht eher, als bis[11] man mir mein Bein zurückgegeben hat!"

30. Die Schwalbe und der Sperling[1].

Eine Schwalbe hatte ihr Nest gebaut[2] und mit weichen[3] Federn gebettet[4]. Da flog[5] sie eines Tages aus[5], um Nahrung[6] zu suchen. Sie kehrte[7] fröhlich[8] zurück[7]; aber wie erschrak[9] sie, als sie zu ihrem Neste kam. Ein Sperling hatte es während[10] ihrer Abwesenheit[11] eingenommen[12]. Vergebens bat sie ihn, herauszugehen.

---

[19] rendre heureux. [20] leihen (ie, ie) prêter. [21] (v. sép.) rendre. [22] toucher. [23] visiblement. [24] avoir besoin. [25] ausrufen (rief aus, ausgerufen) s'écrier. [26] (v. sép.) se pencher. [27] ému. [28] nimm impératif de nehmen prendre.

29. [1] campagne de Russie. [2] jambe. [3] armée. [4] allié. [5] puissance. [6] imparf. de vorbringen (a, u), s'avancer. [7] fort, forteresse. [8] assiéger. [9] sommer. [10] rendre, livrer. [11] pas avant que.

30. [1] moineau. [2] bâtir, construire. [3] tendre, mou. [4] garnir (un lit). [5] ausfliegen (v. sép. o, o) s'envoler. [6] nourriture. [7] v. sép. revenir. [8] joyeux. [9] erschrecken (a, o) s'effrayer. [10] pendant. [11] absence. [12] einnehmen (nahm ein, eingenommen) s'emparer, occuper.

Der Sperling erwiderte trotzig [13]: „Dein Nest gefällt mir zu sehr; es ist schön und weich; du magst[14] dir eine andere Wohnung [15] suchen; gehe und laß mich in Ruhe [16].“ Zugleich drohte [17] er ihr mit dem Schnabel [18].

Die Schwalbe flog [5] fort [5] und der Sperling dehnte [19] sich behaglich [20] in dem geraubten [21] Neste aus [19]. Doch bald kam [7] die Schwalbe wieder [7]; sie trug [22] in ihrem Schnabel Lehm [23] herbei [22] und vermauerte [24] den engen [25] Eingang [26] des Nestes, während der Sperling schlief [27]. Als dieser erwachte [28], fand er sich gefangen. Das geraubte Nest wurde sein Gefängniß [29] und er starb aus [30] Mangel [30] an Luft und an Nahrung.

Ungerechtigkeit [31] findet ihren Lohn [32].

---

[13] avec hauteur. [14] ich mag, du magst, er mag, indicat. prés. de mögen, pouvoir. [15] demeure. [16] en repos. [17] menacer. [18] bec. [19] sich ausdehnen (v. sép.) s'étendre. [20] commodément. [21] usurpé. [22] herbeitragen (v. sép. u, a) apporter. [23] terre glaise. [24] murer. [25] étroit. [26] entrée. [27] imparf. de schlafen, dormir. [28] s'éveiller. [29] prison. [30] manque de. [31] injustice. [32] la récompense.

Zweite Abtheilung.

1. Antigonus.

Der König Antigonus hörte in seinem Zelte, daß zwei Soldaten außen [1] in schimpflichen Ausdrücken von ihm sprachen. Nachdem er eine Weile [3] zugehört [4] hatte, trat er hinaus [5] und sagte zu ihnen: „Wenn ihr so [6] von mir reden wollt, so geht wenigstens auf die Seite [7], damit ich es nicht höre.“

Scherr.

2. Der sterbende Phocion.

Phocion wurde von den Athenern zum Tode verurtheilt. Einer seiner Freunde fragte ihn, ob [1] er seinem Sohne nichts sagen lassen wolle: „Sag' ihm,“ antwortete Phocion, „daß er sich nie des Unrechts erinnern möge, welches man seinem Vater zugefügt hat [2].“

3. Der beste Trost.

Ein Monarch, erzählt Sadi, lag auf seinem Todtenbette. Man meldete [1] ihm, daß man dem Feinde eine Stadt genommen habe. „Verkündet [1] es meinem Erben,“ erwiderte der Fürst, „und sagt ihm, daß die Eroberung von hundert Städten einen sterbenden König nicht so sehr [2] trösten kann, als die Erinnerung einer einzigen guten Handlung.“

4. Selbstüberwindung. [1]

Alphons, König von Arragonien, sagte einst: „Es ist groß und edel, sich an die Spitze eines Heeres [2] zu stellen und es gegen den Feind zu führen; aber es ist größer und edler, durch sein Beispiel ein ganzes Volk auf dem Wege der Tugend zu leiten [3]!“

---

1. [1] (Qui se trouvaient) en dehors. [2] en termes insultants. [3] quelque temps. [4] zuhören écouter. [5] hinaustreten sortir. [6] ainsi. [7] à l'écart.

2. [1] ob si (*interrogatif*). [2] Unrecht zufügen commettre une injustice envers qn.

3. [1] melden ou verkünden annoncer. [2] so sehr autant.

4. [1] Empire sur soi-même. [2] à la tête d'une armée. [3] guider, conduire.

5. Der Neugierige.

Heinrich der Vierte, König von Frankreich, rüstete sich[1] zu einem Kriege; Niemand wußte, gegen wen. Einer von seinen neugierigen Hofleuten[2] fragte ihn geradezu[3], als er allein mit ihm war. „Kannst du schweigen?“ fragte der König. — „O gewiß, Euere Majestät!“ — „Ich auch!“ sagte der König und ließ ihn stehen[4].

6. Sokrates.

Sokrates, ein weiser Grieche, vernahm[1] von seinen Freunden, daß ein Anderer Böses von ihm geredet habe. „Das ist kein Wunder[2], sagte Sokrates, „Gutes reden[3] hat dieser Mensch nicht gelernt.“

Ein Anderer gab ihm im Vorbeigehen[4] einen Stoß in böser Absicht[5]. Seine Freunde riethen[6] ihm, den übermüthigen[7] Mann zu verklagen. Sokrates aber sagte: „Wenn mich ein Ochs oder Esel gestoßen hätte, würdet ihr mir wohl rathen, eine Klage gegen ihn einzureichen[8]?“

7. Liebe eines Storches zu seinen Jungen.

Ein fürchterlicher Brand war einst zu Delft in Holland ausgebrochen[1]. Die Flamme ergriff auch einen Thurm, auf dessen Dach sich eine Storchfamilie[2] angesiedelt hatte. Umsonst versuchte der Alte[3], seine Jungen wegzutragen; sie waren zu schwer für seinen Schnabel. Immer höher wirbelte die Flamme[4] und erreichte[5] schon das Nest. Da sank[6] der Storch auf seine Kinder, bedeckte sie mit seinen Flügeln und verbrannte mit ihnen.

Müchler.

---

5. [1] se préparer, faire des préparatifs. [2] Hofleute, plur. de Hofmann courtisan. [3] sans façons. [4] et il le planta là.

6. [1] vernehmen apprendre *(par ouï-dire)*. [2] cela n'est pas étonnant. [3] bien parler. [4] en passant. [5] intention, dessein. [6] rathen conseiller. [7] insolent. [8] eine Klage einreichen porter plainte.

7. [1] Un incendie terrible avait éclaté. [2] s'établir. [3] der Alte, *littér.* le vieux; *ici* la mère. [4] les tourbillons de flamme s'élevaient toujours plus haut. [5] atteindre. [6] sinken descendre, s'abaisser.

8. Die Elster und die Taube.

Die Elster und die Taube flogen[1] von einem Besuche zurück[1], den sie bei dem Pfaue gemacht hatten.

„Nun, wie hat dir heute der Pfau gefallen?“ fragte die Elster. „War er dir nicht auch recht widrig[2]?“ Und wie stolz ist er! Ich möchte nur wissen, warum er eine so hohe Meinung von sich hat[3]; doch wohl nicht gar[4] wegen seiner Füße? Hast du nicht bemerkt, wie unförmlich diese sind? — Und seine Stimme! Etwas Häßlicheres und Unerträglicheres ist mir noch gar nicht vorgekommen[5]. Habe ich nicht Recht?“

Die Taube antwortete ganz unbefangen[6]: „Ich gestehe, ich habe auf dieses Alles nicht Acht gegeben[7]; denn ich mußte immer seinen schönen Kopf, die Schönheit seiner Federn und seinen majestätischen Schweif[8] bewundern.“

Grimm.

9. Ehrfurcht[1] vor dem Alter.

Zu Athen kam eines Tags ein hochbejahrter[2] Mann in das Theater, um die Spiele mitanzusehen[3], konnte aber keinen Platz mehr finden[4]. Zufällig waren lacedämonische Gesandte anwesend, denen man Ehrenplätze angewiesen[5] hatte. Sobald der Greis sich diesen näherte, erhoben sie sich sämmtlich und ließen[6] ihn in ihrer Mitte niedersitzen[6]. Da die ganze Versammlung in laute Beifallsbezeugungen ausbrach[7], sagte einer der Gesandten: „Die Athener wissen wohl, was recht ist, aber sie thun es nicht.“

Weil.

10. Der hungrige Araber.

Ein Araber war in der Wüste verirrt. Zwei Tage hatte er Nichts zu essen und war in Gefahr, vor Hunger zu sterben. Endlich

---

8. [1] zurückfliegen revenir *(en volant)*. [2] désagréable, déplaisant. [3] ce qui lui donne une si haute opinion de lui-même. [4] ce n'est sans doute pas. [5] je n'ai encore jamais rien entendu de, etc. [6] avec une grande candeur. [7] faire attention. [8] queue.

9. [1] respect. [2] fort avancé en âge. [3] assister à. [4] trouver place. [5] assigner des places réservées. [6] faire asseoir. [7] toute l'assemblée ayant éclaté en bruyants applaudissements.

traf[1] er eine der Wassergruben[2] an, aus denen die Reisenden ihre Kameele tränken[3], und sah auf dem Sande einen kleinen ledernen Sack. „Gott sei gelobt," sagte er, als er ihn aufhob und anfühlte[4], „das sind, glaube ich, Datteln oder Nüsse. Wie will ich mich daran erquicken und laben[5]! In dieser Hoffnung öffnete er den Sack. Als er aber sah, was er enthielt, rief[6] er traurig aus[6]: Ach, es sind nur Perlen!"

Herder.

11. Fürst Blücher und sein Jugendfreund.

Als Blücher schon in den Fürstenstand erhoben[1] worden war, reiste er einst in seine Vaterstadt[2] Rostock, wo er seit vielen Jahren nicht gewesen war. Gleich nach seiner Ankunft besuchte er das Grab seiner Eltern und betete bei demselben. Dann gieng er in sein väterliches Haus, um als Greis den Schauplatz[3] seiner Knabenjahre noch einmal zu sehen. Als er sich nach seinen Jugendgespielen[4] erkundigte[5], fand er, daß nur noch ein einziger von ihnen am Leben war. Dieser kam auf Blücher's Bitte und redete ihn beim Eintritte mit „Euere Durchlaucht" an[6]. Da fiel ihm Blücher um den Hals, drückte ihn mit Herzlichkeit an seine Brust und sprach: „Närrischer Kerl[7], was fällt dir ein[8]? Warum sollten wir uns jetzt anders nennen, als in unsern Knabenjahren?"

12. Der Negerknabe in der Sahara.

An des breiten Nigers Wogen
Spielt' ich sorglos ohne Harm[1];
Aber plötzlich hergezogen
Kam[2] ein wilder Räuberschwarm[3].

Flammend sank die Hütte nieder[4],
Blutend lag der Vater da,

---

10. [1] antreffen rencontrer. [2] puits, citerne. [3] abreuver. [4] tâter. [5] me rafraichir et me régaler. [6] ausrufen s'écrier.

11. [1] après avoir été élevé à la dignité de prince. [2] ville natale. [3] théâtre. [4] ami d'enfance. [5] s'informer de. [6] et lui donna en entrant le titre d'Altesse. [7] fou que tu es. [8] einfallen venir à l'esprit.

12. [1] chagrin. [2] hergezogen kommen arriver, survenir. [3] troupe de brigands. [4] s'abimer dans les flammes.

Meine Mutter, meine Brüder
Nimmermehr ich wieder sah.

Muß die Heerde einsam weiden,
Wo ich fremd gefangen bin;
Langsam zieh'n[5] in gleichen Leiden
Mit mir Tag' und Jahre hin.

Trauernd blick' ich nach dem Süden,
Nach der weiten Wüste Rand,
Ach, auf immerdar[6] geschieden[7]
Vom geliebten Vaterland!

Volkmar.

13. Der Wolf auf dem Todtenbette.

Der Wolf lag in den letzten Zügen[1] und warf einen prüfenden Blick[2] auf sein vergangenes Leben. „Ich bin freilich ein Sünder," sagte er; „aber doch, hoffe ich, keiner von den größten. Ich habe Böses gethan, aber auch viel Gutes. Ein blökendes Lamm, welches sich von der Heerde verirrt hatte, kam mir einst so nahe, daß ich es gar leicht hätte erwürgen[3] können, und ich that ihm dennoch Nichts. Zu eben dieser Zeit hörte ich die Spöttereien und Schmähungen[4] eines Schafes mit der bewundernswürdigsten Gleichgültigkeit[5] an, obschon[6] ich keine schützenden Hunde zu fürchten hatte."

„Und das Alles kann ich dir bezeugen[7]," fiel[8] ihm Freund Fuchs, der ihn zum Tode vorbereitete, in's Wort[8]. „Denn ich erinnere mich gar wohl[9] aller Umstände dabei. Es war zu eben der Zeit, als du dich so jämmerlich würgtest[10] an dem Knochen, den dir der gutherzige Storch aus dem Schlunde zog."

Lessing.

14. Trost im Unglücke.

Ein armer Derwisch wallfahrtete[1] einst nach Mekka in Arabien. Er gieng barfuß[2], weil er so arm war, daß er nicht einmal so viel hatte, seine Füße bekleiden[3] zu können. Der heiße Sand,

---

[5] hinziehen s'écouler. [6] à jamais, pour toujours. [7] séparé, éloigné.

13. [1] être à l'agonie. [2] passer en revue. [3] étrangler. [4] les railleries et les injures. [5] indifférence. [6] quoique. [7] attester, rendre témoignage. [8] interrompre. [9] très-bien. [10] tu faillis t'étrangler si pitoyablement.

14. [1] faire le pélerinage. [2] nu-pieds. [3] chausser.

über den er gieng, brannte sie wund[4]. Er klagte über die Strenge seines Schicksals und nannte die Vorsehung ungerecht, weil sie ihm nicht einmal so viel, als den Thieren, gegeben habe. Als er endlich die Stadt Kufa erreicht hatte, sah er an der Thüre der großen Moschee einen armen Mann sitzen, dem beide Füße fehlten. Dieser Anblick brachte ihn zur Besinnung[5]. „Meine Klage über die Vorsehung war verwegen[6],“ sprach er bei sich selbst. „Womit habe ich es verdient, daß ich glücklicher bin, als dieser Elende, der, wie ein Wurm der Erde, von einem Orte zum andern kriechen[7] muß?“ Er gieng in die Moschee, kniete nieder[8], bereute[9] seine Ungeduld und setzte[10] seine Wallfahrt zufrieden fort.[10] Der Weg machte in wenigen Tagen seine Füße hart, und er kam nach Mekka, ohne zu fühlen, daß er mit nackten Füßen über heißen Sand gewandert war.

Liebeskind.

15. Kosciusko's Pferd.

Kosciusko wollte einst einem Geistlichen[1] zu Solothurn einige Flaschen guten Weins senden. Er gab einem jungen Manne, Namens Zeltner, den Auftrag[2], sie zu überbringen, indem er ihm zu dieser Reise sein eigenes Reitpferd[3] überließ. Als Zeltner zurückkam, sagte er: „Ich werde Ihr Pferd nicht wieder reiten, wenn Sie mir nicht auch zugleich Ihre Börse mitgeben.“

„Warum das?“ fragte Kosciusko.

„Sobald ein Armer auf der Straße den Hut abnahm und um ein Almosen bat[4], stand[5] das Pferd augenblicklich still[5] und gieng nicht eher von der Stelle[6], bis der Bettler Etwas empfangen hatte. Da mir endlich das Geld ausgieng[7], wußte ich mir nicht anders zu helfen[8], als daß ich mich stellte[9], Etwas zu geben, weil anders das Pferd nicht befriedigt[10] werden konnte.“

Büchner.

---

[4] wundbrennen brûler *(de manière à blesser)*. [5] zur Besinnung bringen faire réfléchir, inspirer des réflexions. [6] téméraire, insensé. [7] ramper. [8] niederknien s'agenouiller. [9] se repentir de. [10] fortsetzen continuer.

15. [1] un ecclésiastique. [2] charger. [3] qu'il montait ordinairement. [4] demander l'aumône. [5] stillstehen s'arrêter. [6] et refusait d'avancer. [7] manquer. [8] se tirer d'embarras. [9] qu'en feignant de. [10] contenter.

16. Der treue Unterthan.

Als die Franzosen im Jahr 1809 gegen Wien vordrangen [1], sollte ein Bauer der Führer einer Truppenabtheilung [2] werden. Der französische General hatte derselben den Befehl gegeben, durch einen Nachtmarsch [3] einen wichtigen Plan auszuführen.

„Gott bewahre mich!“ sagte der Bauer, „das thu' ich nimmermehr [4].

Der französische Offizier, der den Vortrab [5] befehligte, drang heftig in ihn. Aber der Bauer blieb [6] bei seiner Weigerung. Der Offizier bestürmte [7] ihn mit Versprechungen, er bot ihm einen Beutel voll Geld an; Alles vergebens. Inzwischen langte der Hauptzug [8] der Feinde an, und ihr General war sehr erzürnt, den Vortrab noch hier anzutreffen. Als er erfuhr, daß der einzige des Weges kundige Mann [9] sich durchaus nicht bewegen lasse [10], ihr Wegweiser zu sein, ließ er den Bauer vorführen [11]. „Entweder,“ rief er ihm zu, „du zeigst uns den Weg, oder ich lasse dich erschießen [12].“

„Ganz gut!“ erwiderte der Bauer, „so sterbe ich als rechtschaffener Mann und brauche nicht Landesverräther zu werden.“

Da bot ihm der erstaunte General die Hand und sprach: „Geh' heim, wackerer Mann, wir wollen uns ohne Führer behelfen [13].“

Petiscus.

17. Die sonderbare Danksagung [1].

Ein reicher und angesehener [2] Chinese war stolz darauf, ein Kleid zu tragen, welches mit den kostbarsten Edelsteinen überall besetzt [3] war. Ein alter und schlechtgekleideter Bonze folgte ihm durch verschiedene Straßen, neigte sich [4] vor ihm bis zur Erde und dankte ihm mehrere Mal für seine Edelsteine.

„Mein Freund,“ sagte der reiche Mann, „ich habe dir nie Edelsteine gegeben.“ — „Ganz recht [5],“ versetzte der Bonze, „aber Ihr

---

16. [1] s'avancer. [2] détachement (de troupes). [3] marche nocturne. [4] jamais. [5] l'avant-garde. [6] persister dans. [7] assaillir. [8] le corps principal. [9] le seul homme qui connût le chemin. [10] ne voulait absolument pas consentir. [11] se faire amener. [12] fusiller. [13] se tirer d'affaire.

17. [1] compliment. [2] considéré. [3] garni. [4] s'incliner. [5] c'est vrai.

gabt mir Gelegenheit, sie zu sehen; und einen andern Gebrauch könnt ihr doch auch nicht von ihnen machen. Es ist also zwischen uns beiden kein Unterschied, als daß Ihr die Mühe habt, sie zu tragen und zu verwahren, und diese Bemühung mache ich mir nicht[6].“

Schubart.

18. Die beiden Frösche.

Ein übermäßig[1] heißer Sommer hatte einst einen Sumpf ausgetrocknet[2], und die Frösche, die ihn bisher bewohnt hatten, mußten nunmehr nach andern Wohnörtern[3] sich umsehen[4].

Zwei von ihnen kamen zu einem sehr tiefen Brunnen[5], wo es noch Wasser genug gab. — „Ach, sieh da — rief der eine, „was brauchen wir weiter zu gehen. Laß uns hier hinunter hüpfen[6]!“

„Ganz wohl,“ — erwiderte der andere — „Hinunterspringen[6] ist leicht; doch wenn auch dieser Brunnen vertrocknete[7], dürfte heraus zu kommen desto schwerer sein.“

Bei jedem Unternehmen denke an die Zukunft. Was dir für heute nützlich war, kann dir gar leicht für morgen verderblich[8] werden.

Meißner.

19. Die Macht der Religion.

Als der Kalife Hussein einst bei Tische saß, ließ einer seiner Sclaven eine Schale[1] voll heißen Reises auf sein Haupt fallen. Zornig blickte der Kalife den Sclaven an. Dieser warf sich ihm zitternd zu Füßen und sprach folgende Worte aus dem Koran: „Das Paradies ist für die bereitet[2], welche ihren Zorn zurückhalten und ihn bemeistern.“

Ruhig antwortete Hussein: „Ich bin nicht zornig.“

Der Sclave fuhr[3] in dem nämlichen Verse[4] fort: „Und die denen verzeihen, welche sie beleidigt haben.“

Hussein, ohne ihn anzusehen, sprach: „Ich verzeihe dir.“

---

[6] et moi, je ne me donne pas cette peine.

18. [1] Extrêmement. [2] dessécher. [3] domicile. [4] se mettre en quête. [5] puits. [6] sauter en bas. [7] tarir. [8] funeste.

19. [1] plat. [2] destiné, réservé. [3] continuer. [4] verset.

Der Sclave redete weiter [5]: „Und Gott liebt diejenigen über Alles, die Böses mit Gutem vergelten [6].

Hussein reichte ihm gütig die Hand. „Nun dann steh' auf, sagte er, ich schenke dir die Freiheit und vierhundert Drachmen Silbers.“

Gerührt [7] umfaßte der Sclave seine Füße: „O mein Herr! rief er aus, „du gleichst dem edelsten Baume: er leiht seinen Schatten, er schenkt seine Früchte selbst dem, der mit frechem Arme Steine gegen ihn schleudert [8].“

Herder.

20. Das Bächlein.

Du Bächlein silberhell und klar,
Du eilst vorüber [1] immerdar.
Am Ufer steh' ich, sinn' [2] und sinn':
Wo kommst du her? Wo gehst du hin!

„Ich komm' aus dunkler Felsen Schooß',
Mein Lauf geht über Blum' und Moos;
Auf meinem Spiegel schwebt so mild
Des blauen Himmels freundlich Bild.

Drum hab' ich frohen Kindersinn;
Es treibt mich fort [3], weiß nicht wohin.
Der mich gerufen aus dem Stein',
Der, denk' ich, wird mein Führer sein.“

Kletke.

21. Sorgfalt für Thiere.

Ein macedonischer Soldat führte einen Maulesel, der in einigen Säcken Geld für Alexander trug. Er sah, daß das Thier beinahe unter der Last niedersank. Mitleidig [1] nahm er die Säcke vom Rücken des Maulthieres und schleppte sie selbst bis zu des Königs Zelte hin. Alexander war unbemerkt [2] Zeuge des Vorfalls [3] gewesen. Jetzt trat er hervor [4] und rief dem Soldaten zu: „Fasse Muth [5], braver Mann! und trage die Geldsäcke unter dein Zelt; du bist werth, sie zu besitzen!“

Beispiele des Guten.

---

[5] continuer (à parler). [6] rendre le bien pour le mal. [7] ému. [8] lancer.

20. [1] passer, couler. [2] réfléchir, méditer. [3] je suis entraîné.

21. [1] touché de compassion. [2] inaperçu. [3] aventure. [4] hervortreten s'avancer. [5] rendre courage.

22. Herzog Leopold und die Solothurner.

Herzog Leopold von Oestreich, der Morgarten berühmt gemacht hat, belagerte die Stadt Solothurn. Er hatte an der obern Seite derselben [1] eine Brücke über die Aar geschlagen [2]. Dieser Fluß lief [3] plötzlich von Wolkengüssen [4] so sehr an [3], daß die Brücke in großer Gefahr stand, weggerissen [5] zu werden. Der Herzog befahl daher seinen Soldaten, schwere Steine auf dieselbe zu legen, damit sie desto besser dem Drange des Wassers widerstehen könne.

Während dieser Arbeit wuchs der Strom beständig und zog Brücke, Soldaten und Steine in's Wasser. Die Bürger von Solothurn hatten dieß bemerkt und sahen die Nothleidenden [6] auf den Trümmern der Brücke gegen die Stadt zu schwimmen [7], und sich an den Pfählen festhalten, so gut sie konnten. Die Ihrigen [8] konnten ihnen nicht zu Hülfe kommen, und die Leute von Solothurn hätten ihren Untergang befördern [9], ihm wenigstens ruhig zusehen können; aber sie fühlten die Gewalt des Mitleides, giengen mit ihren besten Schiffen in's Wasser und brachten sie an's Ufer. Dann schickten sie alle diejenigen, welche sie gerettet hatten, dem Herzoge in sein Lager zurück. Dieser empfand [10] die Schönheit ihrer Handlung und hob sogleich die Belagerung auf.

Bodmer.

23. Bescheidenheit des Plato.

Der griechische Philosoph Plato reiste einst nach Olympia, um den Festen beizuwohnen [1]. Er traf [2] daselbst einige Fremde, die ihn nicht kannten. Plato gewann bald ihre Achtung und Zuneigung [3] durch die Anmuth seines Umgangs [4] und durch seine geistreichen Gespräche, in welchen er jedoch allen Anschein von Gelehrsamkeit [5] vermied. Er ließ nicht ein Wort weder von seiner Akademie,

---

22. [1] au-dessus de la ville, en amont de la ville. [2] jeter un pont. [3] croître, grossir *(en parlant d'une rivière)*. [4] averse, pluie. [5] wegreißen entraîner, emporter. [6] les infortunés. [7] *littér.* couler, *ici* descendre. [8] leurs compatriotes, leurs camarades. [9] accélérer, contribuer à. [10] fut sensible à.

23. [1] assister. [2] rencontrer. [3] affection. [4] société. [5] savoir, érudition.

noch von Sokrates fallen[6], so daß die Fremden, selbst als sie seinen Namen erfuhren, gar nicht daran dachten, daß dieß der nämliche Plato sein möge, dessen Ruf ganz Griechenland erfüllte. Nachdem das Fest beendigt war[7], reisten sie mit ihm nach Athen, wo er sie in seiner Wohnung freundlich willkommen hieß[8]. Sie waren überaus erfreut, die Bekanntschaft eines so artigen[9] Mannes gemacht zu haben, und baten ihn, sie in Athen herumzuführen und ihnen die Merkwürdigkeiten[10] der Stadt zu zeigen. „Laß uns zuerst," sagten sie, „den berühmten Schüler des Sokrates sehen, der deinen Namen trägt, und der so vortreffliche Schriften geschrieben hat." — „Der bin ich selbst," sagte Plato mit einem bescheidenen Lächeln, welches durch die Ueberraschung und das Erstaunen seiner Gäste erregt[11] wurde.

Beispiele des Guten.

24. Die Pfeife.

Ich war noch ein Kind von sieben Jahren, so erzählt Franklin, als meine Verwandten mir an einem Festtage die Tasche mit Kupfermünzen[1] füllten. Sogleich gieng ich nach einem Laden, wo man Spielzeug[2] verkaufte. Der Ton einer Pfeife[3] aber, die ich im Vorbeigehen in der Hand eines andern Knaben sah, entzückte[4] mich so sehr, daß ich ihm freiwillig für dieß eine Stück[5] all' mein Geld anbot. Er willigte ein[6]. Vergnügt über meinen Handel[7], eilte ich nach Hause, wo ich pfeifend durch alle Winkel zog[8]; denn meine Pfeife machte mir eben so viel Freude, als ich damit die ganze Familie belästigte[9]. Da meine Brüder und Schwestern hörten, welchen Tausch ich getroffen hatte[10], versicherten sie mir, daß ich viermal mehr für das Ding gegeben habe, als es werth sei[11]. Nun fiel mir ein[12], was für schöne Sachen ich für das übrige Geld hätte kaufen können, und sie lachten[13] mich so sehr über meine Einfalt

---

[6] *littér.* tomber, *ici* échapper. [7] après la célébration des jeux. [8] recevoir, accueillir. [9] aimable. [10] les curiosités. [11] causer, produire.

24. [1] monnaie de cuivre. [2] jouets, joujoux. [3] sifflet. [4] ravir, enchanter [5] objet. [6] il accepta. [7] marché. [8] parcourir tous les coins. [9] importuner [10] l'échange que j'avais fait. [11] valoir. [12] einfallen venir à l'esprit. [13] auslachen se moquer de.

aus, daß ich vor Verdruß [14] anfieng zu weinen. Die Reue machte mir nun mehr Aerger, als die Pfeife mir Vergnügen gemacht hatte. Da dieß aber einen unauslöschlichen [15] Eindruck auf mich machte, so ward mir's in der Folge sehr nützlich. Oft, wenn ich in Versuchung kam, mir etwas Unnöthiges zu kaufen, sagte ich zu mir selbst: „Gib nicht zu viel für die Pfeife!“ und sparte mein Geld.

Wagner's Lehren der Weisheit.

25. Des Knaben Berglied [1].

Ich bin vom Berg' der Hirtenknab',
Seh' auf die Schlösser all' herab;
Die Sonne strahlt am ersten hier,
Am längsten weilet sie bei mir:
Ich bin der Knab' vom Berge!

Hier ist des Stromes Mutterhaus [2],
Ich trink' ihn frisch vom Stein' heraus [3].
Er braust vom Fels im wilden Lauf';
Ich fang' ihn mit den Armen auf:
Ich bin der Knab' vom Berge!

Der Berg, der ist mein Eigenthum,
Da zieh'n die Stürme rings herum [4];
Und heulen sie von Nord und Süd,
So überschallt [5] sie doch mein Lied:
Ich bin der Knab' vom Berge!

Sind Blitz und Donner unter mir,
So steh' ich hoch im Blauen [6] hier;
Ich kenne sie und rufe zu:
Laßt meines Vaters Haus in Ruh'!
Ich bin der Knab' vom Berge!

Und wann die Sturmglock' [7] einst erschallt,
Manch' Feuer von den Bergen wallt [8];
Dann steig' ich nieder, tret' in's Glied [9],
Und schwing' [10] mein Schwert und sing' mein Lied:
Ich bin der Knab' vom Berge!

Uhland.

---

[14] dépit. [15] ineffaçable.

25. [1] chant du jeune montagnard. [2] source. [3] je le bois tout frais au sortir du rocher. [4] tout autour. [5] dominer *(un son, un bruit)*. [6] sous un ciel azuré. [7] cloche d'alarme, tocsin. [8] briller. [9] j'entre dans les rangs. [10] brandir.

26. Die zwei Sperlinge.

In einem trockenen Mißjahre[1] quälte der Hunger zwei Sperlinge sehr; beide fühlten sich schon dem Verschmachten[2] nahe.

„Sammle noch einmal deine Kräfte, lieber Bruder," sprach der schwächste von ihnen, „fliege umher[3] und sieh', ob du nicht irgendwo[4] einige Nahrung entdeckest! Ich flöge gerne mit, aber ich kann nicht mehr. Findest du Speise, so bring' auch mir Etwas davon. Aber nur bald! denn sonst bringt der Hunger mich um."

Der stärkere versprach es und flog aus. Das Glück war ihm günstig. Er sah einen Kirschbaum voll reifer Früchte. „O," rief er, „geborgen[5] ist nun mein Freund."

Er flog hinzu, kostete, fand die Kirschen vortrefflich und stillte seinen Hunger bis zum Uebermaße[6]. Eine Stunde verfließt, die Sonne senkt sich zum Untergange[7]. Er will jetzt, mit einigen Kirschen beladen, zu seinem Freunde fliegen. „Doch nein!" denkt er wieder, „noch bin ich selbst zu matt; noch will ich diese Kirsche verzehren und dann jene! Er fährt fort, flattert[8] von Ast zu Ast, bis die Dunkelheit ihn überrascht und er einschläft. Erst am Morgen erwacht er wieder und fliegt zu seinem verlassenen Bruder. Er findet ihn auf dem Rücken liegend[9] todt.

Nichts sei dir heiliger, als die Erfüllung eines Versprechens, zumal[10] wenn es dem Nothleidenden gegeben ist.

Meißner.

27. Peter I. von Rußland.

Schon hatte Peter den Ersten die Krankheit ergriffen[1], die ihn später in's Grab brachte, als er einst von seiner Residenzstadt[2] in seiner gewöhnlichen Schaluppe nach Sesterbeck[3] fuhr. Gegen Abend erhebt sich ein Sturm; der Kaiser bemerkt einen Kahn, der,

---

26. [1] dans une mauvaise année de sécheresse. [2] près de défaillir, de mourir d'inanition. [3] vole aux environs. [4] quelque part. [5] sauvé. [6] excès. [7] s'incline sur l'horizon. [8] voltiger. [9] étendu sur le dos. [10] surtout.

27. [1] Pierre-le-Grand était déjà attaqué de la maladie qui. [2] résidence, capitale. [3] Sesterbeck *ou* Sestrabeck *(petite ville à 10 lieues N. O. de St. Pétersbourg).*

von Kronstadt kommend, von den wilden Wogen auf die Sandbänke geworfen war. Sogleich schickt er alle seine Matrosen ab, den Schiffbrüchigen[4] Hilfe zu leisten[5]; er selbst bleibt allein mit einem Schiffsjungen[6] zurück. Gleich darauf aber zieht eine Frau mit ihrem Kinde, die gegen die Fluthen kämpfen, seine Aufmerksamkeit auf sich. Schon scheinen dieselben alle Hoffnung, sich zu retten, aufgegeben zu haben: sie sind im Begriffe[7] zu sinken[8]. Der Kaiser, nur die Stimme der Menschlichkeit hörend und seine Schmerzen, so wie die Wichtigkeit seines eigenen Lebens vergessend, wirft sich ins Meer und entreißt die beiden Unglücklichen dem unvermeidlichen Tode.

Ist eine solche That nicht ruhmvoller[9], als eine lange Reihe von Siegen, die mit Blut erkauft wurden?

Meißner.

28. Lob Gottes in den Alpen.

In einigen Alpenbezirken von Piemont und Savoyen, in denen die Bewohner zerstreut als Hirten wohnen, herrscht eine schöne, fromme Sitte, welche den Hirten einigen Ersatz[1] für das gesellige Leben in ihrer Einsamkeit verschafft. Wenn die Sonne das Thal verlassen hat und ihre letzten Strahlen noch schwach die schneeigen[2] Gipfel der Berge vergolden, nimmt der Hirte, dessen Hütte auf dem höchsten Punkte liegt, sein Alpenhorn[3] und ruft wie durch ein Sprachrohr[4]: „Lobet den Herrn!“ Alle benachbarten Hirten, an der Thüre ihrer Hütte stehend[5], wiederholen der Reihe nach[6] den Schall, so wie[7] sie ihn vernehmen; und so ertönt eine Viertelstunde lang von Fels zu Fels, von Tiefe zu Tiefe, sich in immer weiterer Ferne verlierend, das Echo: „Lobet den Herrn!“ Eine feierliche[8] Stille folgt den letzten Tönen des Horns, und dann fallen alle Hirten mit entblößtem Haupte und frommer Andacht[9] auf die Kniee nieder. Und

---

[4] naufragé. [5] porter secours. [6] un mousse [7] être sur le point. [8] couler à fond, être englouti. [9] n'est-elle pas plus glorieuse?

28. [1] compensation. [2] neigeux. [3] cor des Alpes. [4] porte-voix. [5] debout. [6] successivement, l'un après l'autre. [7] quand, dès que. [8] solennel. [9] avec un pieux recueillement.

wann endlich Finsterniß die Berge umhüllt, so erschallt das Horn von Neuem mit einem traulichen: „Gute Nacht!“ und die Hirten ziehen sich nun feierlich in ihre einsamen Wohnungen zurück.

Ostertag.

29. Der Maler und sein Meister.

Ein junger Maler hatte ein vortreffliches Bild verfertigt, das beste, das ihm je gelungen war[1]. Selbst sein Meister fand Nichts daran zu tadeln. Er war aber so entzückt darüber, daß er unaufhörlich sein Werk betrachtete und seine Studien einstellte[2]; denn er glaubte, sich nicht mehr übertreffen zu können.

Eines Morgens, als er seines Bildes sich freuen wollte, fand er, daß sein Meister das ganze Gemälde ausgelöscht[3] hatte. Zürnend und weinend rannte er zu ihm und fragte nach der Ursache[4] des grausamen Verfahrens. Der Meister antwortete; „Ich habe es mit weisem Bedachte[5] gethan. Das Gemälde war gut, es war ein Beweis deines Fortschrittes; aber es war zugleich dein Verderben.“ — „Wie so[6]?“ fragte der junge Künstler. — „Lieber,“ antwortete der Meister, „du liebtest nicht mehr die Kunst in deinem Bilde, sondern nur dich selbst. Glaube mir, es war nicht vollendet, wenn es auch uns so schien[7]; es war nur eine Studie. Laß dich das Opfer nicht gereuen[8] und arbeite von Neuem.

Muthig und voll Zutrauen zu sich und seinem Lehrer, ergriff er den Pinsel und vollendete sein herrlichstes Werk: das Opfer der Iphigenie. Denn dieser junge Maler war Timanthes, dessen Name später so berühmt geworden ist.

Krummacher.

30. Die Theilung.

Ein reicher Vater war gestorben.
Drei Söhne hatten, was sein Fleiß erworben[1],

---

29. [1] le meilleur qu'il eût jamais réussi à faire. [2] suspendre ses études, cesser de travailler. [3] effacer. [4] demander la cause. [5] par une sage prévoyance. [6] comment cela? [7] quoique cela nous parût ainsi. [8] ne te repens pas de ce sacrifice.

30. [1] acquérir, amasser.

Sich gleich getheilt. Nach kurzer Zeit
Kam Krieg in's Land. Da sah man weit und breit[2]
Brandstätten[3], Blutgefilde[4], Wüsteneien.
Zwei Brüder von den dreien
Verloren durch der Feinde Wuth
In wenig Jahren Hab' und Gut[5].
Der dritte hörte dieß und sprach: „Ich will den Segen[6],
Den ich, seit unser Vater starb,
Durch Glück gewann, durch Fleiß erwarb,
Zu dem geerbten Dritttheil' legen[7].
Ihr solltet beide elend sein?
Ihr, meine Brüder? — Ich allein
Der Glückliche? — Verarmte Brüder!
Kommt, theilt von Neuem!" — Und sie theilten wieder.

Pfeffel.

31. Redlichkeit.

Im Kanton Schwyz kam eines Abends der Bauer Velten zum Bauer Hans, der auf seinem Felde arbeitete, und sagte: „Nachbar, es ist jetzt die Heuernte[1], und du weißt, daß wir einen Streit wegen der Wiese da haben. Ich habe die Richter in Schwyz zusammenrufen lassen, weil wir beide nicht gelehrt genug sind, zu wissen, wer von uns beiden Recht hat. Komm also morgen mit vor Gericht!" — „Du siehst, Nachbar, daß ich die Wiese gemäht[2] habe, und morgen muß ich, weil jetzt gutes Wetter ist, das Heu in Haufen bringen[3]; ich kann also unmöglich[4] mitgehen." — „Und ich kann die Richter nicht wieder gehen lassen[5], da sie diesen Tag gewählt haben; auch kann das Heu nicht weggeholt werden, ehe wir wissen, wem die Wiese gehört." — Nach einigem Besinnen[6] sagte Hans: „Weißt du, wie wir es machen wollen? Gehe morgen nach Schwyz und sage den Richtern deine und meine Gründe[7], so brauche ich ja nicht dabei zu sein. — „Wenn du das Zutrauen zu mir hast, so kannst du dich darauf verlassen[8], daß ich für dein Recht reden will, wie

[2] partout, de toutes parts. [3] incendie. [4] champ de carnage. [5] tout leur avoir. [6] fortune. [7] ajouter.

31. [1] fenaison. [2] faucher. [3] mettre en tas. [4] il m'est donc impossible. [5] renvoyer. [6] après quelques instants de réflexion. [7] motif, raison. [8] se fier à, compter sur.

für mein eigenes.“ — Nach dieser Abrede gieng Velten den folgenden Tag nach Schwyz und trug [9] seine und seines Nachbars Gründe vor [9], so gut er konnte. Am Abende kam er wieder nach Hause und sagte: „Die Wiese ist dein, die Richter haben sie dir zugesprochen [10], ich wünsche dir Glück [11] und bin froh, daß wir auf's Reine gekommen [12] sind.

32. Der Luchs und der Maulwurf.

Der scharfsehende Luchs [1] beklagte einst den blinden Maulwurf. „Kaum kann ich es begreifen,“ sprach er, „wie du noch so gelassen [2] dein Elend ertragen kannst. Ein Leben ohne Augen würde mir noch härter dünken [3], als selbst der Tod.“ — „Ich danke dir für dein Mitleid,“ antwortete der Maulwurf, „aber vielleicht verdiene ich es nicht einmal ganz. Was die Natur auf einer Seite mir entzog [4], das hat sie mir gütig auf der andern eingebracht [5]. Mein Ohr ist scharf [6] und warnt mich vor jedem noch ziemlich entfernten Feinde [7]. Auch jetzt, — ich kann mich irren, — aber ich glaube, den Tritt eines Menschen zu hören, der sich herbeischleicht [8]. Ich bitte dich, lieber Luchs, nimm dich in Acht!“ — Eben wollte der Luchs den Maulwurf höhnisch auslachen, da zischte [9] schon der Pfeil eines Jägers, und dieses Thier, welches auf seine Gesichtsschärfe [10] so stolz war, wurde getödtet, weil es den guten Rath des blinden Maulwurfs verschmäht hatte.

Die Hand der Natur theilt ihre Gaben billig aus, und oft ist gerade der glücklich, der uns bedauernswürdig dünkt.

Meißner.

33. Die Tollkirsche [1].

Ein Vater wandelte mit seinen beiden Kindern, einem Knaben

---

[3] vertragen exposer *(oralement)*. [10] adjuger. [11] Glück wünschen féliciter. [12] faire un arrangement, régler une affaire.

32. [1] le lynx à la vue perçante. [2] avec tant de résignation. [3] sembler, paraître. [4] enlever, refuser. [5] réparer, compenser. [6] délié, délicat. [7] elle m'avertit, à une assez grande distance, de l'approche d'un ennemi. [8] se glisser vers, s'approcher doucement. [9] siffler. [10] vue perçante.

33. [1] belladonne.

und einem Mädchen, auf einem Hügel, und die Kinder ergötzten sich[2], Erdbeeren zu suchen, die reichlich[3] am Wege wuchsen.

Plötzlich vernahm der Vater ein lautes Freudengeschrei der Kinder, und er wurde begierig, zu sehen, was sie gefunden haben möchten. Er trat hinzu[4] und sah, daß jedes Kind eine schöne Frucht, gleich einer Kirsche, in den Händen trug und sie beschaute, um sie zu essen.

Aber der Vater nahm ihnen die Kirschen, und warf sie auf die Erde. Darauf riß er die Pflanze aus und zertrat sie sammt den Kirschen, die daran hiengen[5].

Da murreten die beiden Kinder und sahen den Vater an mit Unmuth. Dieser aber schwieg und gieng weiter[6]. Endlich fragten die Kinder: „Wie konntest du, lieber Vater, also die schöne Frucht und uns die Freude verderben?“ — „Kinder,“ antwortete der Vater, „hättet ihr diese Frucht gegessen, so wäre es euer Tod gewesen. Es war eine Tollkirsche, eine tödtliche Giftpflanze[7].“

Da sahen die Kinder beschämt vor sich nieder[8] und dankten dem Vater und sprachen: „Lieber Vater, warum sagtest du uns dieses nicht? Wir hätten dich dann nicht betrübt durch unser thörichtes Murren.“

Der Vater antwortete: „Eben euer Unmuth und Murren hat mich daran gehindert. Hatte ich euch denn gewehrt[9], die süßen und heilsamen Erdbeeren zu pflücken? — Jetzt wisset ihr, welche Freuden ich euch versage.“

Krummacher.

34. Der Bettler.

Habt Erbarmen, habt Erbarmen!
Seht mein Elend, meine Noth[1]!
Gebt mitleidig[2] doch mir Armen
Einen Pfennig[3] oder Brot!

---

[2] s'amuser à. [3] en abondance. [4] hinzutreten s'avancer, s'approcher. [5] qu'elle portait. [6] continuer sa marche. [7] plante dont le poison est mortel. [8] niedersehen baisser les yeux. [9] empêcher, défendre.

34. [1] détresse. [2] par pitié. [3] liard, denier.

Schon zwei Tage kam kein Biſſen
Speiſe, ach! in meinen Mund;
Steine waren meine Kiſſen,
Und mein Bett der Wieſe Grund.

O wie reich war ich als Knabe,
Von den Eltern hochgeliebt!
Aber, wehe mir! ich habe
Sie bis in den Tod betrübt.

Ich verſchmähte ihre Lehren,
Achtete nicht ihre Gunſt;
Wollte Nichts von Weisheit hören,
Nichts von Wiſſenſchaft und Kunſt.

Locker[4] waren meine Sitten,
Leer blieb immer Kopf und Herz;
Fruchtlos war der Eltern Bitten,
Taub war ich für ihren Schmerz.

Und ſie ſtarben. Statt zu ſparen,
Lebt' ich hin in Saus und Braus[5];
Und im dritten Sommer waren
Schon verſchwunden Hof und Haus.

Und wie Kain mußt' ich fliehen;
Ohne Ruh' irr' ich umher.
Von der Menſchheit ausgeſpieen[6]
Bin ich! O wer gleicht mir? Wer?

Ach! mein Loos iſt nun — zu darben[7].
Traute[8] Kinder! ſeht mich an!
Jammer, Elend ſind die Garben[9],
Die die Thorheit ernten kann.

Schubart.

35. Der Schweinehirt.

Bei einem Dorfe in der Markgrafſchaft Ancona[1] lebten arme Bauersleute; ſie hatten einen Sohn, welcher Felix hieß. Dieſer Knabe hatte zwar einen guten Verſtand[2]; weil er aber ſehr arm war, mußte er die Schweine im Felde hüten.

[4] déréglé. [5] au milieu des plaisirs et de la dissipation. [6] rejeté. [7] vivre dans l'indigence, trainer une vie misérable. [8] cher. [9] (les gerbes) les fruits.

35. [1] la marche d'Ancône. [2] esprit, intelligence.

Felix ward von seinen Eltern immer angehalten[3], gegen Jedermann gefällig, zuvorkommend[4] und freundlich zu seyn. Die andern Knaben im Dorfe verachteten aber den Schweinehirten und waren grob.

Als Felix eines Tages seine Heerde hütete, kam des Weges[5] ein Barfüßermönch[6], der durch den Wald einen Wegweiser begehrte. Weil es aber schlechtes Wetter war, so sagten die andern Knaben mit ihrer gewöhnlichen Grobheit: „Nein, ich gehe nicht!“ Da sprang Felix hervor[7], grüßte freundlich und bot sich zum Wegweiser an.

Da der Mönch unterwegs aus den klugen Antworten des Knaben einen guten Verstand wahrgenommen[8] hatte, so führte er ihn mit sich in sein Kloster und nahm ihn mit Bewilligung[9] seiner Eltern in seinen Orden auf.

Felix studirte sehr fleißig, und ungeachtet[10] er bald einer der gelehrtesten von allen Mönchen wurde, erhob er sich doch nicht mit Stolz[11], sondern blieb demüthig, höflich und dienstfertig[12]. Dieß machte, daß ihn Alle, die ihn kannten, liebgewannen[13]. So wurde er von einer Ehrenstelle zur andern erwählt, bis er sogar Bischof und zuletzt Kardinal wurde. Endlich, als der Papst starb, wurde er einhellig am 24sten April 1585 in Rom zum Papst erwählt, und hat unter dem Namen Sixtus V mit großem Ruhme regiert.

Zschokke.

36. Die drei Freunde.

Traue keinem Freunde, wenn du ihn nicht geprüft hast; an der Tafel beim Gastmahle gibt's mehr derselben[1], als an der Thüre des Kerkers.

Ein Mann hatte drei Freunde. Zwei derselben liebte er sehr; der dritte war ihm gleichgültig, obgleich dieser es am redlichsten mit ihm meinte[2]. Einst ward er vor Gericht gefordert[3], wo er hart,

---

[3] les parents de Félix lui recommandaient toujours. [4] prévenant. [5] arriva dans cet endroit. [6] carme déchaussé. [7] hervorspringen s'élancer en avant, s'avancer. [8] wahrnehmen s'apercevoir, remarquer. [9] consentement. [10] quoique. [11] il ne se laissa cependant pas aller à l'orgueil. [12] serviable. [13] liebgewinnen prendre en amitié, s'attacher à. [14] à l'unanimité.

36. [1] il y en a plus, ils sont plus nombreux. [2] quoique celui-ci lui fût le plus dévoué. [3] appeler en justice.

aber unschuldig verklagt war. „Wer unter euch," sprach er, „will mit mir gehen und für mich zeugen? denn ich bin hart verklagt worden und der König zürnet." Der erste seiner Freunde entschuldigte sich sogleich, daß er nicht mit ihm gehen könne wegen anderer Geschäfte. Der zweite begleitete ihn bis zur Thüre des Gerichtshauses[4], da wandte er sich und gieng zurück, aus Furcht vor dem zornigen Richter. Der dritte, auf den er am wenigsten gebauet hatte[5], gieng hinein, redete für ihn und zeugte für seine Unschuld so freudig[6], daß der Richter ihn losließ[7].

Drei Freunde hat der Mensch in dieser Welt. Wie betragen sie sich in der Stunde des Todes, wann ihn Gott vor Gericht fordert? Das Geld, sein bester Freund, verläßt ihn zuerst und geht nicht mit ihm. Seine Verwandten und Freunde begleiten ihn bis zur Thüre des Grabes und kehren wieder in ihre Häuser zurück. Der dritte, den er im Leben oft am meisten vergaß, sind seine wohlthätigen Werke[8]. Sie allein begleiten ihn bis zum Throne des Richters; sie gehen voran[9], sprechen für ihn und finden Barmherzigkeit und Gnade.

Herder.

37. Die Adlerjagd.

Drei Brüder, junge Bauern in Sardinien[1], wurden in einer Felsenspalte über der Tiefe eines Abgrundes ein großes Adlernest gewahr[2], welches ihnen eine reiche Beute zu versprechen schien. Aber der Felsen war so steil und der Horst[3] so tief unten, daß keine Möglichkeit übrig blieb[4], zum letztern zu gelangen, als sich an einem Seile hinabzulassen[5]. Die Brüder legten also ein Seil um den Stamm eines jungen Baumes, um sich eine Art Rolle[6] zu verschaffen und das Seil auf diese Art hinablassen und heraufziehen zu können. Bei diesem Unternehmen war nicht nur die Gefahr des Sturzes in eine Tiefe von 150 Fuß, sondern auch die des Angriffs der

[4] tribunal. [5] sur lequel il avait le moins compté. [6] avec tant de chaleur. [7] loslassen renvoyer absous. [8] bonnes œuvres, actes de bienfaisance. [9] vorangehen précéder.

37. [1] Sardaigne. [2] gewahr werden apercevoir, découvrir. [3] aire, nid (*d'un oiseau de proie*) [4] übrig bleiben rester. [5] laisser descendre. [6] poulie.

alten Adler zu fürchten. Deßwegen nahm derjenige der drei Brüder, welchen das Loos zum Unternehmen bestimmt hatte, seinen Säbel mit; die beiden andern hielten das Seil.

Der muthige Jäger wird an das Seil gebunden und hinabgelassen. Jetzt schwebt er über dem Abgrunde vor der Spalte, in welcher das ersehnte Nest sitzt. Er nimmt es aus und hat vier junge Adler mit weißlich gelbem Flaume[7] in seiner Hand. Er ruft seinen Brüdern zu[8], das Seil hinaufzuziehen. Seine Stimme schallt weit durch die Klüfte[9], aber sie erreicht auch das Ohr seiner Feinde. Plötzlich sieht er sich von zwei Adlern, den Eltern dieser Jungen, wüthend angefallen[10]. Alle andern Raubvögel, auch Bewohner dieses Felsens, erheben ein furchtbares Geschrei und scheinen den Adlern helfen zu wollen.

Er sieht sich von einem furchtbaren Schwarme umringt und von den Adlern immer heftiger angegriffen. Er muß, um sich gegen sie zu vertheidigen, den Säbel beständig über seinem Kopfe schwingen und sich nach allen Seiten hin decken. Plötzlich spürt er eine heftige Erschütterung des Seiles, er blickt auf[11] und sieht, daß er in der Hitze des Gefechtes das Seil mit der Schneide des Säbels getroffen und beinahe durchgehauen hat.

Bei diesem Anblicke überläuft[12] ihn ein furchtbarer Schauder. Schweigend, in unbeschreiblicher Angst, erwartet er das Loos, welches ihm die Vorsehung bestimmt hat. Endlich ist er oben, faßt festen Fuß[13] und legt seine jungen Adler hin. Ein lautes Freudengeschrei der Brüder begrüßt ihn; aber bei genauerer Betrachtung[14] erkennen sie ihn kaum; — seine Haare sind weiß geworden!

38. Mein Vaterland.

Treue Liebe bis zum Grabe
Schwör' ich dir mit Herz und Hand;
Was ich bin und was ich habe,
Dank'[1] ich dir, mein Vaterland!

---

[7] duvet. [8] zurufen crier. [9] gouffre, abîme. [10] attaquer. [11] aufblicken lever les yeux. [12] parcourir, saisir. [13] prendre pied. [14] en l'examinant de plus près.

38. [1] devoir, être redevable.

Nicht in Worten nur und Liedern
Ist mein Herz zum Dank bereit;
Mit der That will ich's erwiedern[2]
Dir in Noth, in Kampf und Streit.

In der Freude, wie im Leide,
Ruf' ich's Freund' und Feinde zu:
„Ewig sind vereint wir beide,
Und mein Trost, mein Glück bist du.“

Treue Liebe bis zum Grabe
Schwör' ich dir mit Herz und Hand;
Was ich bin und was ich habe,
Dank' ich dir, mein Vaterland!

H. Hoffmann.

39. Der Wiedergenesene[1].

Ein reicher Jüngling zu Rom hatte krank gelegen an einem schweren Uebel; endlich genas er[2] und ward wieder gesund[3]. Da gieng er zum erstenmal heraus in den Garten und war wie neu geboren. Voll Freude lobte er Gott mit lauter Stimme. Er wandte sein Antlitz gen[4] Himmel und sprach: „O du Allgütiger, könnte ein Mensch dir Etwas vergelten[5], wie gerne wollte ich alle meine Habe geben!“

Solches hörte Hermas, genannt der Hirte, und sprach zu dem reichen Jünglinge: „Von oben kommt die gute Gabe; dahin vermagst du Nichts zu senden. Komm, folge mir!“ — Der Jüngling folgte dem frommen Greise, und sie kamen in eine dunkle Hütte, wo eitel[6] Jammer und Elend war; denn der Vater lag krank, und die Mutter weinte, die Kinder aber waren nackend und schrieen nach Brod.

Da erschrack der Jüngling. Hermas aber sprach: „Siehe hier einen Altar für dein Opfer! Siehe hier des Herrn Brüder und Stellvertreter[7]!“ — Da that[8] der reiche Jüngling seine Hand über sie auf[8] und gab ihnen reichlich und pflegte den Kranken. Und die erquickten[9] Armen segneten ihn und nannten ihn einen Engel Gottes.

---

[2] Dank erwiedern témoigner *ou* prouver sa reconnaissance.

39. [1] le convalescent. [2] se remettre, se rétablir. [3] gesund werden recouvrer la santé. [4] gen *pour* gegen vers. [5] rendre l'équivalent, récompenser. [6] il n'y avait que. [7] représentant. [8] aufthun ouvrir. [9] soulagé, ranimé.

Hermas aber lächelte und sprach: „So wende du immer dein dankbares Antlitz erst gen Himmel und dann zur Erde!“

Krummacher.

40. Unglück der Stadt Leiden.

Die Stadt Leiden liegt am Rhein, im Königreiche Holland. Sie hatte am 12ten Januar 1807 dreitausend Häuser, welche von 40,000 Menschen bewohnt waren. Man stand an diesem Tage noch auf, wie alle Morgen, und Niemand dachte daran, wie es am Abende aussehen werde [1], obgleich ein Schiff mit siebenzig Fässern voll Pulver in der Stadt war. Man aß zu Mittag, wie alle Tage, obgleich das Schiff immer noch da war. Aber als Nachmittags der Zeiger [2] auf dem großen Thurme auf halb fünf stand — fleißige Leute saßen daheim [3] und arbeiteten, fromme Mütter wiegten [4] ihre Kleinen, Kaufleute giengen ihren Geschäften nach, Kinder waren beisammen in der Abendschule, müßige Leute hatten lange Weile [5] und saßen im Wirthshause beim Kartenspiele und Weinkruge, ein Bekümmerter [6] sorgte [7] für den andern Morgen, was er essen, was er trinken, womit er sich kleiden werde, und ein Dieb steckte vielleicht gerade einen falschen Schlüssel in eine fremde Thüre — da geschah plötzlich ein Knall [8].

Das Schiff mit seinen 70 Fässern Pulver hatte Feuer gefangen [9], sprang in die Luft, und in einem Augenblicke waren lange Gassen voll Häuser, mit Allem, was darin wohnte und lebte, zerschmettert und in einen Steinhaufen zusammengestürzt [10], oder entsetzlich beschädigt. Viele hundert Menschen wurden lebendig oder todt unter diesen Trümmern begraben, oder schwer verwundet. Drei Schulhäuser giengen [11] mit allen Kindern, die darin waren, zu Grunde [11]. Menschen und Thiere, welche in der Nähe des Unglücks auf der Straße sich befanden, wurden von der Gewalt des Pulvers in die Luft geschleudert und kamen [12] in einem kläglichen Zustande wieder

---

40. [1] à ce qui pouvait arriver avant le soir. [2] l'aiguille de l'horloge. [3] chez eux, dans leurs maisons. [4] bercer. [5] s'ennuyer. [6] un homme soucieux, inquiet. [7] se préoccuper de, s'inquiéter de. [8] explosion. [9] prendre feu. [10] converties en un monceau de ruines. [11] zu Grunde gehen s'écrouler, s'abîmer. [12] et retombèrent à terre.

auf die Erde [12]. Zum Unglücke brach [13] auch noch eine Feuersbrunst aus [13], die bald an allen Orten wüthete und fast nicht mehr gelöscht werden konnte, weil viele Vorrathshäuser [14] voll Oel und Thran [15] mit ergriffen wurden. Achthundert der schönsten Häuser stürzten ein [16] oder mußten niedergerissen [17] werden. Da sah man wohl, wie es am Abende leicht anders werden kann, als es am frühen Morgen war, nicht nur mit einem schwachen Menschen, sondern auch mit einer großen und volkreichen Stadt.

Hebel.

41. Der Wolf und der Mensch.

Der Fuchs erzählte [1] eines Tags dem Wolfe von der Stärke des Menschen. „Kein Thier," sagte er, kann ihm widerstehen und wir müssen List gebrauchen, um uns vor ihm zu retten." Da antwortete der Wolf: „Wenn ich nur einmal einen zu sehen bekäme [2], ich wollte doch auf ihn losgehen [3]."

„Dazu kann ich dir helfen," sprach der Fuchs, „komm' nur morgen früh zu mir, so will ich dir einen zeigen."

Der Wolf stellte sich frühzeitig ein [4], und der Fuchs gieng mit ihm an den Weg, auf welchem der Jäger alle Tage herkam. Zuerst kam ein alter abgedankter [5] Soldat.

„Ist das ein Mensch?" fragte der Wolf.

„Nein," antwortete der Fuchs, „das ist einer gewesen."

Darnach kam ein kleiner Knabe, der in die Schule gehen wollte.

„Ist das ein Mensch?"

„Nein, das will erst einer werden [6]."

Endlich kam der Jäger, die Doppelflinte [7] auf dem Rücken und den Hirschfänger [8] an der Seite. Da sprach der Fuchs zum Wolfe: „Siehst du, dort kommt ein Mensch, auf den mußt du losgehen, ich aber will mich in meine Höhle [9] zurückziehen.

---

[13] ausbrechen éclater. [14] magasin, entrepôt. [15] huile de baleine. [16] einstürzen s'écrouler. [17] abattre.

41. [1] raconter, *ici* parler. [2] pouvoir. [3] s'élancer. [4] se trouva de bonne heure au lieu du rendez-vous. [5] congédié. [6] ce sera un jour un homme. [7] fusil à deux coups. [8] couteau de chasse. [9] caverne, trou.

Der Wolf gieng nun auf den Menschen los. Als der Jäger ihn erblickte, sprach er: Es ist Schade, daß ich keine Kugel geladen habe [10]. Bei diesen Worten legte er an [11] und schoß dem Wolfe das Schrot [12] in's Gesicht. Der Wolf verzog das Gesicht [13] gewaltig, doch ließ er sich nicht schrecken und gieng vorwärts. Da gab ihm der Jäger die zweite Ladung. Der Wolf verbiß den Schmerz [14] und rückte dem Jäger zu Leibe [15]. Da zog dieser seinen Hirschfänger und gab ihm links und rechts tüchtige [16] Hiebe, so daß er heulend und blutend zu dem Fuchse zurücklief.

„Nun, Bruder Wolf, wie bist du mit dem Menschen fertig geworden [17]?“ sprach der Fuchs.

„Ach,“ antwortete der Wolf, so habe ich mir die Stärke des Menschen nicht vorgestellt. Erst nahm er einen Stock von der Schulter und blies hinein, da flog mir Etwas in's Gesicht, das mich ganz entsetzlich kitzelte [18]. Darnach blies er noch ein Mal in den Stock, da flog's mir um die Nase wie Blitz und Hagelwetter, und, als ich ganz nahe war, zog er eine blanke Rippe [19] aus dem Leibe, damit hat er so auf mich losgeschlagen [20], daß ich beinahe todt wäre liegen geblieben.

Gebr. Grimm.

42. Der Tanzbär. [1]

Ein Bär, der lange Zeit sein Brot ertanzen müssen [2],
Entrann und wählte sich den frühern Aufenthalt [3].
Die Bären grüßten ihn mit brüderlichen Küssen
Und brummten freudig durch den Wald;
Und wann ein Bär den andern sah,
So hieß es [4]: „Petz [5] ist wieder da [6]!“
Der Bär erzählte d'rauf, was er in fremden Landen

---

[10] que je n'aie pas chargé mon fusil à balle. [11] anlegen coucher *ou* mettre en joue. [12] grenaille, petit plomb. [13] das Gesicht verziehen faire la grimace. [14] den Schmerz verbeißen réprimer *ou* dissimuler sa douleur en se mordant les lèvres. [15] s'approcha du chasseur *ou* serra de près le chasseur. [16] vigoureux. [17] comment s'est terminée ta rencontre avec l'homme? [18] chatouiller. [19] côte. [20] auf Jemand losschlagen assaillir quelqu'un de coups, tomber à grands coups sur quelqu'un.

42. [1] l'ours dressé (à la danse). [2] qui pendant longtemps avait dû gagner son pain en dansant. [3] et regagna son premier séjour. [4] ils se disaient l'un à l'autre. [5] (*nom de l'ours qui équivaut à notre* Martin). [6] est de retour.

Für Abenteuer ausgestanden [7],
Was er geseh'n, gehört, gethan;
Und fieng [8], da er vom Tanzen red'te,
Als gieng er noch an seiner Kette,
Auf polnisch schön zu tanzen an [8].
Die Brüder, die ihn tanzen sah'n,
Bewunderten die Wendung [9] seiner Glieder,
Und gleich versuchten es die Brüder;
Allein anstatt, wie er, zu geh'n,
So konnten sie kaum aufrecht steh'n,
Und mancher fiel die Länge lang darnieder [10].
Um desto mehr ließ sich der Tänzer seh'n;
Doch seine Kunst verdroß den ganzen Haufen.
„Fort," schrieen Alle, „fort mit dir [11]!
Du Narr willst klüger sein, als wir?"
Man zwang den Petz, davon zu laufen.

Gellert.

43. Das Rothkehlchen [1].

Ein Rothkehlchen kam in der Strenge des Winters [2] an das Fenster eines frommen Landmanns. Der grimmige Frost [3] hatte das arme Thierchen dahin getrieben, und es suchte ängstlich ein warmes Plätzchen. Der Landmann öffnete aus Mitleid sein Fenster. Da flog das zutrauliche Thierchen in die warme Stube. Aber es bedurfte auch der Speise und pickte daher hungrig die Brodkrümmchen [4] auf. Die Kinder des Landmanns liebten das Vöglein sehr; sie legten ihm Zuckerstückchen auf sein Lieblingsplätzchen [5] und freuten sich über sein munteres Gezwitscher. Der Frühling kam endlich wieder; die Bäume bekamen Blätter [6], andere Vögel sangen draußen, und auch das Rothkehlchen hüpfte unruhig hin und her. Da öffnete der Landmann sein Fenster und schenkte dem kleinen Gaste die Freiheit. Fröhlich flog er fort [7] und sang auf dem nahen Baume ein munteres Liedchen.

---

[7] les aventures qu'il avait eues. [8] anfangen commencer. [9] souplesse. [10] tout de son long. [11] hors d'ici.

43. [1] le rouge-gorge. [2] au fort de l'hiver. [3] la rigueur du froid. [4] miettes de pain. [5] place favorite. [6] Blätter bekommen pousser des feuilles, se feuiller. [7] fortfliegen s'envoler.

Monate vergiengen, der Winter kehrte wieder. Siehe, da kam auch das Rothkehlchen in die Wohnung des gastfreundlichen Landmanns zurück. Aber es kam nicht allein; es hatte sein Weibchen[8] mitgebracht. Die Familie des Landmanns freute sich sehr über die Ankunft der beiden Thierchen. Diese blickten Jeden freundlich an. Da lachten die Kinder und sprachen: „Die Vögelchen wollen uns vielleicht Etwas sagen!“ — Der Vater aber antwortete: „Wenn sie reden könnten, so würden sie sagen: „„Freundliches Zutrauen erweckt Zutrauen, und Liebe erzeugt Gegenliebe[9].““

Krummacher.

44. Zu Seebach fängt die Ziege den Wolf.

Etwas Wunderliches hat sich zu Seebach in Thüringen zugetragen[1], das den Leuten dort noch unvergessen ist[2]. Auf dem Platze, den man den alten Gottesacker[3] nennt, stand ehemals ein halb verfallenes[4] Kapellchen, das nicht mehr zum Gottesdienste gebraucht wurde. Um dieses Kirchlein her wuchs schönes Gras, und eine arme Frau begab sich dorthin, es abzuschneiden. Sie hatte ein kleines Kind und eine Ziege; beide nahm sie mit sich, setzte auf den Altar des Kirchleins einen Korb und legte das Kind hinein; die Ziege band sie mit einem Stricke vorn an die Kirchthüre und mähte alsdann emsig das Gras ab. Nun hauste[5] damals auf dem Wartberg ein großer Wolf; dieser witterte[6] weithin die Ziege, kam herab aus dem Walde und sprang[7], als er die Ziege ersah, gierig auf dieselbe los[7]. Aber auch die Ziege sah den Wolf kommen und lief in die Kirche hinein. Mit einem Satze fuhr der Wolf hinterher[8], schoß aber in seiner Gierigkeit an der Ziege vorbei[9]. Diese rannte flugs[10] wieder heraus und zog mit dem Stricke, an den sie gebunden war, die Thüre zu. Der Wolf war gefangen und machte nun in der Kirche einen abscheulichen Lärm[11], er lief Trepp' auf, Trepp' ab[12], sprang

---

[8] femelle. [9] affection réciproque.

44. [1] arriver, se passer. [2] dont les habitants conservent encore le souvenir. [3] cimetière. [4] à demi ruinée. [5] séjourner, habiter. [6] flairer. [7] losspringen s'élancer, fondre sur. [8] le loup s'élança d'un bond à sa poursuite. [9] vorbeischießen passer comme un trait à côté de. [10] vite, lestement. [11] faisait un vacarme affreux dans l'église. [12] montant et descendant les escaliers.

nach den Fenstern, scharrte[13] und tobte[14], sich zu befreien. Voller Entsetzen hörte die Frau den Lärm, sah das Ungethüm[15] springen und eilte davon, ihren Mann zu rufen; ihr Geschrei brachte bald das ganze Dorf in Bewegung. Der Mann war zum Glück zu Hause, kam mit geladener Flinte, eine Schaar Bauern hinter ihm her, und erlegte[16] den Wolf durch eine Fensterscheibe. Die Thüre wurde geöffnet, voll Angst eilte die Frau nach ihrem Kinde; — das lag ruhig im Korbe auf dem Altare und schlief. Gott hatte seine Hand über das Kind gehalten.

Bechstein.

45. Der gerettete Handwerksbursche[1].

Ein Handwerksbursche gieng unweit Presburg in der grimmigsten Kälte mit seinem Bündel[2] über die Heide[3]. Seine Kleider waren dünn und seine Strümpfe zerrissen. Ach! da fror's ihn sehr[4]; er weinte, und die Thränen froren ihm an die Augenwimpern. „Lieber Gott!“ seufzte er, weit und breit kein Dorf und keine Stadt und keine Köhlerhütte! Ich werde erfrieren; ach, was wird meine Mutter sagen! — Mein Vater ist gestorben, und nun hat sie Niemand, der ihr Brod erwirbt! — Er wollte laufen, aber seine Glieder waren starr. Er wurde schläfrig[5], legte sich in den Schnee auf sein Bündel und schlief ein. Ein Postknecht ritt vorbei[6] und sah ihn starr liegen; er bemerkte jedoch noch einige Lebenszeichen an ihm, ritt schneller[7] und zeigte[8] es am Thore der benachbarten Stadt an[8]. — „Was hilft's? Bis[9] wir hinauskommen, ist er todt,“ sagten die unempfindlichen Menschen, denen er es erzählte. — Ein armer Taglöhner[10], welcher in der Wachstube[11] war, sich zu erwärmen, hörte es, und sein Herz wurde von Mitleid ergriffen[12]. Ohne ein Wort zu sagen, gieng er auf die Landstraße, wo der erstarrte Handwerksbursche lag, hob ihn auf und trug ihn in's nächste Dorf. Dort

---

[13] gratter la terre. [14] se démener avec fureur, faire rage. [15] monstre. [16] tuer.

45. [1] ouvrier. [2] petit paquet, trousseau. [3] lande, bruyère. [4] il souffrait bien du froid. [5] le sommeil s'empara de lui. [6] vorbeireiten passer à cheval à côté de. [7] il hâta sa course. [8] anzeigen annoncer, faire rapport. [9] (jusqu'à ce que) avant que. [10] journalier. [11] corps de garde. [12] son cœur est ému de pitié.

rieb er ihn mit Schnee, brachte ihn allmählig der Wärme näher und erweckte ihn endlich wieder. Darauf nahm er ihn mit sich in die Stadt und theilte, obgleich er selbst nicht viel hatte, sein Holz und seinen Tisch mit ihm so lange, bis dieser im Stande war, weiter zu reisen [13]. Kaiser Joseph II. erfuhr die schöne Handlung, rief den Taglöhner nach Wien und belohnte ihn, wie er alle guten Handlungen, die ihm bekannt wurden, zu belohnen pflegte [14].

Schubart.

46. Die Kapelle.

Droben stehet die Kapelle,
Schauet still in's Thal hinab;
Drunten singt bei Wies' und Quelle
Froh und hell der Hirtenknab'.

Traurig tönt das Glöcklein nieder,
Schauerlich der Leichenchor [1];
Stille sind [2] die frohen Lieder,
Und der Knabe lauscht empor [3].

Droben bringt man sie zu Grabe,
Die sich freuten in dem Thal';
Hirtenknabe! Hirtenknabe!
Dir auch singt man dort einmal.

Uhland.

47. Die Pfirsichen.

Ein Landmann brachte aus der Stadt fünf Pfirsichen mit, die schönsten, die man sehen konnte. Seine Kinder sahen die Frucht zum ersten Male. Deßhalb [1] wunderten und freuten sie sich sehr über die schönen Aepfel mit den röthlichen Backen und dem zarten Flaume. Der Vater vertheilte sie unter seine vier Knaben, und eine gab er der Mutter.

Am Abende, als die Kinder in die Schlafkammer giengen, fragte der Vater: „Nun, wie haben euch die schönen Aepfel geschmeckt [2]?"

---

[13] weiter reisen continuer son voyage. [14] avoir coutume.

46. [1] chant funèbre. [2] se taire, cesser. [3] regarder en haut, lever les yeux.

47. [1] c'est pourquoi. [2] comment avez-vous trouvé ces belles pommes?

— „Herrlich [3], lieber Vater!“ sagte der älteste. „Es ist eine schöne Frucht, so säuerlich und so sanft von Geschmack. Ich habe mir den Stein [4] sorgsam bewahrt, und will mir daraus einen Baum ziehen [5].“ — „Brav,“ sagte der Vater, „das heißt für die Zukunft sorgen [6], wie es dem Landmanne geziemt!“

„Ich habe die meinige sogleich aufgegessen [7],“ sagte der jüngste, „und den Stein weggeworfen, und die Mutter hat mir die Hälfte von der ihrigen gegeben.“ — „Nun,“ sagte der Vater, „du hast es zwar nicht sehr klug, aber doch sehr natürlich und nach kindlicher Weise gemacht [8]. Für die Klugheit ist auch noch Raum genug im Leben [9].“

Da begann der zweite Sohn: „Ich habe den Stein, den der kleine Bruder fortwarf, aufgehoben [10] und aufgeklopft [11]. Es war ein Kern [12] darin, der schmeckte so süß, wie eine Nuß. Aber meine Pfirsiche habe ich verkauft und so viel Geld dafür erhalten, daß ich, wenn ich nach der Stadt komme, wohl zwölf dafür kaufen kann.“

Der Vater schüttelte den Kopf und sagte: „Klug ist das wohl, aber — kindlich und natürlich ist es nicht. Bewahre [13] dich der Himmel, daß du ein Kaufmann werdest [14].“

„Und du, Edmund?“ fragte der Vater. — Unbefangen [15] und offen antwortete Edmund: „Ich habe meine Pfirsiche dem Sohne unseres Nachbars gebracht, dem kranken Georg, der das Fieber hat. Er wollte sie nicht nehmen; da hab' ich sie ihm auf das Bett gelegt und bin weggegangen.“

„Nun!“ sagte der Vater, „wer hat denn wohl den besten Gebrauch von seiner Pfirsiche gemacht?“

Da riefen sie alle drei: „Das hat Bruder Edmund gethan! — Edmund aber schwieg still [16]. Und die Mutter, von einer sanften Rührung ergriffen [17], umarmte ihn mit Zärtlichkeit.

Krummacher.

---

[3] excellent. [4] noyau. [5] et je veux le planter pour en faire venir un arbre. [6] penser à l'avenir. [7] manger entièrement. [8] agir. [9] tu as encore le temps de devenir plus sage. [10] aufheben ramasser. [11] ouvrir (en frappant), casser. [12] amande. [13] préserver. [14] de devenir un marchand. [15] sans embarras, avec candeur. [16] stillschweigen ne pas répondre, garder le silence. [17] saisie d'une douce émotion.

48. Lied eines Armen.

Ich bin ein gar[1] so armer Mann
Und gehe ganz allein;
Ich möchte wohl nur einmal noch
Recht frohen Muthes sein.

In meiner lieben Eltern Hauſ'
War ich ein frohes Kind;
Der bittre Kummer iſt mein Theil[2],
Seit ſie begraben ſind.

Der Reichen Gärten ſeh' ich blüh'n,
Ich ſeh' die goldne Saat;
Mein iſt[3] der unfruchtbare Weg,
Den Sorg' und Mühe trat[4].

Doch weil' ich[5] gern mit ſtillem Weh'[6]
In froher Menſchen Schwarm
Und wünſche Jedem guten Tag
So herzlich und ſo warm.

O, reicher Gott! du ließeſt doch
Nicht ganz mich freudenleer[7];
Ein ſüßer Troſt für alle Welt
Ergießt ſich himmelher[8].

Noch ſteigt in jedem Dörflein a
Dein heilig Haus empor;
Die Orgel und der Chorgeſang
Ertönen jedem Ohr'.

Noch leuchten Sonne, Mond und Stern'
So liebevoll auch mir,
Und wenn die Abendglocke ſchallt,
Da red' ich, Herr! mit Dir.

Einſt öffnet jedem Guten ſich
Dein hoher Freudenſaal[9];
Dann komm' auch ich im Feierkleid'[10]
Und ſetze mich an's Mahl.

Uhland.

---

48. [1] tout-à-fait. [2] part, partage. [3] je ne possède que. [4] battre. [5] s'arrêter. [6] douleur. [7] privé de joie. [8] du haut du ciel. [9] salle de festin. [10] vêtement de fête.

49. Nächstenliebe.

Einst erhielt Prinz Wilhelm von Oranien (nachmals König der Niederlande) einen Besuch vom Herzoge von Mecklenburg-Strelitz. Er begab sich mit seinem Gaste nach Scheveningen, um der Abfahrt der Schiffe, die zum Fischfange ausliefen[1], zuzuschauen[2]. Wilhelm stand dicht[3] an der Meeresküste, als eines der Fahrzeuge die Segel aufspannte. Ein junger Bursche, der sich hiebei besonders thätig zeigte, glitt aus und stürzte[4] über Bord in's Meer. Kaum wurde Wilhelm dieses gewahr[5], als er sogleich ihm nach in die Wogen sprang, ihn zu retten. Aber alle Anstrengungen waren vergeblich, und Wilhelm selbst gerieth in die größte Gefahr[6], von den Wellen verschlungen zu werden. Als er endlich noch mit vieler Mühe gerettet worden war, sagte Einer von dem Gefolge: „Wie konnten aber Eure Hoheit[7] ein so theures Leben um jenes Burschen willen so auf's Spiel setzen[8]?“ — „In dem Augenblicke, als der Bursche in's Wasser stürzte, war es mir, als sei es mein Bruder!“ entgegnete der hochherzige Prinz.

Diesterweg.

50. Die Melone.

Der Sultan Masud gieng, wie die Könige im Morgenlande zu thun pflegen, mit einem Theile seiner Armee auf die Jagd. Er streifte allein umher und fand einen Bauer unter einem Baume sitzen, der sich die Haare raufte und kläglich that[1]. Der Sultan näherte sich ihm und fragte ihn, warum er so weine? „Herr,“ antwortete der Bauer, „ich hatte eine einzige Melone, die ich mit aller Sorgfalt aufzog[2]. Sie war mein ganzer Reichthum; ich hoffte, sie theuer zu verkaufen, um mit meinen Kindern von dem Gelde zu leben; und eben jetzt hat sie mir einer von des Sultans Offizieren geraubt.“ — „Beruhige dich,“ sprach der Sultan, „du sollst dein Eigenthum wieder haben.“

---

49. [1] partir, sortir d'un port. [2] assister à. [3] tout près. [4] tomber. [5] gewahr werden s'apercevoir de. [6] courir le plus grand danger. [7] Votre Altesse. [8] risquer.

50. [1] se lamenter, se désoler. [2] cultiver.

Darauf rief er einen von seinen Dienern und sagte: „Ich habe große Lust, Melonen zu essen; wenn du eine auffinden kannst, so will ich sie theuer bezahlen.“ Der Diener lief durch alle Zelte der Armee, bis er endlich den Mann mit der Melone fand. — „Dein Glück ist gemacht!“ sagte er zu ihm. Es ist dem Sultan unvermuthet eingefallen[3], Melonen zu essen; im ganzen Lager aber ist keine zu finden. Du hast daher ein ansehnliches Geschenk zu hoffen, wenn du ihm die deinige bringen willst.“ Der Offizier kam[4] mit seiner Melone eilig zum Sultan gelaufen[4] und reichte[5] sie ihm dar[5]. „Legt dem Räuber eine Kette um den Hals!“ sprach der Sultan. Darauf wandte er sich zu dem Bauer und sagte: „Nimm ihn mit, er ist dein Sclave; verkaufe ihn oder mache mit ihm, was dir gefällt.“ Der Bauer dankte dem Sultan und führte seinen Räuber an der Kette mit sich fort.

Sobald sie aus des Sultans Augen waren, fieng der Offizier an, mit seinem neuen Herrn um seine Freiheit zu handeln. Er bot ihm fünfhundert Zechinen[6]. Der arme Mann, von so vielem Gelde geblendet, nahm ohne Bedenken einen Preis an, der ihm äußerst groß schien, und den er für eine Melone nie erwartet hätte. Er ließ[7] seinen Offizier los[7] und eilte voller Freude mit dem Gelde zum Sultan zurück, um ihm den geschlossenen Kauf[8] zu melden. „Du bist mit einem zu niedrigen Preise zufrieden gewesen,“ sagte der Sultan; „die Gesetze erkannten[9] dir sein ganzes Vermögen zu[10]; denn er hatte dir Alles genommen, was du besaßest.

Liebeskind.

51. Der kleine wohlthätige Mirtil.

Der alte Likas saß bei Sonnenuntergang vor seiner Hütte. Sein kleiner Sohn, der eben aus dem Walde kam, blieb in der Ferne stehen und wischte sich die Augen, die er oft gen Himmel richtete. Dieß befremdete seinen Vater. Er rief ihn zu sich. Mirtil eilte auf

---

[3] il lui a pris tout-à-coup envie de. [4] gelaufen kommen accourir. [5] darreichen offrir, présenter. [6] sequin. [7] loslassen relâcher. [8] le marché qu'il venait de conclure. [9] zuerkennen adjuger.

den Ruf herbei [1], und sein liebreicher Vater nahm ihn vor sich in den Schooß [2].

„Was ist dir [3], Lieber?“ sagte der Greis, indem er ihm in die Augen sah, die vom Weinen roth geworden waren. „Fehlt dir Etwas?“ —

„Nichts, lieber Vater; ich bin lange [4] nicht so vergnügt gewesen.“

„Aber du hast geweint?“ —

„Nicht aus Betrübniß, mein Vater.“ —

„Vor Freuden also? Und was ist dir denn begegnet, das dich so freudig macht?“ —

„Lieber Vater, verlang' es nicht zu wissen!“ —

„Nicht? Könntest du Etwas haben, was dein Vater nicht wissen dürfte?“ —

„Bester Vater! Hast du mir nicht oft gesagt, daß wir des Guten, welches wir thun, uns nicht rühmen sollen?“ —

Du sollst das nicht thun; erzähle mir nur, was dir begegnet ist, damit ich mich des Guten, wenn es etwas Gutes ist, mit dir freuen könne.“

„Du willst es, lieber Vater, und ich muß gehorsam sein. Vor einer Stunde, da ich nach der Heerde gieng, um meinem Bruder das Abendbrod zu bringen, hörte ich im Gebüsche Jemand reden, und schlich [5] leise hinzu [5], um zu sehen, wer es sei. Es war ein armer Greis, welcher auf der Erde lag. Neben ihm befand sich ein großes Bündel Holz, auf das er sich mit dem Arme gestützt hatte. Sein Gesicht war blaß und abgezehrt [6], und seine Augen waren trübe von Thränen. Ich hörte, indem ich hinter dem Busche stand, ihn traurig mit sich selber sprechen: „Guter Gott,“ sagte er, „erbarme dich des Jammers! Mein armes Weib! meine armen Kinder! — Aber ich kann nicht mehr [7] vor Mattigkeit!“

„Indem er das sagte, sank er mit dem Kopfe [8] auf sein Bündel. — Ich blieb noch eine Weile stehen, und da ich sah, daß er einge-

---

51. [1] il accourut en s'entendant appeler. [2] prendre sur ses genoux. [3] qu'as-tu? que t'est-il arrivé? [4] il y a longtemps que. [5] hinzuschleichen se glisser, s'approcher. [6] amaigri, défait. [7] je n'en puis plus. [8] il laissa tomber sa tête sur.

schlafen war, schlich ich hin zu ihm, und legte das Abendbrod, das ich meinem Bruder bringen sollte, neben ihn auf's Holz. Dann lief ich zur Mutter, bat sie um mein eigenes Abendbrod und brachte es meinem Bruder. Als ich nun wieder an den Busch kam, hinter dem der alte Mann lag, weckte ihn mein Geräusch [9]. — „Was sehe ich?" rief er aus, da er das Brot und die Flasche Milch erblickte. „Ist ein Engel Gottes hier gewesen, um mich und meine Kinder vom Tode zu retten? Aber, wer du auch gewesen bist, liebe Seele, Gott segne und belohne dich!" Er stand, indem er dieses sagte, mit vieler Mühe auf, belud sich wieder mit seinem Bündel Holz und schlich [10] gebückt und ächzend fort [10].

„Ich selbst nahm einen Umweg, lief eine Strecke vor und kehrte wieder um [11], ihm zu begegnen. „Gott grüß' euch, guter Vater," sagte ich, als ich bei ihm war. „Es wird euch wohl recht sauer [12], so viel zu tragen? Gebt mir die Flasche Milch und das Brot, ich will es für euch tragen und euch führen, wenn ihr eure Hand auf meine Schulter legen wollt." Er erzählte mir, wie Gott für ihn während seines Schlafes gesorgt habe, und er bedauerte, daß sein Wohlthäter ihm unbekannt geblieben sei. Ich brachte ihn nahe bis zu seiner Hütte. Und nun stellte [13] ich mir vor [13], wie die armen Kinder sich mögen gefreut haben, da ihr Vater nach Hause kam und ihnen Etwas zu essen mitbrachte; und darüber [14] kamen mir die Thränen in die Augen. — Du hast es gewollt, lieber Vater! sonst hätte Niemand Etwas davon erfahren."

Er schwieg, und Likas drückte ihn mit Inbrunst an sein Herz. — „Nun," rief er aus, „kann ich freudig sterben, da ich weiß, daß ich einen Sohn hinterlasse, der tugendhaft und glücklich sein wird!"

52. Der kleine Hydriot.

Ich war ein kleiner Knabe, stand fest kaum auf dem Bein,
Da nahm mich schon mein Vater mit in das Meer hinein.
Er lehrte leicht mich schwimmen an seiner sichern Hand

[9] le bruit que je fis. [10] fortschleichen s'éloigner lentement *ou* à la dérobée. [11] umkehren revenir sur ses pas. [12] pénible, *littér.* amer. [13] sich vorstellen se représenter. [14] à cette pensée.

Und in die Fluthen tauchen bis nieder auf den Sand.
Ein Silberstückchen warf er dreimal in's Meer hinab,
Und dreimal mußt' ich's holen, eh' er's zum Lohn mir gab.
Dann reicht' er mir ein Ruder, hieß [1] in ein Boot mich gehn;
Er selber blieb zur Seite mir unverdrossen [2] stehn,
Wies mir, wie man die Wogen mit scharfem Schlage bricht,
Wie man die Wirbel meidet und mit der Brandung ficht [3].
Und von dem kleinen Kahne ging's flugs [4] in's große Schiff;
Es trieben uns die Stürme um manches Felsenriff.
Ich saß auf hohem Maste, schaut' über Meer und Land;
Es schwebten Berg' und Thürme vorüber [5] mit dem Strand.
Der Vater hieß mich merken [6] auf jedes Vogels Flug,
Auf aller Winde Wehen, auf aller Wolken Zug;
Und bogen dann die Stürme den Mast bis in die Fluth,
Und spritzten [7] dann die Wogen hoch über meinen Hut:
Da sah der Vater prüfend [8] mir in das Angesicht,
(Ich saß in meinem Korbe [9] und rüttelte mich nicht);
Dann sprach er: (und die Wange ward ihm wie Blut so roth,)
„Glück zu auf deinem Maste, du kleiner Hydriot!" —
Und heute gab der Vater ein Schwert mir in die Hand
Und weihte [10] mich zum Kämpfer für Gott und Vaterland.
Er maß mich mit dem Blicke vom Kopf bis zu den Zeh'n [11];
Mir war's, als thät [12] sein Auge hinab in's Herz mir seh'n;
Ich hielt mein Schwert gen Himmel und schaut' ihn sicher an,
Und däuchte mich zur Stunde nicht schlechter als ein Mann [13].
Da sprach er: (und die Wange ward ihm wie Blut so roth,)
„Glück zu mit deinem Schwerte, du kleiner Hydriot!"

Wilh. Müller.

53. Das Todtengericht.

Ein Beherrscher des alten Aegyptens war verschieden. Am See Möris saßen die vier Todtenrichter und berathschlagten, ob dem Verblichenen [1] die Ehre des Grabes zu Theil werden [2] solle. Es traten unbescholtene [3] Männer auf, um Zeugniß abzulegen für den

---

52. [1] heißen ordonner, enjoindre. [2] infatigable, sans se lasser. [3] fechten lutter, combattre. [4] je passai tout de suite dans. [5] vorüberschweben passer devant en flottant (*comme un nuage*). [6] mon père me fit remarquer. [7] jaillir. [8] examiner, scruter. [9] hune. [10] consacrer. [11] de la tête aux pieds. [12] il me sembla que. [13] je crus dès cette heure que je valais bien un homme.

53. [1] le défunt. [2] être accordé. [3] irréprochable.

Todten, und was sie vorbrachten[4], gereichte zu seinem Lobe[5]. „Er hat das Vaterland durch den Ruhm seiner Waffen verherrlicht[6],“ sagte der Erste. — „Diesen Ruhm hat das Volk mit seinem Blute bezahlt,“ antworteten die Richter. — „Er hat den Künsten und Wissenschaften Schutz verliehen[7],“ sagte ein Zweiter. — „Aber er hat den Pflug gering geachtet[8],“ entgegneten die Richter. — Er hat sich den Namen des Gottesfürchtigen[9] und Leutseligen erworben,“ sagte ein Dritter.

Da fragte der älteste unter den Richtern; „Hieß er[10] auch der Gerechte bei seinem Volke und den Nachbarvölkern? Dieß ist der einzige Beiname, welcher denen ziemt, die gesetzt[11] sind über die Menschen, ihre Brüder.“ Die Zeugen erstaunten. Jetzt erhoben sich die Richter von ihren Sitzen und sprachen: „Der, welcher im Lichte wohnt, hat die Seele des Todten gerichtet, wir aber richten den Leib. Er soll ein Jahr lang unbegraben bleiben; denn es gibt nur eine Herrschertugend[12], nämlich die Gerechtigkeit, und keine andere Tugend ist rein ohne diese.“

A. W. Schlegel.

54. Der Igel und der Maulwurf.

Als der Igel spürte, daß der Winter sich nähere, bat er den Maulwurf, ihm ein Plätzchen[1] in seiner Höhle einzuräumen[1], damit er hier gegen die Kälte geschützt sei. — Der Maulwurf war damit zufrieden[2]; doch kaum hatte der Igel den Einlaß erhalten, so machte er es sich bequem[3], spreitete sich aus, und sein Wirth stach sich alle Augenblicke bald hier, bald da an den Stacheln des Gastes.

Jetzt erst erkannte der Maulwurf seine Uebereilung[4], schwur hoch und theuer[5], daß dieß ihm unerträglich sei, und bat den Igel, wieder hinauszugehen, weil seine kleine Wohnung unmöglich beide fassen[6] könne. Aber der Igel lachte und sprach: „Wem es hier nicht

---

[4] vorbringen déposer, alléguer. [5] tournait à sa louange. [6] honorer, illustrer. [7] Schutz verleihen protéger. [8] gering achten mépriser. [9] pieux. [10] était-il appelé? [11] établir. [12] il n'y a qu'une seule vertu pour un souverain.

54. [1] accorder une petite place. [2] y consentit. [3] prendre ses aises. [4] étourderie, précipitation. [5] jura ses grands dieux. [6] contenir.

gefällt, der weiche! „Ich für meine Person[7] bin wohl zufrieden und bleibe.“

Ueberlege ja erst mit Bedacht, wen du in deine genauere Gesellschaft[8] aufnehmen willst; du könntest, wenn es ein Unverträglicher[9] wäre, sonst bald mit deinem Schaden[10] ihm Platz machen müssen.

Meißner.

55. Die Stimme des Gewissens.

Ein reicher Mann, Namens Chryses, gebot seinen Knechten, eine arme Wittwe sammt ihren fünf Kindern aus einem seiner Häuser zu vertreiben, weil sie den jährlichen Zins nicht zu zahlen vermochte. Als die Diener nun kamen, sprach das Weib: „Ach, verziehet[1] ein wenig; vielleicht, daß euer Herr sich unser erbarme[2]; ich will zu ihm gehen und ihn bitten.“

Darauf gieng die Wittwe zu dem reichen Manne mit vieren ihrer Kinder, denn eins lag krank darnieder; und alle flehten inbrünstig[3], sie nicht zu verstoßen. Chryses aber sprach: „Meine Befehle kann ich nicht ändern, es sei denn[4], daß ihr eure Schuld sogleich bezahlet.“

Da weinte die Mutter bitterlich und sagte: „Ach, die Pflege eines kranken Kindes hat all' meinen Verdienst[5] verzehrt und meine Arbeit gehindert.“ Und die Kinder flehten mit der Mutter, sie nicht zu verstoßen.

Aber Chryses wandte sich hinweg von ihnen und gieng in sein Gartenhaus[6] und legte sich auf den Polster, zu ruhen. Es war aber ein schwüler Tag, und dicht[7] am Gartensaale floß ein Strom, welcher Kühlung verbreitete, und es war eine Stille, daß kein Lüftchen[8] sich regte.

Da hörte Chryses das Geliſpel[9] des Schilfes am Ufer; aber es tönte ihm gleich dem Gewinsel[10] der Kinder der armen Wittwe;

---

[7] quant à moi. [8] société intime. [9] incompatible, insociable. [10] à tes dépens.

55. [1] différer. [2] avoir pitié de. [3] avec ferveur, avec instance. [4] à moins que. [5] gain. [6] pavillon. [7] tout près de. [8] le souffle le plus léger. [9] bruissement, murmure. [10] il crut entendre les gémissements.

Als er nun wieder horchte, erscholl aus der Ferne der Donner eines aufsteigenden Gewitters [11]; da glaubte [12] er, die Stimme des Gerichtes zu vernehmen.

Nun stand er plötzlich auf, eilte nach Hause und gebot seinen Knechten, der armen Wittwe das Haus zu öffnen. Aber sie war mit ihren Kindern in den Wald gegangen und nirgends zu finden. Unterdeß [13] war das Gewitter heraufgezogen, und es donnerte und fiel ein gewaltiger Regen. Chrysos aber gieng voll Unmuths umher [14].

Am andern Tage vernahm Chrysos, das kranke Kind sei im Walde gestorben, und die Mutter mit den andern hinweggezogen. Da ward [15] ihm sein Garten sammt dem Saal und Polster zuwider [15], und er genoß nicht mehr der Kühlung des rauschenden Stromes. Bald darnach fiel er in eine Krankheit, und in der Hitze des Fiebers vernahm er immer des Schilfes Gelispel und das dumpfe Tosen [16] des aufsteigenden Gewitters. Also verschied [17] er.

Krummacher.

56. Frühlingslied.

Die Luft ist blau, das Thal ist grün,
Die kleinen Maienglocken [1] blühn
Und Schlüsselblumen [2] drunter.
Der Wiesengrund
Ist schon so bunt [3]
Und malt sich täglich bunter.

Drum komme, wem der Mai gefällt,
Und freue sich der schönen Welt
Und Gottes Vatergüte,
Die diese Pracht
Hervorgebracht [4],
Den Baum und seine Blüthe.

Hölty.

---

[11] un orage qui s'élevait. [12] il lui sembla, il crut entendre. [13] cependant, pendant ce temps. [14] errer ça et là. [15] zuwider werden répugner, devenir antipathique. [16] mugissement. [17] mourir.

56. [1] muguet. [2] primevère. [3] émaillé (de fleurs). [4] hervorbringen produire, créer.

57. Der Fremdling zu Memel.

Oft sieht[1] die Wahrheit wie eine Lüge aus[1]. Das erfuhr ein Fremder, der vor einigen Jahren mit einem Schiffe aus Westindien[2] an den Küsten der Ostsee[3] ankam. Damals war der russische Kaiser, Alexander I, bei dem Könige von Preußen, Friedrich Wilhelm III, zum Besuche. Beide Monarchen standen in bürgerlichem Anzuge, ohne Begleitung, Hand in Hand, als zwei recht gute Freunde, neben einander am Ufer; so Etwas[4] sieht man nicht alle Tage. Der Fremde dachte auch nicht daran, sondern gieng ganz treuherzig[5] auf sie zu[6], meinte, es seien zwei Kaufleute oder andere Herren aus der Gegend und fieng ein Gespräch mit ihnen an[7], indem er sich erkundigte, was sich Neues seit seiner Abwesenheit zugetragen[8] habe. Endlich, da die beiden Monarchen sich leutselig mit ihm unterhielten, fand er Veranlassung[9], den einen auf eine höfliche Art zu fragen, wer er sei. „Ich bin der König von Preußen," sagte dieser. Das kam nun dem fremden Ankömmling schon ein wenig sonderbar vor[10]; doch dachte er: „es ist möglich," und machte vor dem Könige eine ehrerbietige Verbeugung[11].

Als aber der König weiter sagte, indem er auf seinen Begleiter deutete[12]: „Dieß ist Seine Majestät, der russische Kaiser;" da glaubte der ehrliche Mann, daß zwei lose Vögel[13] ihn zum Besten haben[14] wollten, und er sagte: „Wenn ihr Herren mit einem ehrlichen Manne euern Spaß haben[14] wollt, so sucht euch einen andern, als ich bin. Bin ich deßwegen aus Westindien gekommen, um euer Narr zu sein?" Alexander wollte ihm zwar versichern, daß er allerdings der Kaiser von Rußland sei; allein der Fremde gab kein Gehör[15] mehr. „Ein russischer Spaßvogel mögt Ihr sein," sagte er und gieng weg. Als er aber nachher im Wirthshause die Sache erzählte und andern Bericht[16] bekommen hatte, gieng er ganz demüthig zurück, bat um Ver-

---

57. [1] aussehen avoir l'air de, ressembler. [2] Indes Occidentales. [3] mer Baltique. [4] pareille chose. [5] cordialement, familièrement. [6] auf Jemand zugehen s'avancer vers qun. [7] entrer en conversation. [8] sich zutragen se passer, arriver. [9] occasion. [10] vorkommen sembler, paraître. [11] il s'inclina respectueusement. [12] montrer. [13] mauvais plaisant. [14] se moquer de, railler. [15] Gehör geben écouter. [16] information.

gebung, und die Monarchen verziehen ihm, wie man es sich denken kann, und sie lachten sehr über diesen Vorfall [17].

Hebel.

58. Die Geschichte des alten Wolfs.

(In sieben Fabeln.)

I.

Der böse Wolf war zu Jahren gekommen [1] und faßte den scheinheiligen [2] Entschluß, mit den Schäfern auf einem gütlichen Fuße zu leben. Er machte sich also auf den Weg [3] und kam zu dem Schäfer, dessen Hürden [4] seiner Höhle die nächsten waren.

„Schäfer!“ sprach er, „du nennest mich einen blutgierigen Räuber; und doch bin ich's in der That nicht. Freilich muß ich mich an deine Schafe halten, wann mich hungert; denn Hunger thut wehe. Schütze mich nur vor diesem, und du sollst mit mir recht wohl zufrieden sein; denn ich bin wirklich das zahmste, sanftmüthigste Thier, wann ich satt bin.“

„Wann du satt bist, das kann wohl sein,“ versetzte der Schäfer. „Aber wann bist du denn satt? Du und der Geiz, ihr werdet es nie. Geh' deinen Weg [5]!“

II.

Der abgewiesene [1] Wolf kam zu einem zweiten Schäfer. „Du weißt, Schäfer,“ war seine Anrede [2], „daß ich dir das Jahr durch [3] manches Schaf würgen könnte. Willst du mir aber überhaupt jedes Jahr sechs Schafe geben, so bin ich zufrieden. Du kannst alsdann sicher schlafen und die Hunde ohne Bedenken abschaffen [4].“

„Sechs Schafe?“ sprach der Schäfer. „Das ist ja eine ganze Heerde.“

„Nun, weil du es bist, so will ich mich mit fünfen begnügen,“ sagte der Wolf.

---

[17] et rirent beaucoup de l'aventure.

58. [1] était devenu vieux. [2] hypocrite. [3] se mettre en route. [4] parc (de moutons). [5] passe ton chemin.

II. [1] congédié. [2] lui dit-il en l'abordant. [3] dans le courant de l'année. [4] renvoyer, se défaire de.

„Du scherzest, mehr als fünf Schafe opfere ich kaum im ganzen Jahr dem Pan.“

„Auch nicht vier?“ fragte der Wolf weiter, und der Schäfer schüttelte spöttisch den Kopf.

„Drei? — zwei?“ —

„Nicht ein einziges!“ fiel endlich der Bescheid[5]: „denn es wäre ja wohl thöricht, wenn ich mich einem Feinde zinsbar machte[6], vor welchem ich mich durch meine Wachsamkeit sichern kann.“

III.

„Aller guten Dinge sind drei[1],“ dachte der Wolf und kam zu einem dritten Schäfer. „Es geht mir recht nahe[2],“ sprach er, „daß ich unter euch Schäfern als das grausamste, gewissenloseste Thier verschrieen[3] bin. Dir will ich jetzt beweisen, wie unrecht man mir thut. Gib mir jährlich ein Schaf, so soll deine Heerde in jenem Walde, den Niemand unsicher macht, als ich[4], frei und unbeschädigt[5] weiden dürfen. Ein Schaf! Welche Kleinigkeit! Könnte ich großmüthiger, könnte ich uneigennütziger[6] handeln? Du lachst, Schäfer? Worüber lachst du denn?“

„O, über Nichts. Aber wie alt bist du, guter Freund?“ sprach der Schäfer.

„Was geht[7] dich mein Alter an[7]. Immer noch jung genug, um dir deine liebsten Lämmer zu würgen.“

„Erzürne dich nicht, alter Isegrimm[8]. Es thut mir leid, daß du mit deinem Vorschlage einige Jahre zu spät kommst. Deine ausgebissenen[9] Zähne verrathen dich. Du spielst den Uneigennützigen, bloß um dich desto gemächlicher und mit desto weniger Gefahr nähren zu können.“

IV.

Der Wolf ward ärgerlich[1], faßte sich[2] aber doch und gieng auch

---

[5] telle fut la dernière réponse du berger. [6] tributaire.

III. [1] toutes les bonnes choses sont au nombre de trois (*locution proverbiale*). [2] il m'est bien pénible. [3] décrier. [4] dont personne que moi ne trouble la sécurité. [5] sain et sauf, sans danger. [6] avec plus de désintéressement. [7] que t'importe? [8] *nom poétique du* loup. [9] usées.

IV. [1] prit de l'humeur, fut sur le point de se fâcher. [2] se contenir.

zu dem vierten Schäfer. Diesem war eben sein treuer Hund gestorben, und der Wolf machte sich[3] diesen Umstand zu Nutze[3]. „Schäfer," sprach er, „ich habe mich mit meinen Brüdern veruneinigt[4], so daß ich mich niemals mit ihnen wieder aussöhnen werde. Du weißt, wie viel du von ihnen zu fürchten hast. Wenn du mich aber statt deines verstorbenen Hundes in den Dienst nehmen willst, so stehe ich dir dafür[5], daß sie keines deiner Schafe auch nur scheel ansehen[6] sollen."

„Du willst sie also," versetzte der Schäfer, „gegen deine Brüder im Walde beschützen?"

„Was meine ich denn sonst[7]? Freilich."

„Das wäre nicht übel. Aber wenn ich dich nun in meine Hürden einnähme, sage mir doch, wer sollte alsdann meine armen Schafe gegen dich beschützen? Einen Dieb in's Haus nehmen, um vor den Dieben außer dem Hause sicher zu sein, das halten wir Menschen — —[8]."

„Ich höre[9] schon," sagte der Wolf. „Du fängst an, zu moralisiren. Lebe wohl!"

V.

„Wäre ich nicht so alt!" knirschte[1] der Wolf. „Aber ich muß mich, leider, in die Zeit schicken[2]." Und so kam er zu dem fünften Schäfer.

„Kennst du mich, Schäfer?" fragte der Wolf.

„Deines Gleichen[3] wenigstens kenne ich," versetzte der Schäfer.

„Meines Gleichen? Daran zweifle ich sehr[4]. Ich bin ein so sonderbarer Wolf, daß ich deiner und aller Schäfer Freundschaft wohl werth bin."

„Und wie sonderbar bist du denn[5]?"

„Ich könnte kein lebendiges Schaf würgen und fressen, und wenn

---

[3] mettre à profit. [4] se brouiller avec. [5] je te garantis. [6] regarder de travers, de côté. [7] quelle autre intention puis-je avoir? [8] nous regardons cela, nous autres hommes, comme... [9] *ici* comprendre.

V. [1] dit le loup en grinçant des dents. [2] s'accommoder *ou* se plier aux circonstances. [3] tes pareils. [4] j'en doute fort. [5] en quoi consiste donc ta singularité, ton originalité?

es mir das Leben kosten sollte[6]. Ich nähre mich bloß von todten Schafen. Ist das nicht löblich? Erlaube mir also immer, daß ich mich dann und wann[7] bei deiner Heerde einfinden und nachfragen darf, ob dir nicht —"

"Spare der Worte," sagte der Schäfer. "Du müßtest gar keine Schafe fressen, selbst nicht todte, wenn ich dein Feind nicht sein sollte. Ein Thier, das mir schon todte Schafe frißt, lernt leicht aus Hunger kranke Schafe für todte, und gesunde für kranke ansehen. Mache[8] auf meine Freundschaft also keine Rechnung[8] und geh!"

VI.

"Ich muß nun schon mein Liebstes daran wenden[1], um zu meinem Zwecke zu gelangen," dachte der Wolf und kam zu dem sechsten Schäfer.

"Schäfer, wie gefällt dir mein Pelz?" sagte der Wolf.

"Dein Pelz?" sagte der Schäfer. "Laß sehen[2]! Er ist schön; die Hunde müssen dich nicht oft unter[3] gehabt haben."

"Nun, so höre, Schäfer: ich bin alt und werde es nicht lange mehr treiben[4]. Nähre mich zu Tode[5] und ich vermache[6] dir meinen Pelz."

"Ei, sieh doch!" sagte der Schäfer. "Kommst du auch hinter die Schliche[7] der alten Geizhälse[8]? Nein, nein, dein Pelz würde am Ende siebenmal mehr kosten, als er werth wäre. Ist es dir aber ein Ernst[9], mir ein Geschenk damit zu machen, so gib ihn mir gleich jetzt." Hiermit[10] griff der Schäfer nach der Keule, und der Wolf entfloh.

VII.

"O, die Unbarmherzigen[1]!" schrie der Wolf und gerieth in die äußerste Wuth.[2] So will ich auch als ihr Feind sterben, ehe mich der Hunger tödtet; denn sie wollen es nicht besser[3]." Er lief, brach[4]

---

[6] dût-il m'en coûter la vie. [7] de temps en temps. [8] ne compte donc pas sur.

VI. [1] engager ce que j'ai de plus cher au monde. [2] voyons! [3] unter haben terrasser qun. [4] *ici* vivre. [5] jusqu'à ma mort. [6] léguer. [7] as-tu recours aux ruses? [8] avare. [9] si tu songes sérieusement. [10] en disant ces mots.

VII. [1] impitoyable, sans pitié. [2] entrer dans la plus violente fureur. [3] ils ne pourront s'en prendre qu'à eux. [4] einbrechen pénétrer, s'élancer dans.

in die Wohnungen der Schäfer ein[4], riß[5] ihre Kinder nieder[5] und wurde nicht ohne große Mühe von den Schäfern erschlagen.

Da sprach der weiseste von ihnen: „Wir thaten doch wohl unrecht, daß wir den alten Räuber auf das Aeußerste brachten[6] und ihm alle Mittel zur Besserung, so spät und erzwungen sie auch war[7], benahmen.“

Lessing.

59. Die Grenadiere.

Nach Frankreich zogen[1] zwei Grenadier',
Die waren in Rußland gefangen.
Und als sie kamen in's deutsche Quartier[2],
Sie ließen die Köpfe hangen.

Da hörten sie beide die traurige Mähr[3],
Daß Frankreich verloren gegangen,
Besiegt und verschlagen das tapfere Heer, —
Und der Kaiser, der Kaiser gefangen.

Da weinten zusammen die Grenadier'
Wohl ob der kläglichen Kunde.
Der Eine sprach: „Wie weh wird mir[4],
Wie brennt meine alte Wunde!“

Der Andere sprach: „Das Lied ist aus[5],
Auch ich möcht' mit dir sterben;
Doch hab' ich Weib und Kind zu Haus,
Die ohne mich verderben.“ —

„Was schert mich[6] Weib, was schert mich Kind,
Ich trage ein bess'res Verlangen[7];
Laß sie betteln gehn, wenn sie hungrig sind; —
Mein Kaiser, mein Kaiser gefangen!“

„Gewähr' mir, Bruder, eine Bitt':
Wenn ich jetzt sterben werde,
So nimm meine Leiche nach Frankreich mit,
Begrab' mich in Frankreichs Erde.“

---

[5] niederreißen déchirer, tuer. [6] réduire à la dernière extrémité. [7] quelque tardive . . qu'elle fût.

59. [1] revenir. [2] en pays allemand. [3] nouvelle. [4] combien je souffre! [5] tout est fini. [6] que m'importe? [7] j'ai de bien autres soucis.

„Das Ehrenkreuz am rothen Band
Sollst du auf's Herz mir legen;
Die Flinte gib mir in die Hand
Und gürt' mir um[8] den Degen."

„So will ich liegen und horchen still,
Wie eine Schildwach' im Grabe,
Bis einst ich höre Kanonengebrüll'
Und wiehernder Rosse Getrabe."

„Dann reitet mein Kaiser wohl über mein Grab,
Viel Schwerter klirren und blitzen;
Dann steig ich gewaffnet hervor aus dem Grab,—
Den Kaiser, den Kaiser zu schützen."

Heine.

60. Treue Freundschaft.

Ein Rabe, den die Vögel für einen Weisen hielten[1], saß auf einem Baume des Waldes. Da kam der Vogelsteller[2], stellte sein Netz, streuete[3] Körner hinein und gieng wieder fort; aber der Rabe fürchtete sich vor dem Netze und versteckte sich in das dichte Laub. Bald darauf kam ein Schwarm wilder Tauben; sie sahen die schöne Gerste[4], setzten sich alle und fraßen. Aber das Netz fiel zu[5], sie waren gefangen und flatterten darin umher. Da sprach die Führerin des Schwarmes: „Uns hilft nicht, also hin- und herzuflattern; laßt uns aber versuchen[6], alle auf einmal in die Höhe zu fliegen; vielleicht vermögen wir's, das Netz mitzunehmen." Sie flogen nun alle zugleich in die Höhe und nahmen das Netz mit sich. Der Rabe aber, der Alles mit angesehen[7] hatte, bemerkte, wie Einigkeit sie stark machte, und er flog in der Ferne nach.

Und die Tauben hatten sich wieder gesetzt in einem Fruchtfelde, in der Nähe eines Baumes, und sie berathschlagten, wie sie aus dem Netze herauskommen möchten. Da sprach eine aus dem Schwarme: „Ich habe schon längst Freundschaft geschlossen mit einer Maus, die

---

[8] ceins-moi mon épée.

60. [1] halten für regarder comme. [2] oiseleur. [3] répandre. [4] orge. [5] zufallen se fermer. [6] essayons. [7] le corbeau, témoin de toute cette scène, vit combien, etc.

hier in der Nähe wohnt. Soll ich sie rufen, daß sie das Netz zernage?" Und sie rief die Maus; diese kam aus ihrer Höhle heraus und zernagte die Schnüre. Die Tauben dankten der Maus für ihre Befreiung und flogen[8] fröhlich davon[8].

Der Rabe, der dieß Alles mitangesehen hatte, dachte bei sich, ein treuer Freund sei doch ein großes Gut. Er setzte sich deßhalb in die Nähe des Mauseloches und rief die Maus, weil er Freundschaft mit ihr schließen wollte. Als aber die Maus heraus kam und den Raben erkannte, floh sie schnell wieder in ihr Löchlein; aber der Rabe rief sie wieder und sagte: "Warum fliehst du mich? Willst du nicht meine Freundin werden?" Und die Maus antwortete: "Nein, das geht nimmermehr an[9]; denn in kurzer Zeit würde deine angeborene Lust[10] nach meinem Fleische dich unsere Freundschaft vergessen lassen, und du würdest mich, wie jede andere Maus, auffressen." Dieß redete ihr aber der Rabe aus[11] und sie lebten beisammen ohne Mißtrauen und waren zufrieden. Nur sehnte[12] sich der Rabe nach[12] seinem ersten Aufenthalte; denn er fürchtete sich hier vor den vorübergehenden Jägern. Darum sagte er eines Abends zu der Maus, wenn sie Nichts dawider habe[13], so wollten sie wegziehen von diesem Orte[14], weil es da nicht verborgen genug sei; er wolle sie an einen viel heimlichern Ort bringen, wo er auch eine treue Freundin habe, die Schildkröte, bei der sie künftig wohnen wollten. Die Maus war mit dem Vorschlage zufrieden[15]; denn auch ihr war es unheimlich da[16], weil eine Katze oft in das Feld kam und ihr heimlich nachstellte. Der Rabe faßte sie also mit dem Schnabel bei ihrem Schwänzlein, trug sie durch die Lüfte, setzte sie unter seinem Baume nieder und rief die Schildkröte, seine Freundin. Die Schildkröte kam hervor aus ihrem Teiche und freuete sich, daß ihr Nachbar wieder da war und eine neue Freundin, die Maus, mitgebracht hatte. Und die Maus grub ein Löchlein, und alle drei lebten beisammen in Frieden und Eintracht.

Als sie nun eines Tages so beisammen saßen und mit einander

---

[8] davon fliegen s'envoler. [9] cela n'est pas possible. [10] ton goût inné. [11] le corbeau réussit à lui ôter cette crainte. [12] soupirer après. [13] que, si elle n'y faisait aucune objection. [14] quitter ce lieu. [15] accepta cette proposition. [16] car elle aussi n'était pas trop rassurée dans ce lieu.

plauderten von der Welt Lauf, da kam eilends ein Hirsch gelaufen; er blieb am Teiche stehen und sah sich um. Da floh die Schildkröte in das Wasser und tauchte unter, und die Maus kroch in ihr Löchlein; aber der Rabe schwang seine Flügel und flog in die Höhe, zu sehen, ob der Jäger den Hirsch verfolge. Er sah aber Nichts, kam herunter und sprach zum Hirsche: „Sei ohne Furcht! Hier ist keine Gefahr: noch kein Jäger ist in diese Gegend des Waldes gekommen. Wenn es dir gefällt, so kannst du hier wohnen; um den See wächst schönes Gras und sein Wasser ist frisch zum Trunke.“ Und als er dieß gesagt hatte, rief er die Maus und die Schildkröte; und sie kamen hervor und redeten dem Hirsche auch zu, daß er bleiben solle[17]. Der Hirsch sah umher: das Gras war schön, das Wasser frisch und der Ort sicher vor Nachstellung[18]; er machte sich also eine Lagerstätte[19] von Moos, wohnte bei ihnen, und sie hielten treue Gemeinschaft mit einander.

Eines Abends war der Hirsch nicht heimgekommen. Da ward seinen Freunden bange, es möchte ihm ein Unglück widerfahren sein[20]. Und der Rabe flog aus auf Kundschaft[21] und sah seinen Freund liegen, gefangen in einem Netze; und er flog zurück, brachte seinen Genossen die Nachricht und berathschlagte sich mit ihnen, wie man den Hirsch befreien möge. Da sprach die Maus zu ihm: „Nimm mich und trage mich schnell hin, daß ich ihm das Netz zernage.“ Und der Rabe trug sie schnell hin, und sie nagte an dem Netze. Während dieser Zeit kam auch die Schildkröte daher, und der Rabe und die Maus schalten, daß sie gekommen war[22]. „Wohin,“ sagte der Rabe, willst du fliehen, wann der Jäger kommt? Ich fliege fort, der Hirsch läuft weg, die Maus verkriecht sich, was willst du aber machen? Dein Gang ist langsam, du kannst dich nicht retten; auch bin ich nicht stark genug, dich zu tragen.“

Indem der Rabe noch so redete, kam der Jäger wirklich, zu sehen, ob er Etwas in seinem Netze gefangen habe; und als er den Hirsch

---

[17] engagèrent le cerf à rester. [18] à l'abri des embûches. [19] litière. [20] ses amis craignirent qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. [21] à la découverte. [22] la grondèrent d'être venue.

darin sah, freute er sich. Aber ehe er noch hinkam, war das Netz schon zernagt, der Hirsch sprang in's Dickicht[23], der Rabe flog davon, die Maus verkroch sich; aber die Schildkröte stand da und zitterte an allen Gliedern. Der Jäger ärgerte sich, daß ihm die schöne Beute entgangen war; um aber doch nicht ganz leer[24] nach Hause zu kommen, nahm er die Schildkröte, wickelte sie in das zernagte Netz und gieng weg. Doch die Maus hatte dieses Alles gesehen; sie rief ihre Freunde schnell zusammen und berathschlagte mit ihnen, wie man die Schildkröte wieder befreien könne. Da schlug[25] der Rabe vor, der Hirsch solle sich, wie wenn er todt wäre, an den Weg legen, wo der Jäger vorbeikommen mußte. Wann ihn der Jäger sehe, so werde er gewiß sein Netz niederlegen und hinzugehen; dann solle der Hirsch aufspringen und langsam hin- und hergehen, als hätte er ein Gebrechen am Fuße[26]. So sollte er den Jäger immer mehr reizen, ihn nahe an sich kommen lassen; dann aber wieder entspringen, und das so lange, bis die Maus unterdessen das Netz zernagt und die Schildkröte sich im Walde verkrochen habe. Dann wollten sie auf einmal alle davon eilen[27].

Und wie sie es beschlossen hatten, so thaten sie auch. Der Jäger warf sogleich die Schildkröte hin und eilte dem Hirsche nach. Als aber die Schildkröte und das Mäuslein in Sicherheit waren, da sprang der Hirsch auf einmal davon, eilte schneller, als der Jäger sich's versah[28], ihm aus den Augen und kam mit seinen Genossen glücklich wieder bei ihrer Wohnung an. Und sie freuten sich alle, daß sie durch ihre Freundschaft einander gerettet hatten.

Gebrüder Grimm.

61. Schäfers Klagelied.

Da droben auf jenem Berge,
Da steh' ich tausendmal,
An meinem Stabe gebogen,
Und schaue hinab in das Thal.

---

[23] taillis. [24] les mains vides. [25] vorschlagen proposer. [26] mal au pied. [27] s'éloigner rapidement. [28] plus rapidement que le chasseur ne s'y attendait.

Dann folg' ich der weidenden Heerde;
Mein Hündchen bewahret mir sie.
Ich bin herunter gekommen
Und weiß doch selber nicht wie.

Da steht von schönen Blumen
Die ganze Wiese so voll;
Ich breche [1] sie ohne zu wissen,
Wem ich sie geben soll.

Und Regen, Sturm und Gewitter
Verpaß ich [2] unter dem Baum.
Die Thüre dort bleibet verschlossen.
Doch Alles ist leider ein Traum.

Es steht ein Regenbogen
Wohl über jenem Haus.
Sie aber ist weggezogen [3]
Und weit in das Land hinaus.

Hinaus in das Land und weiter,
Vielleicht gar über die See [4].
Vorüber [5], ihr Schafe, vorüber!
Dem Schäfer ist gar so weh.

Göthe.

62. Die hochherzigen Neger.

Nacht war's, der Himmel heiter, das Meer ruhig, achtundzwanzig Personen waren an Bord. Alles schien ihnen eine glückliche Ueberfahrt zu versprechen, die Luft war balsamisch [1] und rein; der Gesang der Matrosen mischte sich in das Geräusch der Wellen. Plötzlich schallt ein Schrei des Schreckens; eine glänzende Flamme lodert durch die Nacht. Durch eine unerklärliche Unvorsichtigkeit war Feuer auf der Goelette ausgebrochen, und der Brand verbreitete sich mit grausamer Schnelligkeit. Alles, was nur die thätigste Energie vermag, wird angewendet, um die gräßliche Gefahr zu bekämpfen; unnütze Anstrengung! Der Wind erhob sich, der Horizont verfinsterte sich. Unwiderstehlich griff [2] die Flamme um sich [2] und umschlang das

61. [1] cueillir. [2] laisser passer, *ici* braver. [3] wegziehen s'éloigner, partir. [4] au-delà des mers. [5] allez!

62. [1] embaumé. [2] um sich greifen s'étendre, se propager.

Fahrzeug in einem magischen Kreise; es brennt, es sinkt, es ist nicht mehr.

Es war im April 1829, in den veränderlichen Tagen[3] des Frühlings; ein kleines Boot, der Wuth der Flammen entronnen, hatte der Mannschaft allein eine augenblickliche[4] Zuflucht gewährt. Darauf hatten sich die Passagiere wild durcheinander geschichtet[5]. Neue Verzweiflung! Sie überzeugten sich bald, daß dem Steuermann nicht Raum genug bliebe, um das Fahrzeug vom Schiffbruche zu retten, wenn sich der geringste Sturm erhöbe; und schon heulten die Wellen, und der Donner brüllte. Der Capitän und seine Seeleute beriethen sich in der Eile über das, was zu thun sei. Einige Opfer sind zur allgemeinen Rettung nöthig. Zwei mindestens müssen den Anfang machen; dann wird man weiter sehen. Aber wen opfern, wen wählen?

Wie sollte man ungestraft die kräftigen Kinder des Senegal in's Meer werfen, deren athletische Kraft dem mörderischen Willen den energischsten Widerstand entgegensetzen würde? Dennoch wuchs der Sturm mit jeder Minute, und kein Augenblick war zu verlieren; der Capitän bedeckte sich das Gesicht mit beiden Händen; er sieht ein[6], die Frau und das Kind müssen sterben. Diesen Ausspruch[7] hatte ein Neger gehört; er klopft seinem farbigen Bruder auf die Schulter, wechselt[8] leise mit ihm einige kurze lebhafte Worte und redet[9] mit feierlichem Tone den Capitän an[9]: „Schwöre mir, unsere Gebieterin[10] zu retten, und wir stürzen augenblicklich[11] in's Meer.“ — „Nein,“ unterbrach hier Madame M., „diese bewundernswürdige Aufopferung[12] kann ich nicht annehmen. Nur Eins erflehe ich[13] — die Rettung meines Kindes; es sei von Stund' an das Ihrige, Capitän!“

„Armer Kleiner!“ riefen die beiden Neger aus, das Kind krampfhaft[14] umarmend: „auf Wiedersehen dort oben!“ Und mit dem

---

[3] variable. [4] momentané. [5] les passagers s'y étaient entassés en désordre. [6] einsehen reconnaître. [7] arrêt. [8] échanger. [9] s'adresser à. [10] maîtresse. [11] à l'instant. [12] ce dévouement sublime. [13] je ne demande qu'une grâce. [14] convulsivement.

Finger gen Himmel zeigend, stürzen sie sich unter Blitz und Donner in's Meer und verschwinden augenblicklich in den Wellen.

63. Alexander in Afrika.

Alexander der Große kam einst in eine entlegene goldreiche Gegend von Afrika; die Einwohner giengen ihm entgegen und brachten[1] ihm Schalen dar[1] voll goldener Aepfel und Früchte. — „Esset ihr diese Früchte bei euch?“ sprach Alexander; „ich bin nicht gekommen, eure Reichthümer zu sehen, sondern euere Sitten kennen zu lernen.“ — Da führten sie ihn auf den Markt, wo ihr König Gericht hielt[2].

Eben trat ein Bürger vor und sprach: „Ich habe, o König, von diesem Manne ein Grundstück[3] gekauft, und, als ich den Boden durchgrub, fand ich einen Schatz. Dieser ist nicht mein; denn ich habe nur das Grundstück gekauft, nicht den darin verborgenen Schatz, und gleichwohl[4] will ihn der Verkäufer nicht wieder nehmen.“ — Und sein Gegner antwortete: „Ich bin eben so gewissenhaft, als mein Mitbürger. Ich habe ihm das Gut, sammt Allem, was darin verborgen war, verkauft und also auch den Schatz.“

Der König wiederholte ihre Worte, damit sie sähen, ob er sie recht verstanden habe; und nach einiger Ueberlegung sprach er: „Du hast einen Sohn, Freund?“ — „Ja.“ — „Und du eine Tochter?“ — „Ja.“ — „Eure Kinder lieben sich?“ — „O sehr.“ — „Nun wohl! verheirathet eure Kinder, und gebet ihnen den gefundenen Schatz zur Heirathsgabe[5]! Das ist meine Entscheidung[6].“

Alexander erstaunte, da er diesen Ausspruch hörte: „Habe ich unrecht gerichtet,“ sprach der König, „daß du also erstaunst?“ — „O nein,“ antwortete Alexander: „aber in unserm Lande würde man anders richten.“ — „Und wie denn?“ fragte der afrikanische König. — „Die Wahrheit zu gestehen,“ antwortete Alexander, „wir würden beide Männer in Verwahrung gehalten[7] und den Schatz für den König in Besitz genommen haben.“

---

63. [1] darbringen présenter. [2] rendre la justice. [3] fonds de terre. [4] néanmoins. [5] dot. [6] arrêt, sentence. [7] mettre sous garde.

Da schlug[8] der König die Hände zusammen und sprach: „Scheint[9] denn bei euch auch die Sonne? und läßt der Himmel noch auf euch regnen?“ — Alexander antwortete: „Ja.“ — „So muß es,“ fuhr jener fort, „der unschuldigen Thiere wegen sein, die in euerm Lande leben; denn über solche Menschen sollte keine Sonne scheinen, kein Regen fallen.“

Herder.

64. Das Schloß am Meere.

Hast du das Schloß gesehen,
Das hohe Schloß am Meer?
Golden und rosig wehen[1]
Die Wolken drüber[2] her.

Es möchte sich niederneigen
In die spiegelklare Fluth;
Es möchte streben[3] und steigen
In der Abendwolken Gluth.

„Wohl hab' ich es gesehen,
Das hohe Schloß am Meer,
Und den Mond darüber stehen,
Und Nebel weit umher.“

Der Wind und des Meeres Wallen[4],
Gaben sie frischen Klang?
Vernahmst du aus hohen Hallen[5]
Saiten und Festgesang?

„Die Winde, die Wogen alle
Lagen in tiefer Ruh,
Einem Klagelied aus der Halle
Hört' ich mit Thränen zu.“

Sahest du oben gehen
Den König und sein Gemahl[6]?
Der rothen Mäntel Wehen,
Der goldnen Kronen Strahl?

---

[8] joindre les mains. [9] luire, briller.

64. [1] flotter. [2] au-dessus, par dessus. [3] s'élever. [4] agitation, bouillonnement. [5] galerie, salle. [6] épouse.

Führten sie nicht mit Wonne
Eine schöne Jungfrau dar,
Herrlich wie eine Sonne,
Strahlend im goldnen Haar?

„Wohl sah ich die Eltern beide,
Ohne der Kronen Licht,
Im schwarzen Trauerkleide;
Die Jungfrau sah ich nicht.“

Uhland.

65. Das Wasserhuhn.

Eine Taube hatte ihr Nest auf einem hohen Baume und brütete [1] daselbst ihre Eier aus [1]. Sobald aber die Jungen flügge [2] waren, kam immer ein Fuchs und drohte ihr, er werde hinaufkommen und sie mit den Jungen verzehren, [3] wenn sie ihm diese nicht gutwillig [4] gebe. So brachte er sie immer dahin, daß sie ihm ihre Jungen selbst herabwarf, damit nur sie selbst sicher war. Einst saß sie wieder auf ihrem Neste und brütete traurig auf ihren Eiern. Da kam ein Wasserhuhn, welches im nahen Schilfe sein Nest hatte und sich von dem Samen der Wasserpflanzen und von allerlei Gewürm nährte. Dieses fragte die Taube, warum sie so traurig sei, da sie doch ihre Jungen bei sich habe. — „Ach,“ antwortete die Taube, „wie können mich meine Jungen freuen? Sobald ich sie ausgebrütet habe, kommt ja immer der Fuchs und drohet mir, bis ich sie ihm hinabwerfe.“ — Da sprach das Wasserhuhn: „Kennst du den betrügerischen Fuchs noch nicht? Laß ihn nur drohen, so viel er will, und behalte deine Jungen; denn er kann ja doch nicht auf deinen hohen Baum zu deinem Neste gelangen. Laß dich nur nicht von ihm schrecken!“

Das merkte sich [5] die Taube, und als der Fuchs kam und ihr wieder ihre Jungen abdrohen [6] wollte, sagte sie ganz gelassen [7]: Ja, ja, wenn du Lust hast, mich mit meinen Jungen zu fressen, so komm nur herauf!“ Und so höhnte sie den Fuchs lange. Endlich fragte er

---

65. [1] couver. [2] avoir des plumes. [3] dévorer. [4] de bon gré, volontairement. [5] retenir, garder dans sa mémoire. [6] arracher par des menaces. [7] tranquillement.

sie, wer ihr gerathen habe, es so zu machen? Die Taube sagte es ihm und zeigte ihm auch die Wohnung des Wasserhuhns, welches er gleich aufsuchte und folgendermaßen[8] anredete: „Ei, du bist hier ja dem Winde und Wetter ausgesetzt; wie machst du es denn, wann der Wind geht?[9]“ — „Wann der Wind geht?“ erwiderte das Wasserhuhn. „Ei, kommt er von der rechten Seite, so wende ich mein Haupt gegen die linke; kommt er von der linken, so wende ich es gegen die rechte Seite.“ — „Das ist wohl gut,“ sagte der Fuchs, „aber wie machst du's, wenn er von allen Seiten herstürmt?“ — „O, auch dann hat's keine Noth[10],“ antwortete das Wasserhuhn: „dann stecke ich meinen Kopf unter die Flügel.“ — Da hub[11] der Fuchs an: „O, selig seid ihr Vögel vor allen andern Geschöpfen! Ihr flieget zwischen Himmel und Erde, und das schneller, als andere Geschöpfe laufen können. Und dazu habt ihr noch die Gnade[12], daß ihr eure Häupter zur Zeit des Sturmes unter den Fittichen[13] verbergen könnt. Das dünkt mich aber beinahe unmöglich. Wie kannst du denn deinen Hals so herumbiegen. Wie machst du das wohl? Zeige es mir doch einmal.“ Das Wasserhuhn wollte es dem Fuchse zeigen und steckte seinen Kopf unter die Flügel. Diesen Augenblick hatte der Fuchs erwartet. Er erhaschte jetzt den unvorsichtigen Vogel und verzehrte ihn, indem er sagte: „Andern hast du rathen können, dir selbst aber nicht.“

Gebrüder Grimm.

66. Hamet und Raschid.

Eine brennende Dürre verheerte schon lange die Gefilde[1] Indiens, als zwei Hirten, Hamet und Raschid, sich auf der Grenze ihrer Felder begegneten. Sie starben beinahe vor Durst und sahen die Heerden gleichfalls verschmachten[2]. Sie hoben die Augen gen Himmel und flehten ihn um Hülfe an. Siehe, da entstand auf einmal[3] eine tiefe Stille: die Vögel hörten auf zu singen! das Blöken und Brüllen der Heerden verstummte, und die beiden

---

[8] de la manière suivante, en ces termes. [9] souffler. [10] je ne me trouve pas dans l'embarras. [11] anheben élever la voix, s'écrier. [12] *ici* avantage. [13] aile.

66. [1] les campagnes. [2] dépérir. [3] il se fit tout-à-coup.

Hirten sahen im Thale eine erhabene, überirdische Menschengestalt sich ihnen nähern. Es war der hohe Geist[4] der Erde, der den Sterblichen Glück und Unglück austheilt: in der einen Hand hielt er die Garbe[5] des Ueberflusses und in der andern die Sichel[6] der Verwüstung. Sie zitterten vor Schrecken und suchten sich zu verbergen; aber der Geist rief ihnen mit sanfter Stimme zu, wie der Zephyr lispelt[7], wenn er sich Abends auf den wohlriechenden[8] Gesträuchen Arabiens wiegt. — „Nahet euch, Söhne des Staubes; fliehet euern Wohlthäter nicht. Ich bin gekommen, euch ein Geschenk anzubieten, das nur durch eure Thorheit unnütz und verderblich werden kann. Ich will euer Gebet erfüllen und euch Wasser geben, wenn ihr mir sagt, wie viel ihr zu eurer Befriedigung bedürft. Uebereilt euch aber nicht in eurer Antwort[9]. Bedenkt, daß in allen menschlichen Bedürfnissen das Uebermaß eben so schädlich ist, als der Mangel. Erkläret euch, und du, Hamet, rede zuerst."

„O gütiger Geist," antwortete Hamet, „wenn du meine Kühnheit verzeihen willst, so bitte ich um einen kleinen Bach, der im Sommer nicht vertrocknet[10] und im Winter nicht überschwemmt[11]. — „Du sollst ihn haben," antwortete der Geist und schlug mit seiner Sichel, die jetzt ein Werk[12] der Wohlthätigkeit wurde, auf den Boden. Die beiden Hirten sahen zu ihren Füßen eine Quelle hervorsprudeln[13] und sich über die Felder des Hamet verbreiten. Die Blumen hauchten[14] einen frischen Wohlgeruch aus[14], die Bäume schmückten sich mit grünerm Laube, und die Heerden löschten[15] in dem kühlen Strome ihren Durst.

Jetzt wandte sich der Geist zu dem zweiten Hirten und gebot ihm, zu reden: „Ich bitte dich," sprach Raschid, „du wollest den großen Ganges mit allen seinen Wassern und Fischen durch meine Felder leiten!"

Da nahm der Geist eine fürchterliche Gestalt an und gieng auf den Strom zu. Die Hirten standen in ängstlicher Erwartung, was

---

[4] génie. [5] gerbe. [6] la faux. [7] d'une voix aussi douce que le murmure du zéphir. [8] parfumés. [9] ne vous pressez pas trop de répondre. [10] tarir. [11] déborder. [12] *ici* instrument. [13] jaillir. [14] exhaler. [15] étancher.

er thun werde, als sich in der Ferne ein großes Brausen erhob und der Ganges, der seine Dämme durchbrochen hatte, in reißenden Fluthen herabschoß [16]. Die Wasser überströmten [17] und verheerten in einem Augenblicke alle Felder des Raschid; sie entwurzelten seine Bäume, verschlangen seine Heerden; ihn selbst riß [18] die Fluth mit sich fort. [18].

Der stolze Besitzer des Ganges wurde der Raub eines Krokodils, indeß der bescheidene Hamet in Frieden an seiner Quelle wohnte.

Palmblätter.

67. Der Vater und sein Sohn.

Ein guter dummer Bauernknabe,
Den Junker [1] Hans einst mit auf Reisen nahm,
Und der, trotz [2] seinem Herrn mit einer guten Gabe
Recht dreist zu lügen, wiederkam,
Gieng kurz nach der vollbrachten [3] Reise
Mit seinem Vater über Land.
Fritz, der im Geh'n recht Zeit zu lügen fand,
Log auf die unverschämtste Weise;
Zu seinem Unglück kam ein großer Hund gerannt.
„Ja, Vater," rief der unverschämte Knabe,
„Ihr mögt's mir glauben, oder nicht,
„So sag' ich's euch und Jedem in's Gesicht [4],
„Daß ich einst einen Hund bei — Haag [5] gesehen habe,
„Nicht weit vom Weg, wo man nach Frankreich fährt,
„Der — ja ich bin nicht ehrenwerth [6],
„Wenn er nicht größer war, als euer größtes Pferd."
— „Das," sprach der Vater, „nimmt mich Wunder [7].
„Indeß ein jeder Ort läßt Wunderdinge sehn.
„Wir, zum Exempel, gehn jetzunder [8]
„Und werden keine Stunde gehn,
„So wirst du eine Brücke sehn,
„Die hat so Manchen schon betrogen.
„Auf dieser Brücke liegt ein Stein,
„An den stößt [9] man, wenn man denselben Tag gelogen,

---

[16] herabschießen se précipiter. [17] inonder. [18] fortreißen entraîner.

67. [1] un jeune gentilhomme. [2] à l'égal de. [3] accompli, terminé. [4] en face. [5] la Haye. [6] je ne suis pas un homme d'honneur. [7] cela m'étonne. [8] à présent, à l'heure qu'il est. [9] se heurter.

„Und fällt und bricht sogleich das Bein.“
Der Bub' erschrack, sobald er dieß vernommen.
„Ach,“ sprach er: „lauft doch nicht so sehr.
„Doch wieder auf den Hund zu kommen!
„Wie groß, sagt' ich, daß er gewesen wär'?
„Wie euer größtes Pferd? Dazu will viel gehören [10].
„Der Hund, jetzt fällt mir's ein, war erst ein halbes Jahr [11].
„Allein, das wollt' ich wohl beschwören,
„Daß er so groß als mancher Ochse war.“
Sie giengen noch ein gutes Stücke.
Doch Fritzen schlug das Herz. Wie konnt' es anders sein?
Es bricht doch Niemand gern ein Bein.
Er sah nunmehr [12] die richterische [13] Brücke
Und fühlte schon den Beinbruch halb.
„Ja Vater,“ fieng er an, „der Hund, von dem ich red'te,
„War groß, und wenn ich ihn auch wohl vergrößert hätte,
„So war er doch viel größer als ein Kalb.“
Die Brücke kommt; Fritz, Fritz, wie wird dir's gehn?
Der Vater geht voran, doch Fritz hält ihn geschwind:
„Ach Vater,“ spricht er, „seid kein Kind!
„Glaubt nicht, daß ich dergleichen Hund' gesehen;
„Denn kurz und gut [14], eh' wir darüber gehen,
„Der Hund war nur so groß, wie alle Hunde sind.“

Gellert.

68. Walther von Thurn.

Der tapfere Ritter Walther von Thurn ritt [1] einst durch die Wüste von Syrien. Da hörte er von fern ein langes klägliches Gestöhne. „Gewiß,“ dachte er, „haben verruchte [2] arabische Räuber einen Wanderer angefallen.“ Er sprengt hin auf seinem Streitrosse [3]. Als er aber vor einer finstern Felsenschlucht ankam, da stürzte [4] plötzlich sein Pferd, und es zitterte, bäumte sich [5] und schäumte in's Gebiß [6]. Die funkelnden Augen eines großen Löwen blitzten ihm entgegen. Dieser war im Kampfe mit einer ungeheuren Schlange, welche sich schon um Leib und Schweif des Löwen gewun-

[10] c'est dire beaucoup. [11] n'avait que six mois. [12] maintenant, à présent. [13] *ici* fatal. [14] bref.

68. [1] aller à cheval, chevaucher. [2] infâme, scélérat. [3] il y pousse son coursier. [4] s'arrêter. [5] se cabrer. [6] couvrir le mors d'écume.

den[7] hatte. Ohne sich zu besinnen, schwang[8] Walther sein mächtiges scharfes Schwert, und mit einem tüchtigen Streiche spaltete er der Schlange den Leib. Als der Löwe sich von der furchtbaren Feindin erlöst sah, erhob er sich, brüllte laut, schüttelte die Mähne, streckte den Leib und nahte sich dann seinem Retter. Sanft schmeichelnd kroch er zu dem jungen unerschrockenen Helden und leckte ihm den Schild und die Hand. Von nun an[9] verließ er ihn nicht mehr, sondern folgte ihm, wie ein Hund, auf dem Marsche, über Flüsse und in den Streit.

Mehrere Jahre lang war der Ritter im heiligen Lande gewesen, und hatte viele tapfere Thaten verrichtet, und einen berühmten, geachteten Namen sich erworben. Endlich empfand er Sehnsucht[10] nach dem theuern Vaterlande, wollte dahin zurückkehren und den treuen Löwen mitnehmen. Aber kein Schiffer wollte das Thier in sein Schiff aufnehmen, obgleich Walther doppelten, ja vierfachen Lohn bot. Endlich ließ der Ritter ihn zurück und fuhr[11] allein ab. Da erhob der Löwe ein langes, klagendes Gebrüll, lief ängstlich am Strande auf und ab, stand dann am Ufer stille, schaute[12] dem Schiffe nach[12] und stürzte sich endlich in's Meer. Man sah ihn vom Schiffe aus und beschloß, das edle Thier aufzunehmen. Schon war der Löwe dem Schiffe nahe, da verließ ihn die Kraft; er blickte noch einmal mit treuen Augen nach dem Ritter und versank.

69. Der Herr hat's gegeben, der Herr hat's genommen.

Rabbi Möir, der große Lehrer, saß am Sabbath in der Lehrschule[1] und unterwies[2] das Volk. Unterdessen starben seine zwei Söhne, beide schön von Wuchs[3] und wohlunterrichtet im Gesetze. Seine Hausfrau nahm sie und trug sie auf den Söller[4] legte sie auf ihr Bett und breitete ein weißes Gewand über ihre Leichname. Abends kam Rabbi Möir nach Hause. „Wo sind meine Söhne," fragte er, „daß ich ihnen meinen Segen gebe?" — „Sie sind in die

---

[7] sich winden s'enrouler. [8] schwingen brandir. [9] depuis ce moment. [10] le désir de revoir. [11] partir. [12] suivre des yeux.

69. [1] synagogue. [2] enseigner, instruire. [3] taille, corps. [4] plate-forme.

Lehrschule gegangen," war die Antwort seiner Frau. — "Ich habe mich umgesehen [5]," erwiderte er, "und bin ihrer nicht gewahr worden [6]." Sie reichte ihm einen Becher; er lobte den Herrn zum Ausgange des Sabbaths, trank und fragte abermals: "Wo sind meine Söhne, daß sie auch trinken vom Weine des Segens?" — "Sie werden nicht weit sein," sprach sie und setzte ihm vor, zu essen. Als er nach der Mahlzeit gedankt hatte, sprach sie: "Rabbi, erlaube mir eine Frage!" — "Rede, meine Liebe!" antwortete er.

"Vor wenigen Tagen," sprach sie, "gab mir Jemand Kleinodien in Verwahrung [7], und jetzt fordert er sie zurück. Soll ich sie ihm wieder geben?" — "Dieß sollte meine Frau nicht erst fragen," sagte Rabbi Möir, "wolltest du Anstand nehmen [8], einem Jeden das Seine [9] wiederzugeben?" — "O nein," versetzte sie, "aber auch wiedergeben wollte ich ohne dein Vorwissen [10] nicht." — Bald darauf führte sie ihn auf den Söller, trat hin und nahm das Gewand von den Leichnamen. — "Ach meine Söhne!" jammerte der Vater, "meine Söhne!" — Sie wandte sich hinweg [11] und weinte. Endlich ergriff sie ihn bei der Hand und sprach: "Rabbi, hast du mich nicht gelehrt, man müsse sich nicht weigern, wiederzugeben, was uns zur Verwahrung anvertraut wurde? Siehe, der Herr hat's gegeben, der Herr hat's genommen, der Name des Herrn sei gelobet!" — "Der Name des Herrn sei gelobet!" stimmte Rabbi Möir mit ein [12].

70. Der Wolf und der Fuchs.

Der Wolf hatte den Fuchs bei sich; und was der Wolf wollte, das mußte der Fuchs thun, weil er der Schwächste war. Der Fuchs wäre deßhalb gern den Herrn losgewesen [1]. Nun trug es sich zu [2], daß sie beide durch den Wald giengen, da sprach der Wolf: "Rothfuchs, schaff [3] mir Etwas zu fressen, oder ich fresse dich!" Da antwortete der Fuchs: "Ich weiß einen Bauernhof, wo ein Paar junge

[5] regarder autour de soi. [6] apercevoir. [7] dépôt. [8] hésiter, faire difficulté. [9] ce qui lui appartient. [10] à ton insu. [11] se détourner. [12] répéta avec elle.

70. [1] se serait volontiers débarrassé de ce maître. [2] or il arriva. [3] procurer, donner.

Lämmlein sind; hast du Lust, so wollen wir eins holen.“ Der Wolf war damit zufrieden[4]; sie giengen hin, und der Fuchs stahl das Lämmlein, brachte es dem Wolfe und machte sich fort[5]. Da fraß es der Wolf auf, war aber damit nicht zufrieden, sondern wollte das andere auch haben und gieng es zu holen. Weil er es aber sehr ungeschickt machte[6], ward es die Mutter des Lämmleins gewahr und fieng an, entsetzlich zu schreien, daß die Bauern herbeigelaufen kamen[7]. Da fanden sie den Wolf und schlugen ihn so erbärmlich, daß er hinkend und heulend bei dem Fuchse ankam. „Du hast mich schön angeführt[8],“ sprach er, „ich wollte das andere Lamm holen, da haben mich die Bauern erwischt und weich geschlagen[9].“ Der Fuchs antwortete: „Warum bist du so ein Nimmersatt[10]?“

Am andern Tage giengen sie wieder im Felde, und der Wolf sprach wieder zum Fuchse: „Rothfuchs, schaff' mir Etwas zu fressen, oder ich fresse dich!“ Da antwortete der Fuchs: „Ich weiß ein Bauernhaus, da backt die Frau heut Abend Pfannkuchen[11]; wir wollen uns davon holen.“ Sie giengen hin; und der Fuchs schlich sich um's Haus herum, guckte und schnupperte[12] so lange, bis er ausfindig machte[13], wo die Schüssel stand, und zog sechs Pfannkuchen herab und brachte sie dem Wolfe. „Da hast du zu fressen,“ sprach er zu ihm und gieng seiner Wege[14]. Der Wolf verschluckte die Pfannkuchen und sprach: „Sie schmecken nach noch mehr[15], gieng hin und riß geradezu die ganze Schüssel herunter. Das gab einen gewaltigen Lärm, so daß die Frau herauskam. Als sie den Wolf sah, rief sie ihre Leute; die kamen und schlugen ihn so, daß er mit zwei lahmen Beinen zum Fuchse in den Wald hinaus kam. Dem machte er neue Vorwürfe und sagte: „Wie schlecht hast du mich angeführt: die Bauern haben mich erwischt und mir die Haut gegerbt[16]. Der Fuchs aber antwortete: „Warum bist du so ein Nimmersatt?“

Am dritten Tage, als sie beisammen draußen waren, und der Wolf mit Mühe nur forthinkte[17], sprach er doch wieder: „Roth-

---

[4] la proposition plut au loup. [5] se retirer, s'éloigner. [6] comme il s'y prit très-maladroitement. [7] accourir. [8] tu m'as joliment attrapé. [9] rouer de coups. [10] glouton. [11] omelette. [12] flairer. [13] découvrir. [14] continuer son chemin, s'en aller. [15] elles donnent envie d'y revenir. [16] tanner. [17] s'avancer en boitant.

fuchs, schaff' mir Etwas zu fressen, oder ich fresse dich!" Der Fuchs antwortete: "Ich weiß einen Mann, der hat gesalzenes Fleisch im Keller; das wollen wir holen." Der Wolf sprach: "Aber ich will gleich mitgehen, damit du mir hilfst, wenn ich nicht fort kann[18]." — "Meinetwegen[19]," sagte der Fuchs und zeigte ihm die Schliche und Wege, auf welchen sie endlich in den Keller gelangten. Da war nun Fleisch im Überfluß, und der Wolf machte sich gleich daran[20] und dachte: "Bis ich aufhöre, hat's Zeit[21]." Der Fuchs ließ sich's auch gut schmecken[22], blickte aber überall herum, lief auch oft zu dem Loche, durch welches sie gekommen waren, und versuchte, ob sein Leib noch schmal genug wäre, durchzuschlüpfen[23]. Der Wolf konnte nicht begreifen, warum der Fuchs das that, und sprach: "Lieber Fuchs, was rennst du so hin und her und springst hinaus und herein?" — "Ich muß doch sehen, ob Niemand kommt," antwortete er listig; "friß nur nicht zu viel." Da sagte der Wolf: "Ich gehe nicht eher fort, als bis das Faß leer ist." Indem[24] kam der Bauer, der den Lärm von des Fuchses Sprüngen gehört hatte, in den Keller. Als der Fuchs ihn bemerkte, lief er schnell zum Loche hinaus. Der Wolf wollte nach[25]; aber er hatte sich so dick gefressen[26], daß er nicht mehr durch konnte[27], sondern stecken blieb[28]. Da kam der Bauer mit einem Knüppel[29] und schlug ihn todt. Der Fuchs sprang in den Wald und war froh, daß er den alten Nimmersatt los war.

Gebrüder Grimm.

71. Einem Knaben.

Was trauerst Du, mein schöner Junge?
Du Armer, sprich, was weinst du so?
Daß treulos dir im raschen Schwunge
Dein liebes Vögelein entfloh?

Du blickest bald in deiner Trauer
Hinüber dort nach jenem Baum,

---

[18] si je ne puis m'en tirer. [19] je le veux bien. [20] il s'y mit aussitôt. [21] il se passera bien du temps avant que je cesse, j'en ai pour longtemps. [22] se régaler, s'en donner aussi. [23] se glisser à travers. [24] cependant. [25] voulut le suivre. [26] il s'était tellement bourré. [27] qu'il ne pût plus passer à travers. [28] il resta pris. [29] gourdin.

Bald wieder nach dem leeren Bauer [1]
Blickst du in deinem Kindestraum.

Du legst so schlaff [2] die kleinen Hände
An deines Lieblings ödes Haus,
Und prüfest rings die Sprossenwände [3]
Und fragst: „Wie kam er nur hinaus?

Auf jenem Baume hörst du singen
Den Fernen [4], den dein Herz verlor,
Und unaufhaltsam eilig dringen
Die heißen Thränen dir hervor.

Gib Acht, gib Acht, o lieber Knabe,
Daß du nicht dastehst trauernd einst,
Und um die beste, schönste Habe
Des Menschenlebens bitter weinst!

Daß du die Hand, die sturmerprobte,
Nicht legst, ein Mann, an deine Brust,
Darin so mancher Schmerz dir tobte,
Dir säuselte so manche Lust.

Daß du die Hand im wilden Krampfe [5]
Nicht drückst in deinen Busen ein,
Aus dem die Unschuld dir im Kampfe
Entflohn, das scheue Vögelein.

Dann hörst du flüstern ihre leisen
Gesänge aus der Ferne her,
Neigst hin dich nach den süßen Weisen [6];
Das Vöglein aber kehrt nicht mehr! —

Lenau.

72. Die Wittwe von Zehra.

Der Kadi zu Zehra, Benbächir, begegnete einer Wittwe, welche einen Esel vor sich her trieb und weinte. „Warum weinst du, armes Weib?“ — „Wohl ein armes Weib,“ antwortete sie; „dieser Esel, der leere Sack, welcher darauf liegt, und die Kleidung, die mich deckt, sind der ganze Ueberrest meiner Habe [1]; alles Andere hat mir der Kalif ge-

---

71. [1] cage (d'un oiseau). [2] d'un air si abattu, si triste. [3] treillis. [4] *ici* le fugitif. [5] mouvement convulsif. [6] chant.

72. [1] les seuls biens qui me restent.

nommen." — "Und worin bestand deine übrige Habe?" fragte Benbächir verwundert. — "Ich besaß eine kleine Meierei[2]; sie war das Erbtheil[3] der Vorfahren meines verstorbenen Mannes und der meinigen; sie war uns über Alles lieb, wir waren hier geboren und erzogen, unsere gemeinschaftliche Liebe nahm hier ihren Anfang. Noch auf dem Sterbebette bat mich mein guter Mann, dafür zu sorgen, daß[4] unser kleines Gut, welches uns unsere Väter hinterlassen haben, an Niemand anders gelange, als an unsern Sohn, welcher vielleicht in dem Augenblicke im Heere des Kalifen sein Blut für einen Herrn vergießt, welcher seiner Mutter Alles nimmt." — "Und aus welchem Grunde," fragte der Kadi, "nahm dir der Kalif dein Grundstück?"

"Er will sich ein Lustgebäude[5] dahin bauen lassen," antwortete die Wittwe. — "Guter Gott!" dachte der Kadi bei sich selbst, "er hat so viele Paläste und Lustgebäude, und auf einen bloßen Einfall[6], noch eins mehr zu haben, vertreibt er ein armes Weib aus ihrem Eigenthume!"

"Und welchen Ersatz[7] gab er dir?" fragte Benbächir. — "Ersatz? Keinen!" antwortete die Wittwe: "er ließ mir anfänglich eine kleine Summe anbieten; da ich aber das mir so theure Grundstück nicht verkaufen wollte, so nahm er es mir mit Gewalt."

"Hast du ihm deine traurige Lage nicht vorgestellt?" erwiderte der Kadi. — "Ich warf mich vor ihm nieder," antwortete die Wittwe, "benetzte mit meinen Thränen seine Füße und bat und flehte — ich sagte ihm Alles, was mir Schmerz, Kummer und Verzweiflung eingab[8]." — Sie konnte vor Schluchzen nicht fortfahren[9]. — "Und deine Bitten vermochten Nichts über ihn?" fragte Benbächir theilnehmend[10]. — "Er wies[11] mich mit aller möglichen Härte ab[11]!" antwortete sie weinend. — Benbächir hob die Augen gen Himmel. "Allmächtiger," seufzte er[12], "Vater der Menschen! Er stellt[13] dich hier auf Erden vor[13], und kann die von sich weisen, die Nichts ver-

---

[2] métairie. [3] héritage, patrimoine. [4] veiller à ce que. [5] maison de plaisance. [6] fantaisie. [7] compensation, dédommagement. [8] inspirer. [9] les sanglots l'empêchèrent de continuer. [10] attendri, touché de compassion. [11] repousser. [12] dit-il en soupirant. [13] représenter qun.

langen, als was Gerechtigkeit und Billigkeit heischt; und du übersiehst mit Langmuth und Geduld die unbilligsten und ungerechtesten Bitten der Sterblichen?" — „Weib, sagte er entschlossen nach dieser stillen Pause, „überlaß [14] mir deinen Esel und den Sack auf eine kurze Zeit, und folge mir von ferne. Ich gelte Etwas [15] bei dem Kalifen — wo ist er jetzt?"

„Er befindet sich eben jetzt," antwortete die Wittwe, „auf dem Grundstücke, welches ich sonst mein nannte. Aber, was willst du [16] mit dem Esel?" — „Sei unbesorgt und folge mir," versetzte der Kadi. — Benbächir nahm den Esel und suchte den Kalifen auf. — Der Kalif bewillkommte ihn freundlich. „Ich habe dich so lange nicht gesehen," sagte er zu ihm, „und wie kommt es, daß ich eben jetzt dich sehe?"

„Erhabener Beherrscher der Gläubigen," antwortete Benbächir, „ich habe so eben [17] ein armes Weib gesprochen [17], welchem ....." — „Ich errathe, was folgen wird," unterbrach ihn der Kalif in einem ernsthaften Tone, „und will Nichts weiter hören. Steht es nicht in meiner Willkür, über Vermögen und Leben meiner Unterthanen zu gebieten [18]?" — „Deine Macht," erwiderte Benbächir, „ist hier auf Erden unbegrenzt. Auch verlangt die arme Wittwe ihr ehemaliges Eigenthum nicht wieder zurück; sie bettelt blos um ein kleines Andenken, und wenn du es erlaubst, so fülle ich diesen Sack, zufolge [19] ihres Wunsches, mit Erde."

„Die kann sie haben," erwiderte der Kalif lächelnd, „und wenn sie zehn Säcke wollte. Bald, Benbächir, sollst du die Gegend nicht mehr kennen! Hier soll ein prächtiger Palast errichtet worden, dort ein Wasserfall die Aussicht verschönern, und weiterhin ein hoher Thurm sich erheben, von welchem man die ganze Gegend übersehen [20] kann."

„So?" erwiderte Benbächir, welcher unterdessen den Sack mit Erde angefüllt hatte. „Ich werde sogleich mein Geschäft vollendet haben, und dann, erhabener Beherrscher der Gläubigen, erlaube

---

[14] confier. [15] j'ai quelque crédit auprès de. [16] que veux-tu (faire)? [17] je viens de parler à. [18] ordonner, disposer de. [19] d'après, suivant. [20] dominer.

mir noch eine Bitte, die eben so unbedeutend[21] ist, als die erste." — "Sie sei dir gestattet," versetzte der Kalif. — "Der Sack ist gefüllt," fuhr Benbächir fort, "und nun, erhabener Beherrscher der Gläubigen, fleh' ich um deinen Beistand, ihn auf den Esel zu laden."

"Welche befremdende[22] Bitte!" rief der Kalif, "wie kannst du dieß von mir verlangen? Rufe einen meiner Sklaven, und er soll dir helfen." — "Erlaube, Beherrscher der Gläubigen," erwiderte der Kadi, "daß ich dich um diese Gnade bitte, daß ich dich flehend bitte, sie mir nicht abzuschlagen[23]." — Wahnsinniger!" rief der Kalif, "die Last ist zu schwer für mich!" — "Zu schwer?" sagte Benbächir, "dieser Sack voll Erde, ein so kleiner Theil des Grundstücks, auf welchem wir uns befinden, scheint dir zu schwer? O Herr! und du schauderst nicht bei dem Gedanken an den Tag, an welchem du vor deinem und unserm Richter erscheinen wirst? an welchem nicht blos dieser Sack voll Erde, sondern das ganze Grundstück mit allen Palästen und Thürmen, welche du darauf erbauen willst, mit allen Thränen, mit welchen die Unglücklichen es benetzt haben, zur weit unerträglichern Last werden dürften? Du bist hienieden unbeschränkter[24] Herrscher; ein Wink von dir verkürzt des Menschen Leben, und ein einziges Wort stürzt Tausende in Unglück; aber es kommt eine Zeit, in welcher du mit deinem Sklaven in einem Range stehst!" — "Mit meinem Sklaven in einem Range?" erwiderte der Kalif.

"Ich irre mich," nahm[25] Benbächir wieder das Wort[25], "dein größerer Vorzug wird dir zur größern Qual gereichen[26]. Jeder deiner Unterthanen hat nur von dem Rechenschaft abzulegen[27], was er für sich besaß, und du von Allem, was wir insgesammt[28] besitzen. Leb' wohl, verzeihe deinem Sklaven die Verwegenheit."

Benbächir wollte sich entfernen. Der Kalif hielt ihn zurück. "Dir verzeihen?" sagte er; "ich bin dir Dank schuldig[29], daß du mich von einer großen Ungerechtigkeit zurückhältst, die ich schon halb begangen[30] habe. Rufe die Wittwe! Sie nehme ihr väterli-

[21] insignifiant. [22] étrange. [23] abschlagen refuser. [24] absolu. [25] reprit B. [26] tourner à. [27] rendre compte. [28] tous ensemble. [29] devoir des remerciements. [30] begehen commettre.

ches Erbtheil zurück, und um sie für die Thränen zu entschädigen, die ihr meine Härte abgepreßt[31] hat, soll ihr Grundstück von meinen Gärten um ebensoviel vergrößert werden. Und du verlässest nie wieder meinen Hofstaat, damit ich Gelegenheit habe, dich angemessen[32] zu belohnen. Die Regenten bedürfen eines freundschaftlichen Begleiters, der ihnen stets ohne Furcht die Wahrheit sagt, der sie auf ihre Fehltritte aufmerksam macht, und davon zurückhält; du sollst der meinige in Zukunft sein.

Liebeskind.

73. Joseph der Zweite.

„Ach, lieber Herr, um Gotteswillen schenken Sie mir einen Gulden[1]!“ bat voll Angst ein zehnjähriger Knabe den guten Kaiser Joseph den Zweiten, den er nicht kannte, und der ihm eben jetzt begegnete. — „Einen Gulden?“ fragte Joseph etwas verwundert. — „Noch nie habe ich gebettelt,“ stammelte[2] der Knabe, „und die heißen Thränen stürzten ihm aus den Augen, „aber meine Mutter ist sterbenskrank, und ich wollte einen Arzt suchen.“ — Joseph erkundigte sich[3] hierauf nach dem Namen und der Wohnung, reichte den Gulden dar, und der Knabe flog wie ein Pfeil davon[4]. Der Kaiser aber eilte indessen nach dem bezeichneten Hause, stieg eine dunkle, schmale Treppe hinauf und erblickte nun auf elendem Lager eine jammernde Kranke, die sich noch kaum aufrichten konnte, um ihn zu fragen, ob er etwa[5] der Arzt sei. — „Der bin ich!“ antwortete Joseph; ließ sich nun die Krankheit und die ganze Geschichte der Wittwe erzählen und tröstete sie dann mit guter Hoffnung zu Gott, der ja öfters Hilfe sende, wo man es am wenigsten erwarte, der die Seinen nicht verlasse und auch für sie, die arme, kranke Wittwe, sorgen werde. Darnach riß er ein Stückchen Papier aus des Knaben Schreibebuch, schrieb, wie er sagte, ein Recept[6] und entfernte sich dann mit den Worten: „Für jetzt leben Sie wohl! ich hoffe, daß das, was ich Ihnen verschrieben habe, gute Dienste thun[7] wird.“

---

[31] arracher, faire verser des larmes. [32] convenablement, dignement.

73. [1] florin. [2] bégayer. [3] s'informer de. [4] s'éloigna, partit comme une flêche. [5] s'il était par hasard. [6] ordonnance (de médecin). [7] faire du bien.

Wenige Minuten nachher kam der Sohn in freudiger Hast zurück und rief schon unter der Thüre: „Ich bringe einen Arzt! Ich bringe einen Arzt!“ Sogleich trat auch der Arzt herein. Die Kranke wußte nicht zu erklären, wie nun mit einem Male zwei Ärzte sie in ihrem elenden Kämmerlein besuchten, bis ihr Sohn den ganzen Vorgang erzählte, und man nun vermuthete, daß der unbekannte Mann, welchen der Knabe um eine Unterstützung angefleht hatte, zufälliger Weise[8] ebenfalls ein Arzt gewesen sei. Der zweite Arzt war nun aber neugierig, zu erfahren, wer der andere gewesen sei, und was er verschrieben[9] habe. Er ließ sich daher das Blättchen zeigen und rief in höchster Überraschung: „Solche Recepte können wir übrigen Ärzte[10] Wiens nicht schreiben. Dieser Arzt ist der Kaiser selbst gewesen! Fünfzig Dukaten hat er hier aus seiner Kasse verschrieben!“ — Wer schildert das Erstaunen, die Rührung, die Freude, den Dank der Wittwe und des Sohnes! In Kurzem[11] stellte[12] der Arzt sie wieder her[12]; der wohlthätige Joseph aber verordnete ein jährliches Gnadengehalt[13] von hundert und fünfzig Gulden und ließ den hoffnungsvollen Knaben zum wackern Mann erziehen. **Niemeyer.**

74. Erlkönig[1].

Wer reitet so spät durch Nacht und Wind?
Es ist der Vater mit seinem Kind';
Er hat den Knaben wohl in dem Arm,
Er faßt ihn sicher, er hält ihn warm.

„Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht?“ —
„Siehst, Vater, du den Erlkönig nicht?
„Den Erlkönig mit Kron' und Schweif?“ —
„Mein Sohn, es ist ein Nebelstreif[2].“ —

„Du liebes Kind, komm, geh mit mir!
„Gar schöne Spiele spiel' ich mit dir;
„Manch bunte Blumen sind an dem Strand!
„Meine Mutter hat manch' gülden[3] Gewand.“ —

---

[8] par hasard. [9] ordonner, écrire une ordonnance. [10] nous autres médecins. [11] en peu de temps. [12] rétablir. [13] pension.

74. [1] le roi des aulnes. [2] ligne de brouillards. [3] d'or, doré.

„Mein Vater, mein Vater, und höreſt du nicht,
„Was Erlenkönig mir leiſe verſpricht?“ —
„Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Kind;
„In dürren Blättern ſäuſelt der Wind.“

„Willſt, feiner[4] Knabe, du mit mir gehn?
„Meine Töchter ſollen dich warten[5] ſchön;
„Meine Töchter führen den nächtlichen Reih'n[6],
„Und wiegen und tanzen und ſingen dich ein[7].“ —

„Mein Vater, mein Vater, und ſiehſt du nicht dort
„Erlkönigs Töchter am düſtern Ort?“ —
„Mein Sohn, mein Sohn, ich ſeh' es genau;
„Es ſcheinen die alten Weiden[8] ſo grau.“

„Ich liebe dich, mich reizt deine ſchöne Geſtalt;
„Und biſt du nicht willig[9], ſo brauch' ich Gewalt.“ —
„Mein Vater, mein Vater, jetzt faßt er mich an!
„Erlkönig hat mir ein Leids gethan[10]!“ —

Dem Vater grauſet's[11], er reitet geſchwind,
Er hält in den Armen das ächzende[12] Kind,
Erreicht den Hof mit Mühe und Noth;
In ſeinen Armen das Kind war todt.

Göthe.

75. Wann die Noth am größten, iſt Gott am nächſten.

Das Handelshaus Gruit van Steen war im Anfange des ſiebzehnten Jahrhunderts eines der angeſehenſten und reichſten in Hamburg. Aber der verheerende dreißigjährige Krieg[1] machte[2] ſeine traurigen Folgen zuletzt auch ihm fühlbar[2], und zwar um ſo mehr, je ausgebreiteter die Geſchäfte des Hauſes früher geweſen waren. Städte und Dörfer waren zu Hunderten[3] verheert und verlaſſen, und bei der Unſicherheit der Straßen war es kein Wunder, daß der Handel ſtockte[4] und vorzüglich der Abſatz[5] in das Innere von Deutſchland gering war. Ein Kaufmann nach dem

[4] beau. [5] soigner. [6] danse. [7] endormir par des chants. [8] saule. [9] consentir à. [10] faire du mal. [11] le père frissonne. [12] gémir.

75. [1] la guerre de trente ans. [2] faire ressentir. [3] par centaines. [4] s'arrêter, être dans un état de stagnation. [5] débit, débouché (de marchandises).

andern war unfähig zu zahlen und zog auch jenes Handelshaus in seine Verluste mit hinein. Dagegen wagte das große Seeschiff, sein Eigenthum, welches an der Mündung der Elbe lag, des Krieges wegen nicht auszulaufen[6], und die gangbarsten[7] Waaren mußten von den Holländern zu außerordentlich hohen Preisen aus zweiter Hand erkauft werden.

Hermann Gruit, der Besitzer der Handlung, saß mit dem alten Jansen, einem erfahrenen Diener des Hauses, um's Jahr 1638 in der Schreibstube[8] und verglich mit ihm die großen Bücher. „So thut es nicht länger gut!“ sagte dieser endlich, „wir müssen es anders anfangen. Überlaßt mir auf ein Jahr das Schiff und so viel Geld und Nürnberger Waaren, als möglich, und laßt mich damit selbst nach der neuen Welt segeln. Ihr wißt, ich bin in jüngeren Jahren schon zweimal dort gewesen, und verstehe das Geschäft; mit Gott wird es mir gelingen.“

Die beiden Männer berathschlagten miteinander über den Einfall[9], und nachdem sie die mögliche Gefahr und den möglichen Vortheil auf das Beste erwogen hatten[10], kamen[11] sie darin überein[11], daß Jansen abreisen sollte. Vier Wochen später schritt Herr van Steen in seinem Rathsherrngewande[12], den alten Buchhalter neben sich, dem Hafen zu, wo eine große Menschenmenge der Abfahrt des stattlichen Schiffes harrte[13]. Einige Handelsfreunde traten grüßend auf sie zu und äußerten bedenklich, sie wünschten[14], Herr Hermann möge bei dieser Ausrüstung nicht zu viel gewagt haben. Aber Jansen antwortete: „Laßt es euch nicht anfechten[15], ihr Herren: ich hoffe fest, wir sehen uns gesund und freudig wieder; denn ich traue[16] auf das gute Sprüchwort: Gott verläßt keinen Deutschen.“

Da donnerte der erste Signalschuß zur Abfahrt, und das Boot, welches den alten Jansen zu Schiffe führen sollte, hatte eben gelandet. Noch einmal drückte er seinem Herrn die Hände, dann stieg er schnell ein und schiffte hinüber. Jetzt wurde der große Anker aufge-

---

[6] sortir du port. [7] courant, de bon débit. [8] bureau, comptoir. [9] idée, projet. [10] peser. [11] übereinkommen tomber d'accord. [12] costume de sénateur. [13] attendre. [14] d'un air douteux, ils exprimèrent le souhait que. [15] ne vous inquiétez pas. [16] avoir confiance.

wunden, der letzte Kanonenschuß ward gelöst, alle Wimpel[17] flaggten, und mit vollen Segeln flog das Schiff dahin, dem Meere entgegen.

Drei Vierteljahre giengen vorüber[18], und kein Jansen kehrte zurück, oder ließ auch nur Etwas von sich hören; wohl aber verbreiteten sich dunkle Gerüchte von deutschen Handelsschiffen, die in der Gegend von Neu-Amsterdam gescheitert seien[19]. Die Miene des Herrn Hermann Gruit ward immer bedenklicher[20]. Einen großen Verlust nach dem andern erlitt er durch den Fall mehrerer Handlungshäuser zu Braunschweig[21], Nürnberg, Augsburg und Ulm, und täglich noch trafen[22] neue Unglücksbriefe ein[22]. Am Jahresschlusse verglich er seine Bücher — und was er gefürchtet hatte, erwies sich als Wahrheit: die Schulden überstiegen[23] sein Vermögen. Da legte er langsam die Feder weg, klappte[24] leise das Buch zu und gieng, schwer seufzend, aus der Schreibstube hinauf in das Familienzimmer. Dort kleidete er sich in seine volle Amtstracht als Rathsherr, küßte seine Frau und seine drei Knaben, und gieng mit der Äußerung[25], daß heute Sitzung sei, hinunter. Langsam schritt er dem Rathhause zu; ein Diener trug ihm das schwere Hauptbuch[26] nach. Im Rathssaale legte er vor den erstaunten Amtsgefährten[27] die Ehrenzeichen[28] seiner Würde ab und erklärte seine Zahlungsunfähigkeit[29].

Man kann denken, wie groß das Staunen Aller war, daß das große Haus Gruit van Steen zu zahlen aufhören müsse. Indeß überzeugten sie sich aus der genauen Ansicht[30] der Bücher, daß Herr Hermann an seinem Unglücke nicht Schuld sei, und beschlossen, ihm noch eine halbjährige Frist[31] zu gestatten, als die äußerste Zeit, in welcher man Jansen noch zurückerwarten könne, wenn das Schiff nicht verunglückt[32] wäre.

Aber das halbe Jahr verfloß; es vergiengen zwei Monate darüber — und Jansen war nicht gekommen. Herrn Hermann's Umstände aber hatten sich noch verschlimmert.

---

[17] banderolles, pavillon. [18] neuf mois se passèrent. [19] faire naufrage. [20] soucieux. [21] Brunswick. [22] arriver. [23] surpasser. [24] fermer. [25] sous le prétexte. [26] grand livre. [27] collègue. [28] les insignes. [29] insolvabilité. [30] examen. [31] un délai de six mois. [32] périr.

Da drangen[33] die schon durch die bewilligte Frist erbitterten Gläubiger so ungestüm auf die strenge Vollziehung des Gesetzes und die Versteigerung[34] aller ihrem Schuldner gehörigen Sachen, daß die Obrigkeit dem Rechte seinen Gang[35] lassen mußte. Alles wurde unter Siegel gelegt[36], und dem armen Gruit nebst seiner Familie blieb nur das kleine Stübchen, wo sonst der Hausknecht geschlafen, links am Haupteingange[37] des Hauses.

Die Versteigerung begann; sie geschah in dem geräumigen Schreibzimmer, jenem Stübchen gegenüber. Man konnte hier die laute Stimme des Ausrufers deutlich hören. Mit jedem Niederfallen des Hammers fuhr es[38] dem Herrn Hermann wie ein Schwert durch's Herz. Er saß tiefsinnig am Fenster und starrte das Schild[39] seines Nachbars, des Wirthes zum Westindienfahrer[40], an. Die Frau saß in der Tiefe der Stube mit rothgeweinten Augen[41]; die Knaben aber spielten mit dem Hunde.

Da trat der Rathsdiener[42] herein und sagte mitleidig: „Herr Senator, den Lehnsessel soll ich holen.“

Herr Herman seufzte und Thränen traten in seine Augen; in diesem mit grünem Sammet[44] beschlagenen[45] Lehnsessel war sein Vater sanft entschlafen. Er wurde daher wie ein Heiligthum im Hause angesehen. Doch er wurde nun hinausgetragen, und die ganze Familie folgte ihm nach, wie wenn sie sich nicht von ihm trennen könnte.

Der Versteigerer rief: „Ein noch guter Lehnsessel, mit Sammet beschlagen,“ — und eine lange Pause folgte, weil[46] sich alle Blicke nach den jammernden Hausbewohnern wandten. Endlich bot Jemand darauf mit vier Mark[47], und der Versteigerer rief mißmuthig[48]: „Also vier Mark zum Ersten!“ In diesem Augenblicke rief eine starke Baßstimme zum offenen Fenster hinein: „Vierhundert Mark zum Ersten!“ Alles staunte; der Hund drängte sich gewaltsam und freu-

---

[33] insister sur. [34] vente à l'enchère. [35] cours. [36] mettre sous le scellé. [37] entrée principale. [38] chaque coup de marteau frappait le cœur. [39] enseigne. [40] navire des Indes Occidentales. [41] les yeux rouges de larmes. [42] huissier. [43] fauteuil. [44] velours. [45] garni. [46] tandis que. [47] marc. [48] de mauvaise humeur.

dig bellend vor das Haus. Jetzt trat ein Mann in Schiffertracht[49] in's Zimmer und rief nachdrücklich, indem er mit seinem spanischen Rohre auf den Tisch schlug: „Vierhundert Mark zum andern, zum dritten, und letzten Mal!“

„Gott, unser Jansen!“ rief Herr Hermann — und fiel ihm um den Hals. Der aber fuhr fort: „Ja, ich bin's, und unser Schiff liegt voll Gold und Waaren im Hafen. Die Auction ist aus[50]! Fort jetzt, ihr Alle; morgen kommt auf's Rathhaus; da soll Alles sammt den Interessen bezahlt werden. Denn wissen sollt ihr; unser Herr Gott lebt noch! — und nun erst seid freudig gegrüßt in der Heimath, mein Herr Hermann und Frau Elisabeth, von euerm alten Jansen!“

W. Stern.

76. Hoffnung.

Es reden und träumen die Menschen viel
Von bessern, künftigen Tagen;
Nach einem glücklichen, goldenen Ziel
Sieht man sie rennen und jagen.
Die Welt wird alt und wieder jung;
Doch der Mensch hofft immer Besserung.

Die Hoffnung führt ihn in's Leben ein,
Sie umflattert [1] den fröhlichen Knaben,
Den Jüngling begeistert ihr Zauberschein [2],
Sie wird mit dem Greis nicht begraben;
Denn beschließt er im Grabe den müden Lauf,
Noch am Grabe pflanzt er — die Hoffnung auf.

Es ist kein leerer, schmeichelnder Wahn [3],
Erzeugt im Gehirne des Thoren;
Im Herzen kündet es laut sich an [4]:
Zu was Besserm [5] sind wir geboren;
Und was die innere Stimme spricht,
Das täuscht die hoffende Seele nicht.

Schiller.

---

[49] costume de marin. [50] est fini.

76. [1] voltiger autour. [2] éclat enchanteur, forme enchanteresse. [3] illusion [4] quelque chose nous dit. [5] quelque chose de mieux.

77. Der Gefangene.

Ali, der Sohn des Abbas, war eines Tages gegen Abend bei dem Kalifen Mamun, als ein Mann, an Händen und Füßen gebunden, vor denselben gebracht ward. Da der Kalife auf die Treue Ali's sehr großes Vertrauen setzte, so befahl er ihm, den Gefangenen diese Nacht über zu bewahren und den folgenden Tag wieder vor ihn zu bringen, wo er sein Urtheil empfangen sollte. Ali nahm[1] den Gefangenen mit sich in sein Haus und verschloß ihn in sein Harem, als den sichersten Ort desselben, weil er an den Blicken des Kalifen gemerkt hatte, daß er auf diesen Mann sehr zornig sei. Darauf fragte er den Fremden, wer er sei.

„Ich bin aus der Stadt Damaskus," antwortete der Gefangene; „mein Haus steht nicht weit von der großen Moschee." — „Der Himmel segne diese Stadt," rief Ali aus, „und vorzüglich diesen Theil, wo du wohnest: denn daselbst hat mir ein Mann das Leben gerettet." Der Fremde war neugierig und fragte, wer dieser Mann sei.

„Es sind nun einige Jahre," fuhr Ali fort, „als der Kalife den vorigen Statthalter[2] Hussain absetzte und den jetzigen[3] zu seinem Nachfolger ernannte. Ich war unter dem Gefolge dieses letzteren. Hussain war ein Verräther, der sich vor dem Zorne des Kalifen fürchtete: denn als wir in den Palast des Statthalters eingezogen[4] waren, wurden wir von seinen Anhängern auf allen Seiten umringt, und der größte Theil von uns wurde niedergehauen[5]. Ich sprang durch ein Fenster und flüchtete in die Gegend[6] der großen Moschee. Ich sah die Thüre eines ansehnlichen Hauses offen stehen, eilte hinein und bat den Eigenthümer desselben, der mir entgegenkam, mich zu verbergen. Er nahm mich auf und führte mich in sein Harem, wo ich vor meinen Feinden verborgen blieb und, wie ein Gastfreund, von dem Unbekannten bewirthet[7] ward. Nach Verlauf[8] eines Monats gab mir mein Wirth Nachricht, daß ich mit guter Gelegenheit

---

77. [1] emmener. [2] gouverneur. [3] actuel. [4] einziehen entrer. [5] niederhauen massacrer. [6] environs, voisinage. [7] traiter. [8] au bout de.

wieder in mein Vaterland zurückkehren könne, weil in wenigen Tagen eine Karawane nach Bagdad abgehe[9]. Ich schämte mich, meine Armuth zu gestehen, und war entschlossen, der Karawane zu folgen. Allein wie erstaunte ich, als ich am Tage der Abreise ein schönes Pferd, ein Maulthier mit Speise[10] beladen und einen Sclaven zu meiner Bedienung vor der Thüre fand. Mein Wirth überreichte mir einen Beutel voll Goldstücke, führte mich selbst zur Karawane und empfahl mich seinen Freunden. Ich gab mir viele Mühe, den Namen und den Stand dieses großmüthigen Mannes zu entdecken, konnte aber weder von seinen Freunden, noch von Andern erfahren, wer er sei. Ich wollte zufrieden sterben, wenn ich ihn wiederfinden und ihm meine Dankbarkeit bezeugen könnte."

"Deine Wünsche sind erfüllt," sagte der Gefangene. "Ich bin der Mann, der dich in sein Haus aufnahm; kennst du mich nicht mehr?" Ali erschrack und trat näher[11]. Alter und Unglück hatten zwar das fremde Gesicht verändert; doch Ali, der die Gestalt seines Wohlthäters im Herzen trug, konnte die Ähnlichkeit, welche ihm die Nacht verborgen hatte, nicht lange verkennen; und als ihn der Fremde noch an einige besondere Umstände erinnerte, so blieb ihm kein Zweifel mehr übrig. Er umarmte seinen Freund, löste seine Bande und fragte, durch welches Unglück er sich den Zorn des Kalifen zugezogen habe."

"Neidische Feinde," antwortete der Fremde, "haben mich heimlich bei dem Kalifen verklagt, ob ich gleich nicht weiß, weßwegen[12]. Man hat mich eilig von Damaskus weggeführt; man hat mir nicht einmal erlaubt, von meiner Frau und meinen Kindern Abschied zu nehmen. Ich weiß nicht, was für ein Schicksal auf mich wartet; sollte ich aber, wie ich befürchte, morgen sterben müssen, so erweise mir die Liebe und gib meiner Familie von meinem Tode Nachricht."

"Nein, du sollst nicht sterben!" rief Ali aus; "du bist frei und sollst deine Frau und deine Kinder wiedersehen!" Er holte einige Edelsteine zum Geschenke für seine Frau und einen Beutel mit zwei-

---

[9] partir. [10] provisions. [11] näher treten s'approcher. [12] de quoi, pour quoi.

tausend Goldstücken zum Reisegelde [13]. „Gehe, mein Freund," sprach er, „eile zu den Deinigen zurück [14]. Der Zorn des Kalifen mag auf mich fallen; ich fürchte ihn nicht, wenn [15] ich dich nur [15] gerettet habe."

„Was verlangst du von mir?" antwortete der Fremde. „Um einem zweifelhaften Tode zu entgehen, sollte ich dein Leben, das ich einst rettete, für mich zum Opfer geben [16]? Nein, Freund, ich bin nicht so feige, daß ich nicht sterben könnte, wenn es sein muß. Suche den Kalifen von meiner Unschuld zu überzeugen: dieß ist das Einzige, um das ich dich bitte. Kannst du das nicht, so will ich lieber zweimal sterben, als durch meine Flucht ein Verräther an meinem Freunde werden." Ali bat von neuem; allein der Freund blieb unbeweglich [17].

Den andern Tag begab sich Ali dem Befehle gemäß [18] wieder zum Kalifen. Der Kalife war mit einem feuerfarbenen Mantel bekleidet, dem gewöhnlichen Gewande, wann er über Verbrecher Gericht hielt [19]. Sobald er den Ali sah, fragte er, wo der Gefangene sei, und befahl, denselben herbeizuführen. — „Herr," antwortete Ali und warf sich vor dem Throne nieder, „es hat sich mit dem Gefangenen diese Nacht etwas Besonderes zugetragen [20]."

„Ich schwöre dir bei den Geistern meiner Väter," rief Mamun zornig aus, „wenn der Gefangene entflohen ist, so mußt du an seiner Stelle sterben."

„Mein Leben und das seinige sind in deiner Hand," sprach Ali. „Dein Sklave bittet nur um ein kurzes Gehör [21]." Hierauf erzählte er, wie und bei welcher Gelegenheit dieser Mann ihm das Leben gerettet, wie er demselben, um für seine Wohlthaten dankbar zu sein, die Freiheit angeboten, wie er aber dieses Anerbieten großmüthig ausgeschlagen [22] habe. „Er ist unschuldig, Herr," fuhr Ali fort, „ein Mann, der so erhaben denkt und handelt, kann kein Verbrecher sein. Neidische Feinde haben ihn verleumdet; aber der große Mamun ist viel zu gerecht, als daß er einen großmüthigen Mann ungehört [23] verurtheilen sollte."

---

[13] frais de voyage. [14] hâte-toi de retourner. [15] pourvu que. [16] faire le sacrifice de, sacrifier. [17] inébranlable. [18] suivant l'ordre qu'il avait reçu. [19] juger. [20] sich zutragen se passer, arriver. [21] audience. [22] refuser, repousser. [23] sans l'entendre.

Mamun, der, seine Heftigkeit ausgenommen, ein Fürst von großen Tugenden war, bewunderte die Denkart des Gefangenen und schien gerührt. „Ich verzeihe ihm, weil du für ihn bittest," sprach er. „Gehe, bringe ihm diese Nachricht und führe ihn zu mir!" Ali gehorchte und brachte den Gefangenen herbei. Der Kalife sah ihn gnädig an und ließ ihm ein Ehrenkleid anlegen. Er schenkte ihm zehn Pferde und zehn Maulthiere aus seinem eigenen Stalle und überdieß noch zehntausend Goldstücke Reisegeld. Auch schrieb er einen Brief an den Statthalter von Damaskus, worin er ihm diesen Mann als einen seiner Lieblinge empfahl.

Liebeskind.

78. Das Schifflein.

Ein Schifflein ziehet leise
Den Strom hin seine Gleise [1];
Es schweigen, die drin wandern;
Denn Keiner kennt den Andern.

Was zieht hier aus dem Felle [2]
Der braune Waidgeselle [3]?
Ein Horn, das sanft erschallet;
Das Ufer wiederhallet.

Von seinem Wanderstabe [4]
Schraubt [5] Jener Stift und Habe
Und mischt mit Flötentönen
Sich in des Hornes Dröhnen [6].

Das Mädchen saß so blöde [7],
Als fehlt' ihr gar die Rede,
Jetzt stimmt sie mit Gesange [8]
Zu Horn und Flötenklange.

Die Rudrer auch sich regen
Mit taktgemäßen [9] Schlägen.
Das Schiff hinunter flieget,
Von Melodie gewieget.

---

78. [1] chemin qu'on suit, trace d'une voiture, d'un bateau. [2] valise. [3] chasseur. [4] bâton de voyage. [5] dévisser la pointe et la poignée. [6] sons graves. [7] timide. [8] elle mêle sa voix aux sons. [9] cadencé.

Hart stößt es auf am Strande,
Man trennt sich in die Lande.
„Wann treffen wir uns, Brüder!
Auf einem Schifflein wieder?“

Uhland.

79. Die beiden Raupen.

Zwei Raupen trafen einst auf ihren Wanderungen zusammen. Matt und schwer wand [1] sich eine am Boden hin [1] und sprach zu der jüngern Schwester: „O du, die du noch in jugendlichem Übermuth [2] dein Haupt trägst, wie eine Königin, und in lustigen Sätzen dahin wallst [3], von einem Blatte zum andern, lerne von mir die kurze Dauer des Glücks, die traurige Lehre der Vergänglichkeit [4]. Siehe, meine Kraft ist gänzlich erschöpft, und ich fühle, daß ich sterben muß! Beweine mich, du glückliche Schwester, daß ich dieses schöne Krautfeld [5] auf immer verlassen und in Staub zerfallen soll. Wie gern blieb ich länger hier, wo für meine Bedürfnisse so reichlich gesorgt [6] ist, wie gern freuete ich mich mit dir meines Lebens; aber mein Wunsch ist vergebens, immer mehr schrumpft [7] mein Leib zusammen [7] und bereitet sich zum Tode. Bald wird mein Bewußtsein schwinden, und ich werde dich nicht mehr kennen. Traure dann an meinem Grabe und verlaß mich auch im Tode nicht!“

So klagte die Raupe; denn das Geheimniß des Todes ist dem beschränkten Blicke dunkel und fürchterlich, weil er die hohen Kräfte nicht kennt, die dereinst [8] aus ihm geboren werden sollen.

Die betrübte Schwester aber verweilte an der Seite der sterbenden und tröstete sie, bis sie zum Todesschlummer dahin sank [9]. Mit treuer Liebe bewahrte sie nun den Sarg, den die Natur heimlich für die kleine Leiche gezimmert [10] hatte, und sie verließ das Plätzchen nicht bei Tag und Nacht, sondern weidete dort umher und wachte darüber mit treuem Auge. Als aber mehrere Tage vergangen waren und sie einst nach einer finstern, stürmischen Nacht an das Grab der Theuren kam, — siehe — da war es von einander geborsten [11],

79. [1] sich winden se dérouler, se tordre. [2] fierté. [3] s'avancer. [4] l'instabilité, fragilité. [5] prairie. [6] pourvoir à. [7] zusammenschrumpfen se rider. [8] un jour. [9] tomber dans. [10] construire, préparer. [11] s'entr'ouvrir.

und auf den Trümmern desselben saß ein fremdes, seltsames Wesen, mit schneeweißen Flügeln, das bebte, wie von leiser Wonne durchschauert [12] und hob versuchend die zart gefaltenen Schwingen. — „Wer bist du?“ fragte die Erstaunte, „die du das Grab meiner Schwester zerstörtest, und wo hast du ihren morschen Staub hingetragen?“ — „Gott hat ihn gesammelt und ihn auf's Neue beseelt!“ jauchzte die Psyche. „Sehe ich dich an, du armes, mir einst so eng verschwistertes [13] Wesen, so mahnt mich's [14] lebendig an den Traum ferner Zeit!“

„Beschränkten Sinnes, wie ich damals war, kannte ich kein seligeres Loos, als das meine! Bitter war mir der Tod; denn ich hatte keine Ahnung von dem Zustande, dessen ich mich jetzt erfreuen darf. Aber der Todesengel, der mir des Leibes Fesseln löste, wurde mir ein Bote des Heils, des unaussprechlichsten Glückes. Noch habe ich keine Worte für das, was mich mit so seliger Ahnung erfüllt! Mir ist, als [15] wäre die ganze Welt mein, als dürft' ich mich mit den Düften der Blume, mit den Wellen des Äthers auf's Innigste vermählen [16].“

So sprach der Schmetterling und entfaltete in seliger Hoffnung zum ersten Male der Schwingen glänzende Pracht. Mit leichtem Fluge stieg er empor und theilte die Luft mit seinen weit ausgebreiteten Flügeln.

Die Raupe aber kehrte das geblendete [17] Auge zu Boden; sie vermochte es nicht, das süße Wunder zu fassen [18]. Als aber der Todesengel auch zu ihr trat, da erwachte das holde Bild noch einmal lebendig vor ihren Sinnen, und sie trauerte nicht und bereitete sich still und hoffend zu dem geheimnißvollen Schlummer.

Agnes Franz.

80. Schäfers Sonntagslied.

Das ist der Tag des Herrn!
Ich bin allein auf weiter Flur,
Noch eine Morgenglocke nur! —
Nun Stille nah und fern!

---

[12] agité, pénétré. [13] si étroitement uni. [14] cela me rappelle. [15] il me semble que. [16] unir. [17] ébloui. [18] comprendre.

Anbetend knie' ich hier.
O süßes Graun [1]! geheimes Weh'n [2]!
Als knieten Viele ungeseh'n
Und beteten mit mir.

Der Himmel nah und fern,
Er ist so klar und feierlich,
So ganz als wollt' er öffnen sich.
Das ist der Tag des Herrn!

Uhland.

81. Geprüfte Treue.

Der Kalif Mutewekul hatte einen fremden Arzt, mit Namen Honain, welchen er wegen seiner großen Wissenschaft sehr ehrte. Einige Hofleute machten ihm diesen Mann verdächtig [1] und sagten, da derselbe ein Ausländer [2] sei, so könne man sich auf seine Treue nicht wohl verlassen [3]. Der Kalif ward unruhig und wollte ihn prüfen, ob und in wie fern [4] dieser Argwohn gegründet wäre. Er ließ ihn zu sich kommen und sagte: „Honain, ich habe unter meinen Emiren einen gefährlichen Feind, gegen den ich seines starken Anhangs [5] wegen keine Gewalt brauchen kann. Daher befehle ich dir, daß du ein feines [6] Gift zubereitest, das an dem Todten keine Spur von sich zurückläßt. Ich will ihn morgen zu Gaste laden und mich seiner auf diese Weise entledigen [7].

„Herr," antwortete Honain, „meine Wissenschaft erstreckt sich nur auf Arzneien, die das Leben erhalten, andere kann und mag ich nicht zubereiten. Ich habe mich auch nie bemüht, es zu lernen, weil ich glaubte, daß der Beherrscher der wahren Gläubigen keine solchen Kenntnisse von mir fordern würde. Habe ich hierin Unrecht gethan, so erlaube mir, deinen Hof zu verlassen, um diese mir mangelnde Wissenschaft in einem andern Lande zu erlernen." Mutewekul antwortete, dieß sei eine leere Entschuldigung; wer die heilsamen Mittel [8] kenne, der wisse auch die schädlichen. Er bat, er drohte, er versprach Geschenke. Umsonst; Honain blieb bei seiner Antwort.

---

80. [1] frissonnement. [2] souffle.

81. [1] suspect. [2] étranger. [3] se confier en, compter sur. [4] jusqu'à quel point. [5] parti. [6] subtil. [7] se défaire, se débarrasser. [8] remède.

Endlich stellte sich[9] der Kalif erzürnt, rief die Wache und befahl, diesen widerspenstigen[10] Mann in's Gefängniß zu führen. Das geschah; auch ward ein Kundschafter[11] unter dem Scheine eines Gefangenen zu ihm gesetzt, der ihn ausforschen und dem Kalifen von Allem, was Honain sagen würde, Nachricht geben[12] sollte.

So empfindlich Honain über eine solche Behandlung war, so ließ er sich doch mit keinem Worte gegen den Mitgefangenen merken, warum der Kalif auf ihn zürne. Seine einzige Rede bestand darin, daß ihm Unrecht geschehe. Nach einiger Zeit ließ ihn der Kalif wieder vor sich bringen. Auf einem Tische lag ein Haufen Gold, Demanten und köstliche Stoffe; daneben aber stand der Henker mit einer Geißel[14] in der Hand und einem Schwerte unter dem Arme. „Du hast Zeit gehabt," fieng Mutewekul an, „dich zu bedenken[15] und das Unrecht deiner Widerspenstigkeit[16] einzusehen. Nun wähle: entweder nimm diese Reichthümer und thue meinen Willen, oder bereite dich zu einem schimpflichen Tode." — „Herr," antwortete Honain, „die Schande besteht nicht in der Strafe, sondern in dem Verbrechen. Ich kann sterben, ohne die Ehre meiner Wissenschaft und meines Standes zu beflecken, du bist Herr meines Lebens; thue, was dir gefällt."

„Geht hinaus," sagte der Kalif zu den Umstehenden[17], und als er allein war, reichte er dem gewissenhaften Honain die Hand und sprach: „Honain, ich bin mit dir zufrieden. Du bist mein Freund, und ich der deinige. Man hatte mir deine Treue verdächtig gemacht; ich mußte deine Ehrlichkeit prüfen, um gewiß zu werden, ob ich mich vollkommen auf dich verlassen könnte. Nicht zur Belohnung, sondern als Zeichen meiner Freundschaft werde ich dir diese Geschenke senden, die deine Tugend nicht verführen konnten."

So sprach der Kalif und befahl, das Gold, die Edelsteine und die Stoffe in Honain's Haus zu tragen.

Palmblätter.

---

[9] feignit d'être. [10] rebelle. [11] espion. [12] rendre compte, rapporter. [13] quelque sensible que. [14] fouet, étrivières. [15] faire des réflexions. [16] opiniâtreté. [17] les assistants.

82. Der Grenzstreit.

Einst stritten[1] die Urner mit ihren Nachbarn, den Glarnern, bitter um ihre Landesgrenze, und in diesem Streite fügten sie einander täglich großen Schaden zu. Da wurde von den Schiedsrichtern[2] der Ausspruch gethan: „Daß ein rüstiger Felsgänger[3] zur Tag- und Nachtgleiche[4] von jedem Theile früh Morgens, sobald der Hahn krähe, ausgesandt werden solle. Jeder solle nach dem jenseitigen Gebiet zu laufen, und da, wo sich beide Männer begegnen würden, solle die Grenzscheide[5] sein.“ — Diese Männer wurden gewählt, und man dachte besonders darauf, einen solchen Hahn zu halten, der die Morgenstunde auf das Allerfrüheste verkünde. Die Urner nahmen einen Hahn, setzten ihn in einen Korb und gaben ihm sparsam zu fressen und zu saufen, weil sie glaubten, Hunger und Durst würden ihn früher wecken. Die Glarner hingegen mästeten[6] ihren Hahn, in der Hoffnung, daß er freudig und stolz in aller Frühe den Morgen begrüßen würde. Als nun der bestimmte Tag erschien, da geschah es, daß zu Altorf der hungrige Hahn zuerst krähte, kaum wie es dämmerte; und froh brach[7] der Urner Felsenklimmer auf[7], der Marke[8] zulaufend.

Allein im Linth-Thale drüben stand schon die volle Morgenröthe am Himmel, die Sterne waren verblichen und der fette Hahn schlief noch in guter Ruhe. Traurig umgab ihn die ganze Gemeinde; aber sie waren redlich, und Keiner wagte es, ihn aufzuwecken. Endlich schwang er die Flügel und krähte. Ängstlich sprang der Glarner Läufer fort, um seinen Landesgenossen noch so viel als möglich von dem bestrittenen[9] Lande zu retten. Aber ach! es war zu spät. Bald stießen[10] die beiden Männer auf einander[10] und der von Uri rief: „Hier ist die Grenze.“ — „Nachbar,“ sprach betrübt der von Glarus, „sei billig und gieb mir noch ein Stück von dem Waidlande, das du errungen hast!“ Doch der Urner wollte nicht; aber der Glarner ließ ihm keine Ruhe, bis er barmherzig wurde[11] und sagte: „So

---

82. [1] Streiten se disputer. [2] arbitre. [3] marcheur, coureur. [4] au jour de l'équinoxe. [5] limite, frontière. [6] engraisser. [7] aufbrechen se mettre en marche. [8] limite, frontière. [9] contesté. [10] auf einander stoßen se rencontrer. [11] s'attendrir.

viel will ich dir noch gewähren, als du, mich an deinem Halse tragend, bergan[12] läufst.“ — Da faßte ihn der biedere Sennhirt[13] von Glarus und klomm[14] noch ein Stück Felsen hinauf, und manche Tritte gelangen ihm noch; aber plötzlich versiegte ihm der Athem[15], und todt sank er zu Boden. Und noch heutiges Tages wird das Grenzbächlein[16] gezeigt, bis zu welchem der wackere Glarner den siegreichen Urner getragen haben soll. In Uri war große Freude ob ihres Gewinnstes; aber auch die von Glarus gaben ihrem Hirten die verdiente Ehre und bewahrten seine große Treue in stäter[17] Erinnerung.

Grimm.

83. Der gute Kamerad.

Ich hatt' einen Kameraden,
Einen bessern find'st du nit[1].
Die Trommel schlug zum Streite,
Er gieng an meiner Seite,
In gleichem Schritt und Tritt.

Eine Kugel kam geflogen;
Gilt's mir[2] oder gilt es dir?
Ihn hat es weggerissen,
Er liegt mir vor den Füßen.
Als wär's ein Stück von mir.

Will mir die Hand noch reichen,
Derweil[3] ich eben lad'.
Kann dir die Hand nicht geben,
Bleib du im ew'gen Leben
Mein guter Kamerad!

Uhland.

84. Der russische Curtius.

Die russische Armee unter dem General Benningsen stand im Jahre 1807 in den Umgebungen von Czernow, Strekoczin und Neustadt; die Franzosen hielten das linke Ufer der Weichsel

[12] en montant. [13] pâtre, berger. [14] klimmen gravir. [15] la respiration lui manqua. [16] russeau qui forme la limite. [17] durable.

83. [1] nit *pour* nicht. [2] est-il pour moi? [3] pendant que.

besetzt[1]. Die russischen Vorposten unter dem Befehle des Generals Baghufwud waren an den Ufern der Wkra aufgestellt. Russen und Franzosen scharmützelten[2] beständig mit einander, und das immerwährende Schießen[3] beunruhigte das Hauptquartier und hinderte die Kavalleristen an der Besorgung ihrer Pferde. — Um dieser Sache ein Ende zu machen, ritt der General Baghufwud zu den Vorposten, ließ zwei französische Offiziere ersuchen[4], an das Ufer zu kommen, und schlug diesen vor, den Schildwachen beider Theile das unnöthige Schießen zu untersagen. Man willigte ein[5], und Abschied nehmend winkte der General mit seinem Taschentuche. Die nahestehende russische Schildwache hielt[6] dieß für ein Signal zum Schießen, legte an[7] und tödtete einen der französischen Offiziere, die so eben mit Baghufwud gesprochen hatten. Man kann sich keinen Begriff von dem Entsetzen und dem Unwillen von beiden Seiten machen. Die Franzosen schrieen über Verrath und Treulosigkeit. Obgleich die Russen fühlten, daß diese Vorwürfe ungerecht waren, so konnten sie sich dennoch nicht rechtfertigen.

Da wandte sich Baghufwud zu dem am Leben gebliebenen französischen Offiziere mit den Worten: „Glauben Sie nicht, daß ich die Rechte der Menschheit verletzt habe. Mißverständniß[8] und Übereilung, aber nicht Verrath führten diesen unglücklichen Vorfall herbei. Ich bin unschuldig daran, doch um Ihnen Gelegenheit zu geben, den Tod Ihres Gefährten zu rächen, biete ich mich Ihnen zum Opfer dar. Möge mein Blut den Verdacht gegen die Rechtlichkeit[9] des russischen Charakters tilgen[10]! Schießen Sie auf mich; ich werde diese Stelle nicht verlassen!“ — General Baghufwud entblößte[11] seine Brust und erwartete ruhig den Schuß. Ein französischer Voltigeur kommt näher, schlägt das Gewehr auf den General an[12], zielt, zögert, setzt die Flinte ab und wendet sich dann zu seinem Offizier mit den Worten: „Ich vermag den edlen Krieger nicht zu tödten. Von seiner Rechtlichkeit fühle ich mich überzeugt und bin

---

84. [1] besetzt halten occuper. [2] escarmoucher. [3] fusillade. [4] prier, inviter. [5] consentir, tomber d'accord. [6] regarder comme. [7] mettre en joue. [8] malentendu, méprise. [9] loyauté. [10] effacer. [11] découvrir. [12] coucher en joue.

bereit, mich für seine Ehre zu schlagen mit Jedem, der daran zweifelt!“ — „Gib mir die Hand, Freund!“ entgegnete ihm darauf der Offizier, „du bist ein edler Mann!“ — Und sich zu Baghufwud wendend, ruft er diesem zu: „Mein General, Sie sehen, welche Gefühle Sie in uns erregt haben. Leben Sie zum Ruhme Ihres Vaterlandes; die Franzosen wissen edle Feinde zu schätzen!“ Der Vorfall ward bald in der französischen Armee bekannt, und man nannte Baghufwud von diesem Tage an den russischen Curtius.

Förster.

85. Der edle Wettstreit.

Ein englischer Schiffskapitän, Namens Richardson, wurde unweit Danzig von einem schrecklichen Sturme überfallen. Mit genauer Noth[1] gelang es ihm endlich, den Hafen zu erreichen.

Ein anderes Schiff, welches dem seinigen folgte, war nicht so glücklich. Es ward vielmehr auf eine Sandbank geworfen, und sechzehn Menschen, die sich auf demselben befanden, erwarteten schon den Augenblick, wo ihr Schiff bersten würde[2] und sie selbst ein Raub der tobenden Wellen werden müßten.

Richardson bemerkte ihre Noth[3]; allein sein eigenes Schiff war so übel zugerichtet[4], und seine Leute waren von Arbeit und von ausgestandener[5] Todesangst so erschöpft, daß es ihnen unmöglich war umzukehren, um den Nothleidenden zu Hülfe zu eilen. Und doch drängte ihn sein Herz gewaltig. Es war ihm eben so unmöglich, bei der Noth seiner Nebenmenschen ein müßiger Zuschauer zu bleiben. Was that er also?

Er lief zu dem Kapitän eines andern Schiffes, welches gleichfalls da vor Anker lag, und bat ihn, eine Pflicht der Menschlichkeit zu erfüllen, zu deren Erfüllung er sich selbst außer Stand gesetzt sehe[6].

Aber dieser andere Schiffskapitän war eine von jenen kleinen Seelen, die, wenn sie Jemandem dienen sollen, sich erst immer wohl-

---

85. [1] avec la plus grande peine. [2] s'entr'ouvrir. [3] détresse. [4] si maltraité. [5] ausstehen souffrir, éprouver. [6] qu'il se voyait hors d'état d'accomplir lui-même.

bedächtig[7] fragen: „Habe ich selbst auch Nichts dabei zu wagen[8]? Gewinne ich auch wohl selbst dabei?“

Eine garstige Art zu denken!

Dieser selbstsüchtige[9] Mann war also nicht zu bewegen[10], sich selbst in Gefahr zu begeben, um Anderer Leben zu retten, aller Vorstellungen ungeachtet, welche der gutherzige Richardson ihm machen mochte[11].

Er bat ihn darauf, ihm wenigstens sein Boot zu leihen, weil dieses größer und fester, als sein eigenes war. Aber auch dieses schlug[12] der undienstfertige Mann ihm ab, weil es bei dem erschrecklichen Sturme, der noch immer wüthete, leicht könnte verloren gehen[13].

Von edlem Unwillen[14] glühend, eilte Richardson wieder nach seinem eigenen Schiffe und rief seinen ermatteten Matrosen zu: „Kameraden, habt ihr wohl noch Kraft und Muth genug, ein Werk der Barmherzigkeit um Gotteswillen zu verrichten[15]? Seht jene Unglücklichen, die dem Augenblicke des Todes nahe sind! Wer ein Herz im Leibe hat, der folge mir!“ Mit diesen Worten sprang er in's Boot, und acht brave Matrosen sprangen ihm nach. Muthig ruderten sie durch die wilden schäumenden Wogen und kamen endlich glücklich bei dem gestrandeten[16] Schiffe an. Aber in ihrem kleinen Boote konnten sie nur sechs Menschen auf einmal aufnehmen. Diese brachten sie also zuerst an's Land; dann kehrten sie noch zweimal zurück, um auch die Übrigen abzuholen. Die Geretteten dankten ihnen mit Freudenthränen, und sie selbst fühlten über das, was sie gethan hatten, einen Vorschmack[17] himmlischer Seligkeit.

Unter den sechzehn Menschen, die ihr Leben ihnen zu verdanken[18] hatten, war auch ein reicher Kaufmann aus Smyrna. Dieser kam am andern Tage zu Richardson und brachte ihm tausend Guineen. „Was soll das[19]?“ fragte Richardson. — „Es soll dein sein,“ antwortete der Kaufmann; nimm es als einen kleinen Beweis meiner

---

[7] d'une manière bien réfléchie. [8] risquer. [9] égoïste. [10] engager, décider. [11] malgré toutes les représentations que le généreux R. pût lui faire. [12] abschlagen refuser. [13] périr, se perdre. [14] indignation. [15] faire. [16] échoué. [17] avant-goût. [18] être redevable. [19] que signifie cela?

Erkenntlichkeit an!“ — „Ich? der Himmel bewahre mich! Habe ich dir darum geholfen, daß du mir Geld dafür geben solltest?“ Der Kaufmann fuhr fort, darauf zu dringen, daß er das Geld annehmen solle; aber Richardson schlug es fortwährend ab. Endlich fragte dieser: So sage mir doch, du, der du so große Geschenke anbieten kannst, — wie groß wohl dein Vermögen sei?“ — „So groß,“ war die Antwort des Kaufmanns, „daß ich dich und all dein Schiffsvolk versorgen[20] könnte, ohne arm zu werden!“ — „Wenn das ist[21],“ erwiderte Richardson, „so darf ich dein Geschenk nehmen.“ Er nahm hierauf den Beutel mit Gelde, rief seine Matrosen auf's Verdeck und — theilte Alles unter sie aus, ohne einen Pfennig[22] für sich selbst zu behalten.

Indeß nun das Schiffsvolk[23] laut frohlockte[24], stand der Kaufmann von Smyrna da und weinte. „Was ist dir? fragte Richardson. — „Ich bin betrübt,“ antwortete jener, „daß ein Mann, dem ich mein Leben zu verdanken habe, so stolz ist, daß er mir die Freude nicht gönnen[25] will, mich erkenntlich zu bezeigen[26].“ — Bei Gott! du irrst,“ rief Richardson, „nicht aus Stolz theile ich dein Geschenk unter diese aus, sondern weil sie es nöthiger haben als ich, und weil ich ohne ihre Hülfe dich nicht hätte retten können.“ — „Und meinst du,“ fuhr jener fort, „daß ich diese würde vergessen haben? Sieh hier,“ — indem er einen andern Beutel zeigte, „dieß war für sie bestimmt! Aber es ist, wie ich sagte, du verachtest meine Erkenntlichkeit!“ — „Bei Allem was heilig ist, ich verachte sie nicht,“ rief Richardson mit einiger Hitze aus. „So nimm denn wenigstens dieß!“ versetzte der Kaufmann, indem er einen kostbaren Ring vom Finger zog und ihn dem Kapitän reichte. Richardson nahm ihn. Alle die von diesem edlen Wettstreit hörten, waren zweifelhaft[27], wen von beiden sie mehr bewundern sollten, den großmüthigen Schiffskapitän oder den erkenntlichen Kaufmann? Darin aber kamen[28] Alle überein, daß beide edle, liebenswürdige Männer wären.

Campe.

---

[20] assurer le sort de. [21] s'il en est ainsi. [22] denier. [23] équipage. [24] pousser des cris de joie, faire éclater sa joie. [25] accorder. [26] de lui témoigner ma reconnaissance. [27] ne pas savoir. [28] übereinkommen tomber d'accord.

86. Deutsche Treue.

Der Kaiser Ludwig der Baier hatte seinen Gegner Friedrich den Schönen in einer großen Schlacht gefangen genommen und auf ein festes Schloß gesetzt. Dort war der unglückliche Friedrich von aller Welt abgeschnitten [1]; er hörte Nichts von seinem treuen Weibe, das sich um ihn blind geweint [2] hatte, Nichts von seinem Bruder, der ihn so gerne gerettet hätte. Er konnte sich jetzt nirgends Bewegung machen, als in dem engen, düstern Schloßhofe, statt daß er sonst jeden Morgen auf seinem Rosse in den Wald gesprengt [3] war und Hirsche und Eber [4] erlegt hatte. Aber auch dem Kaiser Ludwig war es nicht gut gegangen! er hatte viel Unruhe und Gefahr im Kriege ausgestanden [5], und es waren noch immer viele Leute, welche den gefangenen Friedrich lieber zum Kaiser gehabt hätten, als ihn. Da erinnerte sich Ludwig, daß Friedrich sein Jugendfreund und immer so treu und ehrlich gewesen war.

Eines Abends setzte er sich auf sein Roß und ritt zu dem Schlosse, wo Friedrich gefangen saß. „Alter Freund," sprach er, „willst du frei werden?" — „Frei? so daß ich meine Gemahlin und meinen Bruder wiedersehen könnte?" antwortete Friedrich, „o, dafür thäte ich Alles!" Nun eröffnete ihm Ludwig die Bedingungen, unter welchen er ihn freilassen wolle. „Wenn du mir versprichst und am Altare schwörst, daß du dich wieder in die Gefangenschaft stellen willst, wenn du das Versprochene [6] nicht halten kannst, dann bist du frei!" Friedrich versprach es, und Beide empfiengen am Altare das heilige Abendmahl [7] zum Zeugniß ihres Bundes. So ritten sie freundlich zusammen bis an die Grenze.

Als aber Friedrich nach Hause kam, da fand er gar Vieles anders, als er wünschte. Sein liebes Weib war blind, sein Bruder war mit seinem Bündnisse nicht zufrieden und machte ihm Vorwürfe; ja es gab sogar [8] Leute, welche behaupteten, ein solches Versprechen brauche man nicht zu halten. Da war Friedrich nicht im Stande,

---

86. [1] abschneiden ôter (en coupant), séparer. [2] pleurer à en perdre la vue. [3] galoper, courir. [4] sanglier. [5] ausstehen souffrir, endurer. [6] chose promise, promesse. [7] la Sainte-Cène. [8] il se trouva même des gens.

die Bedingungen zu erfüllen, welche Ludwig gemacht hatte; und schon kam die Zeit, wo er gelobt[9] hatte, in die Gefangenschaft zurückzukehren. Er selbst erschrack, wenn er an das Gefängniß dachte, worin er drei Jahre geschmachtet[10] hatte. Als der Tag der Rückkehr kam, da wollten alle die Seinigen über sein trauriges Schicksal in Thränen vergehen[11]; aber Treue und Eid galten ihm mehr[12], als alles Andere; er riß sich los[13] und erschien vor Ludwig. Dieser war so gerührt durch die Redlichkeit seines Freundes, daß er rief: „Komm, Friedrich, wir wollen zusammen die Kaiserkrone[14] tragen!“ Von Stund' an[15] lebten sie wie Brüder zusammen, aßen an einem Tische, schliefen in einem Bette, und wenn einer abwesend war, besorgte ihm der andere seine Geschäfte und behütete sein Land.

Curtmann.

87. Ruhe.

Ueber allen Gipfeln
Ist Ruh'!
In allen Wipfeln
Spürest du
Kaum einen Hauch;
Die Vöglein schweigen im Walde.
Warte nur, balde
Ruhest du auch.

Göthe.

---

[9] geloben promettre solennellement. [10] languir. [11] se consumer en larmes. [12] valait à ses yeux plus que. [13] sich losreißen s'arracher, se séparer violemment. [14] la couronne impériale. [15] depuis ce moment.

Dritte Abtheilung.

88. Die große Lüneburger Heide[1].

Zwischen Lüneburg und Celle, im Königreich Hannover, zieht sich zehn Meilen weit[2] die Lüneburger Heide hin, ein ödes, trauriges Land, ohne Anhöhen, ohne Thäler, ohne Seen, ohne Bäche, ohne alles Laubholz[3]. Rechts und links, wohin[4] man sich auch[4] wendet, sieht man in dieser Einöde Nichts als Heide mit krüppelhaftem[5] Nadelholzgebüsch[6], oder höchstens mit dünnen Tannen- und Fichtenholzungen. In manchen Gegenden ist es eine bloße unabsehbare[7] schwarzbraune, nackte Fläche ohne Spuren von Kultur. Alles ist leer, trocken, kalt. Man sieht hier nicht einmal, wie in Arabien, Beduinen herumschweifen, oder Pilger und Karavanen durch die Wüste ziehen. Man könnte, wenn man blind wäre, halbe Tage lang umher irren, ohne sich an Etwas zu stoßen[8]. — Der ödeste und traurigste Theil ist zwischen Celle und Schafsthal. Da ist Nichts als Sand, Heide, Moor, umgeben von Tannen- und Fichtenwäldern. Man erblickt da kein Haus, kein Wasser, keinen Menschen, kein Thier, selbst keinen Vogel, außer etwa einige hungrige Raben. Rings umher scheint die ganze Natur ewig zu schlafen.

Also ist die Lüneburger Heide ganz ohne Leben? O nein! Eine große Menge genügsamer[9] Schafe nährt sich von den magern und gewürzhaften[10] Heidekräutern[11], und Millionen von Bienen schwärmen auf ihren Blüthen umher. Auch trifft man auf dem Wege von Celle nach Lüneburg einige Dörfer an, als Schafsthal, wo das Auge des Reisenden sich sogar an dem Anblicke einiger Buchen erquicken[12] kann.

Schönemann.

---

88. [1] lande. [2] s'étend sur une longueur de 10 milles. [3] bois feuillu, feuillage. [4] de quelque côté que. [5] rabougri. [6] buissons de pins. [7] à perte de vue. 8 heurter. [9] frugal, sobre. [10] savoureux. [11] bruyère. [12] se récréer.

89. Adersbach.

Auf der Grenze von Schlesien[1] und Böhmen bietet sich dem Beobachter der Natur ein wunderbarer Anblick dar. Ich meine[2] die Adersbacher Felsen, die zu den größten Merkwürdigkeiten der Natur gehören. Sie liegen im Königgrätzer Kreise[3] in Böhmen, und ihr Haupteingang, so wie ihre vorzüglichste Ansicht ist unfern des Dorfes Adersbach, das nahe an der schlesischen Grenze an dem Fuße des Riesengebirges[4] liegt. Von ferne scheinen diese Felsen eine ungeheure Wand zu bilden, die sich Meilen weit[5] erstreckt; je näher man ihnen aber kommt, desto mehr durchdringt uns ein heiliges Staunen, und auch der roheste Mensch muß hier die Allgegenwart des unsichtbaren Allmächtigen fühlen. Was schon aus der Ferne den Blick unwiderstehlich fesselt, sind ungeheuer große, einzeln stehende[6], hundert bis zweihundert Fuß hohe Sandfelsen, die sich Thürmen ähnlich aus der Erde erheben und frei wie Säulen dastehen, wie ein Wall von furchtbar hohen Steingestalten, die alle aus einem Stücke bestehen und zwischen denen oft nur schmale Fußsteige hinführen. Viele dieser Säulen bilden Figuren, wie man sie mit Hülfe der Einbildungskraft, z. B. in der Baumannshöhle[7] am Harze findet. Ohne Führer kann man sich nicht in diesen Felsenwald wagen, weil man sich leicht in ihm verirren kann. Der Mensch ist klein wie ein Insekt, wenn er sich mit diesen Steinsäulen vergleicht. Nicht weit vom Eingange ist ein Echo, das einen Flintenschuß wohl achtzehnmal wiederholt.

90. Der Scirocco.

Eine der größten Plagen[1] für ganz Italien, besonders aber für Neapel und Sicilien, ist der Scirocco-Wind. Er heißt auch Südostwind[2], in Afrika Samum, in der Schweiz Föhn. In Neapel und andern Gegenden Italiens wehet er zwar nicht so heftig, wie in Sicilien, welches Afrika näher liegt; hält[3]

---

89. [1] Silésie. [2] je veux parler de. [3] le cercle de Königgraetz. [4] montagnes des Géants. [5] sur une longueur de plusieurs milles. [6] isolé. [7] grotte de Baumann.

90. [1] fléau. [2] vent du sud-est. [3] anhalten durer.

aber mehrere Wochen an[3] und läßt Faulfieber[4], Muthlosigkeit und Niedergeschlagenheit[5] zurück. Er weht in Neapel gewöhnlich im Julius so heiß, daß die Menschen ganz erschlafft und entnervt werden. Alle Thätigkeit in dem Menschen erstirbt: die Schweißlöcher[6] werden ungewöhnlich weit, und die gefährlichsten Folgen würden daraus entstehen, wenn er in Sicilien länger als 30 bis 40 Stunden wehte, und nicht von einem, den Menschen wieder stärkenden, Nordwinde begleitet würde. Sobald der Scirocco zu wehen anfängt, zieht sich Alles in die Häuser zurück, macht Thüren und Fenster zu oder behängt[7], in Ermangelung[8] der letztern, die Fenster und andere Oeffnungen mit nassen Tüchern und Matten[9]. Auf der Straße sieht man keinen Menschen. Auch auf den Feldern richtet[10] der Scirocco oft große Verheerungen an[10] und versengt[11] die Gräser und Pflanzen so, daß man sie zerreiben[12] kann, als hätten sie im heißen Ofen gelegen.

Ein anderer, für den, an laue[13] Luft gewöhnten, Körper des Italieners höchst lästiger Wind ist ein schneidender[14] Nordwind, der von den Bergen im Norden herweht, daher auch Tramontana (jenseit der Berge herkommender Wind) genannt wird, und im Winter gewöhnlich drei bis vier Male zehn bis zwölf Tage lang weht.

Schubart.

91. Das Samenkörnlein[1].

Das Samenkörnlein lag so tief
Mit warmer Erde zugedeckt,
Tief in der Erde lag's und schlief,
Bis Gottes Hand es auferweckt.

Da guckt[2] es mit dem Köpfchen vor[2],
Sieht sich den blauen Himmel an,
Streckt in die Luft das kleine Ohr
Und findet Alles wohlgethan.

Grämt sich um Nichts[3] und sorgt um Nichts,
Genießet Gottes Sonnenschein,
Freut sich des Thaues und des Lichts,
Und wächst tagtäglich mit Gedeih'n[4].

Kletke.

[3] fièvre putride. [5] abattement. [6] les pores. [7] tendre, garnir. [8] à défaut de. [9] natte. [10] anrichten causer, produire. [11] brûler, dessécher. [12] broyer. [13] tiède, chaud. [14] vent piquant.

91. [1] grain de semence. [2] sortir (la tête). [3] elle ne se fait point de soucis. [4] elle prospère de jour en jour davantage.

92. Die Hottentotten.

Die Hottentotten, welche zwischen den Weißen und Negern in der Mitte stehen [1], sind gelbbraun, wohlgewachsen [2] und gewöhnlich gegen sechs Fuß hoch; die Weiber sind kleiner. Sie haben einen dicken Kopf, große Augen, platte Nasen, die aber durch das Eindrücken [3] nach der Geburt entstehen, dicke Lippen, hohe Backenknochen [4], weiße Zähne, krauses [5], schwarzes Haar und verhältnißmäßig [6] kleine Hände und Füße. Sie sind gesund und ihr ganzes Ansehen und Betragen zeugt von Zufriedenheit und Sorglosigkeit. Von Jugend auf beschmieren [7] sie den ganzen Leib mit Butter oder Schafsfett, was zwar den Gliedmaßen [8] Geschmeidigkeit [9] und Stärke gibt, aber auch einen häßlichen Geruch verbreitet, und in einem so sandigen Lande, wie das ihrige ist, große Unreinlichkeit verursacht. Ihre ganze Kleidung besteht aus einem, über die Schulter gehängten, Schaffelle, dessen rauhe Seite einwärts gekehrt [10] ist. Strümpfe, Hemden, Hüte und dergleichen [11] bedürfen sie nicht, und die Schuhe werden höchstens [12] durch lederne Sohlen ersetzt, welche mit Riemen befestigt und größtentheils nur von den Weibern getragen werden, um sich gegen stachligte [13] Gewächse zu schützen.

Ihre Wohnungen sind Hütten, aus dünnen Stäben zusammengesetzt, mit Binsenmatten [14] belegt und so niedrig, daß man kaum aufrecht darin stehen kann. Die Oeffnung zum Eingange ist kaum drei Fuß hoch und mit einem Schaffelle behangen. In der Mitte ist der Feuerherd, und der Eingang dient zum Rauchfange. Diese Hütten sind rund, gleich Bienenkörben, und einige zwanzig derselben [15] machen einen Kraal, oder ein Dorf aus, das immer im Kreise, mit einwärts gerichteten Hüttenthüren, gebaut wird. In den innern, freien Platz wird bei der Nacht ihr Vieh getrieben.

Ihre gewöhnlichen Nahrungsmittel bestehen in Kräutern, Wurzeln und allen Arten von gekochtem oder gebratenem Fleische. Ge-

---

92. [1] tenir le milieu. [2] bien fait de corps. [3] parce qu'on les écrase. [4] pommettes saillantes. [5] crépu. [6] proportionnellement. [7] oindre, frotter. [8] membres. [9] souplesse. [10] tourné en dedans. [11] et autres choses semblables. [12] tout au plus. [13] épineux. [14] natte de jonc. [15] une vingtaine de ces huttes.

därme der Ochsen und Schafe sind ihnen ein besonderer Leckerbissen [16]; Alles wird ohne Salz und anderes Gewürz [17] genossen. Sie essen gewöhnlich so lange, als Etwas vorräthig ist [18]. Die Männer sind gern faul oder beschäftigen sich mit der Jagd, die sie in Gesellschaft treiben, und auf der sie mit vieler Herzhaftigkeit [19] Löwen, Tiger, Wölfe u. s. w. bekämpfen. Die Weiber verrichten die meiste Arbeit, bedienen [20] das Vieh, sammeln Holz, Wurzeln, Kräuter u. s. w. Haben sie Nichts zu essen, so schnüren [21] sie sich den Leib zusammen [21] oder legen sich schlafen.

Vom Feldbaue wissen sie Nichts; Viehzucht ist ihre einzige Beschäftigung: zahlreiche Heerden von Ochsen, Kühen und Schafen machen ihren Reichthum aus. Ihre Waffen sind von ihnen selbst verfertigte Pfeile, Lanzen und Zagayen mit eisernen Spitzen, welche sie durch Schlangengift zu vergiften verstehen. Jeder Kraal hat sein eigenes Oberhaupt und bildet eine kleine Republik. Ihre Sprache ist äußerst schwer. Religionsbegriffe haben sie nicht, glauben aber an Zauberei [22]. Alte und hülflose Personen werden verstoßen, krüppelige [23] Kinder werden gleich nach der Geburt getödtet.

Nächst den Hottentotten trifft man die Buschmänner, oder wilden Hottentotten an. Diese halten sich in den äußersten Gebirgsgegenden auf, wohnen in Klüften und Höhlen, haben weder Ackerbau noch Viehzucht, sondern leben von Wurzeln, Ameiseneiern [24], Heuschrecken [25], und vornämlich vom Raube. Sie gehen ganz nackt, haben weder feste Wohnplätze [26] noch Oberhäupter und sind folglich ganz wild. Sie laufen außerordentlich schnell, schießen mit vergifteten Pfeilen ungemein weit und sind den benachbarten Hottentotten sehr gefährlich. Die Habsucht der Europäer hat ihre Entstehung veranlaßt; denn diese drängten die Eingebornen [27] immer weiter zurück und zwangen dadurch die äußerst wohnenden zu dieser höchst elenden Lebensart.

Adam Müller.

---

[16] régal, friandise. [17] assaisonnement. [18] aussi longtemps qu'ils ont quelques provisions. [19] courage, intrépidité. [20] soigner. [21] serrer avec une corde. [22] magie, sorcellerie. [23] contrefait. [24] œufs de fourmis. [25] sauterelle. [26] demeures fixes. [27] indigènes.

93. Die Hundsgrotte bei Neapel.

Sie führt ihren Namen[1] von den Versuchen mit Hunden, wodurch den Reisenden gezeigt wird, daß aus ihrem Boden ein Dunst entsteigt, welcher im Sommer die Höhe von einem Fuße, im Winter aber kaum von vier Zoll erreicht. Es ist eine von der Natur gebildete, zehn Fuß hohe, vier Fuß breite und neun Fuß lange Höhle. Die Dünste, welche darin wie Kohlendampf[2] aufsteigen, vermischen sich nicht leicht mit der höhern Luft, hindern die Entzündung des Schießpulvers und löschen brennende Fackeln und Lichter aus. In der Nähe dieser Höhle wohnt ein Mann, welcher beständig mehrere Hunde hält, mit denen er Versuche macht. Er hält den Hund an den Boden, jedoch so, daß er selbst seinen Kopf so viel als möglich in die Höhe hält. Nach einigen Minuten bleibt der Hund, nach heftigen Verzuckungen[3], ohne Bewegung liegen, erholt sich aber[4] auch ebenso bald wieder, wenn man ihn in die frische Luft bringt. Nach den Zuckungen[3] und den Bewegungen der Brust zu urtheilen, fehlt ihm in der Höhle der Athem; denn außer der Höhle kommt er durch tiefes Athemschöpfen[5] nach und nach[6] wieder zu sich selbst. Will man ihn noch schneller wieder zu sich bringen, so wirft man ihn in den See Agnano, dessen Wasser die Wirkung[7] beschleunigt. Läßt man den Hund nur einige Minuten länger in der Höhle, so stirbt er, und weder Luft noch Wasser rettet ihn. Karl VIII. ließ einen Esel in die Höhle führen, welcher bald erstickte. Die Wirkung der Dünste ist indeß nicht bei allen Thieren dieselbe. De la Torre fand im Jahre 1784, daß eine Kröte[8] eine halbe Stunde in der Höhle lebte, eine Eidechse[9] fünfviertel, und eine große Heuschrecke über[10] zwei Stunden.

Schubart.

94. Der Sturm auf den Antillen im Jahre 1780.

Dieser Sturm, welcher unter die furchtbarsten Naturerscheinungen[1] des vorigen Jahrhunderts gehört, verheerte um die Mitte des

---

93. [1] tirer son nom. [2] vapeur de charbon. [3] convulsion. [4] revenir à soi. [5] aspiration. [6] peu à peu. [7] effet. [8] crapaud. [9] lézard. [10] au delà de, plus de.

94. [1] phénomène.

Jahres 1780 alle Antillen, besonders aber die Inseln Barbados und Jamaika. Um acht Uhr Morgens brach[2] das Ungewitter aus[2] und wüthete achtundvierzig Stunden unaufhörlich fort. Die Schiffe, welche in den Häfen vor Anker lagen[3] und sich in völliger Sicherheit glaubten, wurden von ihren Ankern gerissen, in die hohe See[4] getrieben und dort der Gewalt des Sturmes Preis gegeben[5]. Die Lage der Bewohner der Insel war noch trauriger; denn in der folgenden Nacht verdoppelte sich die Wuth des Sturmes. Häuser stürzten ein[6], und die größten Bäume wurden mit ihren Wurzeln ausgerissen. Menschen und Thiere irrten umher, oder wurden unter den Trümmern begraben. Die Hauptstadt der Insel Jamaika wurde fast dem Boden gleich gemacht[7]. Die prächtige Wohnung des Gouverneurs, deren Mauern drei Fuß dick waren, wurde bis auf den Grund erschüttert und drohete, jeden Augenblick einzustürzen. In den Häusern bemühte man sich, die Thüren und Fenster mit Riegeln gegen die Windstöße zu befestigen; aber alle Anstrengungen waren vergebens. Die Thüren wurden aus den Angeln gehoben[8], die Balken auseinander gerissen, und die Wände spalteten sich. Die unglücklichen Bewohner irrten ohne Zufluchtsort und Hülfe verzweiflungsvoll umher. Viele wurden zerschmettert unter den Trümmern ihrer Wohnungen, andere ertranken in den von dem Orkane[9] auf das Land geworfenen, unermeßlichen Gewässern, noch andere wurden von Sand- und Staubwolken erstickt. Die dicke Finsterniß, das Feuer der häufigen Blitze, das unaufhörliche Rollen des Donners, das furchtbare Sausen des Windes und Regens, das herzzerreißende Geschrei der Sterbenden, das Klagen und Jammern Derjenigen, welche ihnen nicht zu Hülfe kommen konnten, das Geheul der Mütter und Kinder: alles Dieses schien die Zerstörung der Welt anzukündigen.

Endlich enthüllte der wiederkehrende Tag den Blicken Derer, welche diese Schreckenstage überlebt[10] hatten, ein Schauspiel, wel-

---

[2] ausbrechen éclater. [3] être à l'ancre. [4] la pleine mer. [5] livrer, abandonner. [6] s'écrouler. [7] raser (une ville), détruire de fond en comble. [8] arracher des gonds. [9] ouragan. [10] survivre.

ches sich die Einbildungskraft [11] kaum zu entwerfen [12] vermag. Die vorher so reiche und blühende Insel Barbados mit ihren bezaubernden Ländereien [13] schien plötzlich in eine jener Gegenden am Pole verwandelt zu werden, wo ein ewiger Winter herrscht. Es stand kein Haus mehr; überall sah man nur Trümmer und Verwüstung. Die Bäume waren entwurzelt; die Erde war mit Leichnamen von Menschen und Thieren bedeckt; selbst die Oberfläche des Landes hatte ihr Ansehen verändert. Man sah blos Schlamm [14] und Sand, die Grenzen der Ländereien waren verschwunden, die Gräben ausgefüllt und die Wege durch entstandene [15] tiefe Abgründe zerschnitten. Die Zahl der Todten belief sich auf mehrere Tausend, außer denen, die unter den Trümmern ihrer Wohnungen verschüttet oder von den Wogen und Stürmen fortgeschwemmt [16] worden waren. — Der Wind war von solcher Gewalt, daß eine zwölfpfündige Kanone [17] von einer Batterie nach einer andern, welche über dreihundert Schritte von jener entfernt lag, geschleudert wurde.

Thieme.

95. Die Einkehr [1].

Bei einem Wirthe, wundermild [2],
Da war [3] ich jüngst zu Gaste [3];
Ein goldner Apfel war sein Schild [4]
An einem langen Aste.

Es war der gute Apfelbaum,
Bei dem ich eingekehret [5];
Mit süßer Kost und frischem Schaum
Hat er mich wohlgenähret.

Es kamen in sein grünes Haus
Viel leichtbeschwingte [6] Gäste;
Sie sprangen frei und hielten Schmaus [7]
Und sangen auf das Beste.

Ich fand ein Bett zu süßer Ruh
Auf weichen grünen Matten;

[11] l'imagination. [12] esquisser, représenter. [13] plantation. [14] boue, limon. [15] qui s'étaient formés. [16] entraîner, emporter. [17] canon de 12.

95. [1] logis, étape. [2] (merveilleusement) doux, aimable. [3] loger. [4] enseigne. [5] loger, descendre. [6] aux ailes légères. [7] faire bonne chère.

Der Wirth, er deckte selbst mich zu
Mit seinem kühlen Schatten.

Nun fragt' ich nach der Schuldigkeit[8],
Da schüttelt' er den Wipfel.
Gesegnet sei er allezeit
Von der Wurzel bis zum Gipfel!

Uhland.

96. Hermann.

(9 nach Christi Geburt.)

Durch einen gefährlichen Aufruhr[1], der in Dalmatien und Pannonien (dem heutigen Ungarn) entstanden war, wurde Tiberius von dem Rheine und der Elbe auf einen andern Kriegsschauplatz abgerufen. An seine Stelle kam an den Rhein Quintilius Varus, ehemaliger Statthalter in Syrien, der sich gegen die armen Deutschen alle ersinnlichen[2] Bedrückungen erlaubte, Geld von ihnen erpreßte[3], sie aussog[4] und ihre Länder ganz nach römischer Art einzurichten suchte.

Besonders empfindlich fiel[5] den Deutschen, daß man sie nach römischen Gesetzen richten wollte. Wenn sie vorher einen Streit unter sich hatten, so giengen sie zu ihrem Richter, trugen[6] ihm die Sache mit wenigen Worten vor[6], und in einer Viertelstunde war Alles entschieden. Nun aber gieng es ganz anders. Durch die Künste der römischen Sachwalter[7] entstand über eine Kleinigkeit ein langer Proceß, und die beste Sache gieng verloren. Noch mehr wurden sie empört durch den Anblick der Ruthen[8] und Beile, die man täglich vor ihren Augen umhertrug, und die sie, die nie vorher körperliche Strafe empfunden hatten, als Zeichen einer schimpflichen Knechtschaft ansahen. Darüber ergrimmten die Deutschen in ihren Herzen und verfluchten die Hudeleien[9] ihrer Tyrannen. Noch weher mochte es ihnen thun, daß man, um sie besser in Gehorsam zu erhalten, die hoffnungsvollsten Söhne ihrer Fürsten als Geißeln[10]

---

[8] écot.

96. [1] soulèvement, révolte. [2] imaginable. [3] extorquer. [4] épuiser. [5] paraître, être. [6] exposer. [7] avocat. [8] faisceaux, verges. [9] vexations. [10] ôtages.

nach Rom abführte. Doch hatten sie Unrecht, hierüber zu klagen, denn in Rom erst lernten die edlen Fürstensöhne die Kunst, die Römer zu besiegen.

Auch Hermann, oder Arminius, wie die Römer ihn nannten, ein deutscher Fürstensohn, war unter jenen Geißeln, wurde aber nicht als Gefangener behandelt, sondern durfte frei umhergehen, und wurde ganz wie ein junger Römer unterrichtet. So hatte er nun Gelegenheit, die römische Kriegskunst [11] kennen zu lernen und einzusehen, daß seine Landsleute [12] mit ihrer Tapferkeit allein nie Etwas gegen so geübte Feinde ausrichten [13] würden. Desto aufmerksamer war er auf Alles, was er sah, fest entschlossen, nach seiner Rückkehr Gebrauch davon in seinem Vaterlande zu machen und seine Nation von dem drückenden Joche der Ausländer zu befreien.

Endlich schlug die Stunde seiner Rückkehr; er langte in Deutschland wieder an, zur Zeit, da Varus es unter einem schweren Drucke hielt. Hermann verbarg seine Gesinnungen und suchte die Gunst und Freundschaft des Tyrannen zu erwerben, was ihm auch vollkommen gelang. Vermuthlich [14] hielt er es für erlaubt, der Gewalt mit List zu begegnen [15] und der Tyrannei Verstellung [16] entgegenzusetzen. Er trat also ohne Bedenken [17] mit andern Fürsten in Varus Dienste, glühete dem Scheine nach [18] von treuem Eifer und erwarb sich Zutrauen, das römische Bürgerrecht und die Würde eines römischen Ritters. In der Stille aber bereitete er Alles zum Verderben der Feinde seines Vaterlandes.

Mehrere Jahre waren schon verflossen. Er benutzte diese Zeit, den Häuptern der deutschen Völkerschaften die Lage des gemeinsamen Vaterlandes vorzustellen, ihnen die Schande, das Joch der Römer zu tragen, fühlbar zu machen [19] und sie zur Rache gegen ihre Unterdrücker zu entflammen. „Wählet," sprach er am Schlusse seiner letzten Rede, „ihr Fürsten und Edlen unserer Nation, unter Freiheit

---

[11] tactique. [12] compatriotes. [13] faire, réussir. [14] probablement, selon toute apparence. [15] parer, prévenir. [16] dissimulation. [17] sans scrupule. [18] en apparence. [19] faire sentir.

und Knechtschaft, unter Ehre und Schande, unter einem rühmlichen Tode für Volk und Vaterland und dem schmählichen Joche übermüthiger Fremdlinge! Die Stunde der Befreiung, wenn ihr frei zu sein begehrt, darf nicht länger hinausgerückt[20] werden; sprecht, was wollt ihr?" — "Freiheit, Freiheit!" schrieen sie einmüthig und beschworen den Bund der Rache an dem Altare ihres Kriegsgottes Woban.

Alle Anstalten[21] zur Ausführung ihres Anschlages wurden nunmehr getroffen[22]. Um das römische Heer zu schwächen und zu zerstreuen, sollten zu gleicher Zeit mehrere deutsche Völkerschaften einen Aufstand erregen, und zwar an entgegengesetzten Orten. Dieser Plan wurde ausgeführt und gelang vollkommen. Varus sah sich genöthigt, bald hieher, bald dorthin eine Legion zu senden, um den Aufruhr zu dämpfen[23]. Als er endlich nur noch drei Legionen (27 bis 30,000 Mann mit Einschluß[24] der Hülfsvölker) bei sich hatte, erschienen Eilboten, die Nachricht von einer furchtbaren Empörung brachten, welche an der Weser ausgebrochen war. Sie mußte ungesäumt[25] und mit großer Kraft unterdrückt werden, wenn sie nicht weiter um sich greifen[26] sollte. Varus nahm sich vor[27], sich selbst an die Spitze seines Heeres zu stellen und die Rebellen zu züchtigen. Dieß wünschten die deutschen Fürsten; sie bestärkten ihn in seinem Vorsatze und versprachen, ihm ungesäumt mit ihren Truppen nachzufolgen.

Dieß thaten sie denn auch wirklich; aber nicht, um ihm beizustehen, sondern um seine Legionen vernichten zu helfen. Varus wurde zwar noch vor seinem Abzuge von dem Cheruskerfürsten Segest gewarnt; allein der römische Feldherr glaubte dem Fürsten nicht, weil er wußte, daß zwischen ihm und Hermann Feindschaft herrschte. So gieng er nun seinem Verderben entgegen. Die Deutschen erwarteten ihn in dem Teutoburger Walde, in dem heutigen Lippe, auf Bergen, die ein enges Thal umschlossen, durch das ihn seine Straße führte. Durch einen langen anhaltenden

---

[20] différer, retarder. [21] dispositions. [22] prendre. [23] étouffer, comprimer. [24] y compris. [25] sans retard. [26] s'étendre, se propager. [27] résoudre, décider.

Regen war der sumpfige Boden ganz unwegsam [28] geworden. Ueberall sanken die Römer ein, und ihre Bogen und Pfeile wurden durch die Nässe beinahe unbrauchbar [29]. In diesem kläglichen Zustande hatten sie den stürmischen Angriff der Deutschen von den Bergen herab auszuhalten. Die Pfeile regneten auf sie von allen Seiten. Sie wollten wieder zurück; allein umsonst. Hermann, der den Nachtrab [30] des römischen Heeres befehligte, welcher aus lauter Deutschen bestand, fiel von hinten über sie her und richtete [31], anstatt ihnen Hülfe zu leisten, eine schreckliche Niederlage unter ihnen an [31]. Zu spät giengen jetzt Varus die Augen über Hermann's Treulosigkeit auf. — Die Verzweiflung gab seinen Legionen Kraft sich durchzuhauen [32] und das freie Feld zu erreichen. Bald aber kamen sie in einen andern Wald, wo sie von den Deutschen zum zweiten Male umzingelt [33] wurden.

Die Römer verschanzten [34] sich und leisteten noch Gegenwehr [35] bis zum dritten Tage. Länger aber konnten sie sich ohne Lebensmittel und bei den fortdauernden Regenströmen nicht halten. Das ganze Heer wurde vernichtet; um den Feinden nicht in die Hände zu fallen, stürzte Varus sich in sein Schwert. Eine Menge gefangener Römer wurde nun zu den Altären der Deutschen geschleppt und dem Kriegsgotte Wodan geopfert; ihre Köpfe steckte man als Siegeszeichen auf die umherstehenden Bäume. Varus Haupt aber wurde dem Könige der Marcomannen, Marbod, und von diesem dem Tiberius zugeschickt. Alles, was nicht zusammengehauen [36] oder den Göttern geopfert wurde, verurtheilte man zu ewiger Knechtschaft.

Dieß war die berühmte Hermannsschlacht, die unweit des Städtchens Detmold vorgefallen ist. Als Kaiser Augustus Nachricht davon erhielt, rief er untröstlich, die Hände ringend, einmal über das andere [37] aus: „Quintilius Varus! gib mir meine

---

[28] impraticable. [29] hors d'état de servir. [30] arrière-garde. [31] anrichten causer, occasionner. [32] se faire jour, se frayer une route (le glaive à la main). [33] cerner. [34] se retrancher, construire des retranchements. [35] opposer de la résistance. [36] tailler en pièces. [37] à plusieurs reprises.

Legionen wieder!“ Er rannte dabei mit dem Kopfe[38] gegen die Wand und ließ sich zum Zeichen seiner Trauer einige Monate lang Bart und Haare wachsen. In ganz Rom und seinen Umgebungen entstand die größte Bestürzung; denn man glaubte, die furchtbaren Deutschen seien schon an den Stadtthoren.

Alle Festungen der Römer an dem Rhein, der Weser und Elbe wurden nun von den Siegern zerstört, und sämmtliche Denkmäler ihrer Herrschaft vernichtet.

Zerrer.

97. Die Gemsen.

Die Gemsen bewohnen die höchsten Alpen, besonders in der Nähe der Gletscher, und gedeihen nur in reiner Bergluft. Diejenigen, welche die höchsten Gegenden der Alpen bewohnen, nennt man Gratthiere; sie sind gewöhnlich kleiner und schwächer, als die sogenannten Waldthiere, welche sich in niedrigen Regionen aufhalten. Die Gemse ist ein hübsches, schlankes Thier, hat kurze, graue und dunkelbraune Haare, zwei kleine, oben wie ein Haken[1] gekrümmte, Hörner an der Stirn, fast gerade zwischen den Augen, wird an 20 Jahre alt[2] und nährt sich im Sommer von dem zartesten Alpengrase, welches sie auch im Winter unter dem Schnee hervorscharrt[3]. Findet sie im Winter kein Gras unter dem Schnee, so geht sie an abhängige Oerter, wo sie immer einige, wenn gleich kümmerliche[4], Nahrung an Moos und Flechten[5] findet.

Die Gemsen gehen vor Sonnenaufgang auf die Weide und nach Sonnenuntergang bis in die Nacht; den Tag über[6] liegen sie gewöhnlich an schattigen Oertern, vorzüglich gern in der Nähe des Schnee's. Sie leben in Familien oder Rudeln[7] beisammen und eine alte Gemse ist immer Anführerin einer solchen Familie. Sie führt die Gesellschaft auf die Weide, hält sie in Ordnung, wacht für sie, und sobald sie Gefahr merkt, gibt sie einen durchdringenden Laut durch die Nase von sich[8], worauf augenblicklich das ganze

---

[38] il se frappait la tête.

97. [1] croc, crochet. [2] parvient à l'âge de. [3] découvrir en grattant. [4] chétif, peu abondant. [5] lichen. [6] pendant le jour. [7] troupe. [8] il fait entendre.

Rudel mit unbeschreiblicher Schnelligkeit entflieht, und diese Flucht geschieht beständig bergaufwärts [9], nie bergunter. Wird die Anführerin eines Rudels geschossen, so ist es, als ob die Seele der Gesellschaft fort sei; dann wissen sie nicht, wohin sie fliehen sollen, irren umher und fallen dem Jäger in den Schuß [10].

Ihre Fertigkeit [11], fast senkrechte Felswände hinauf- und hinabzuklettern, übersteigt allen Glauben. Wo nur ein Stein oder irgend ein Vorsprung [12] eine Hand breit hervorsteht [13], da können sie ihre Füße hinsetzen; und über jähe Felsenwände, die nur nicht ganz senkrecht sind, laufen sie mit unbeschreiblicher Schnelligkeit auf und ab. Die Jungen, die vom Mai an bis zum Ende des Heumonats [14] geworfen werden [15], sind überaus niedliche Thierchen. Eine Mutter wirft nie mehr als ein Junges, was an einsamen Oertern unter einem Felsen geschieht. Nach zwei Tagen läuft das Junge seiner Mutter überall nach und weicht [16] nicht von ihr. Wenn die Mutter geschossen wird, so bleibt das Junge bei dem todten Körper stehen und läßt sich ganz geduldig mit den Händen greifen, welches die einzige Art ist, eine Gemse zu fangen. Erst nach zwei bis drei Monaten brechen [17] die kleinen Hörner hervor [17], die anfangs ganz gerade und spitzig sind und erst, wenn sie zwei bis drei Zoll lang gewachsen sind, sich zu krümmen anfangen. Das Fleisch der Gemsen ist sehr schmackhaft [18], und ihre Haut gewährt mancherlei Nutzen [19]. Die Ballen, die oft in dem Magen derselben gefunden werden, sind aus den Fasern [20] gewürzhafter [21] Pflanzen entstanden.

Meiners.

98. Der Alpenjäger.

Willst du nicht das Lämmlein hüten?
Lämmlein ist so fromm und sanft,
Nährt sich von des Grases Blüthen,
Spielend an des Baches Rand [1].

---

[9] en montant (la montagne). [10] passer à la portée, se livrer aux coups du chasseur. [11] adresse, agilité. [12] saillie. [13] s'avancer. [14] mois de juillet. [15] mettre bas. [16] s'écarter. [17] pousser, percer. [18] savoureux. [19] servir à différents usages. [20] fibre, filament. [21] aromatique.

98. [1] bord.

„Mutter, Mutter, laß mich gehen,
Jagen nach des Berges Höhen!“

Willst du nicht die Heerde locken
Mit des Hornes muntrem Klang?
Lieblich tönt der Schall der Glocken,
In des Waldes Lustgesang. —
„Mutter, Mutter, laß mich gehen,
Schweifen[2] auf den wilden Höhen!“

Willst du nicht der Blümlein warten[3],
Die im Beete[4] freundlich steh'n?
Draußen ladet dich kein Garten;
Wild ist's auf den wilden Höh'n! —
„Laß die Blümlein, laß sie blühen,
Mutter, Mutter, laß mich ziehen[5]!“

Und der Knabe gieng zu jagen,
Und es treibt und reißt ihn fort[6],
Rastlos[7] fort mit blindem Wagen[8]
An des Berges finstern Ort,
Vor ihm her mit Windesschnelle
Flieht die zitternde Gazelle.

Auf der Felsen nackte Rippen[9]
Klettert sie mit leichtem Schwung,
Durch den Riß geborst'ner[10] Klippen
Trägt sie der gewagte Sprung[11].
Aber hinter ihr verwogen[12]
Folgt er mit dem Todesbogen.

Jetzo auf den schroffen Zinken[13]
Hängt sie, auf dem höchsten Grat[14]
Wo die Felsen jäh versinken,
Und verschwunden ist der Pfad.
Unter sich die steile Höhe,
Hinter sich des Feindes Nähe.

Mit des Jammers stummen Blicken
Fleht sie zu dem harten Mann,

---

[2] errer. [3] soigner. [4] parterre. [5] partir. [6] il est entraîné et emporté. [7] sans relâche. [8] témérité, audace. [9] côtes, flanc. [10] crevassé. [11] d'un bond hardi il franchit. [12] téméraire, hardi. [13] saillie. [14] arête.

Fleht umsonst; denn, loszudrücken [15],
Legt [16] er schon den Bogen an [16].
Plötzlich aus der Felsenspalte
Tritt der Geist, der Bergesalte.

Und mit seinen Götterhänden
Schützt er das gequälte Thier.
„Mußt du Tod und Jammer senden,“
Ruft er, „bis herauf zu mir?
Raum für Alle hat die Erde!
Was verfolgst du meine Heerde?“

Schiller.

99. Der Cirknitzer See.

An den julischen Alpen [1] liegt in Krain [2] der berühmte Cirknitzer See, von jeher [3] das Wunder und Räthsel der Gegend. Östlich von Adelsberg, da wo die Geheimnisse der Unterwelt [4] in hundert Gewölben der Kalkfelsen [5] verschlossen sind, breitet sich der wunderschöne See von Cirknitz aus, wie ein Spiegel von drei Quadratmeilen [6]. Aus ihm ragen hervor fünf Inseln, und eine derselben trägt selbst das Dörfchen Ottok. Mehrere Flüßchen fallen hinein. Er ist sehr reich an Fischen und Wasservögeln, und die ganze Thalgegend umher ist romantisch schön [7]. Nördlich erhebt sich das Slivinitza-Gebirge, westlich und südlich der große Javornik. Neun Dörfer, zwanzig Kirchen und zwei Schlösser reihen sich um den See. Bei vielem Regen gewinnt er an Umfang, aber bei sehr trockenem Wetter verschwindet sein Gewässer und zieht in den geheimen Schooß der Unterwelt, begleitet von Wassergeflügel und allen Fischen. Tritt [8] diese sonderbare Erscheinung ein [8], dann läuten die Dörfer umher, um noch zu fischen so viel als möglich. Von Stunde zu Stunde sinkt der Spiegel tiefer; denn eine Menge Löcher im Grunde des Sees verschlucken sein Gewässer. Unterirdische Höhlen von unermeßlichem Umfange, die nie ein menschliches

[15] faire partir (en pressant une détente), décocher (une flèche). [16] coucher en joue, tendre (un arc).

99. [1] Alpes juliennes. [2] Carniole. [3] de tout temps. [4] monde souterrain. [5] roche calcaire. [6] mille carré. [7] d'une beauté romantique. [8] avoir lieu, arriver.

Auge geschaut, nehmen es auf. Jetzt trocknet der Grund des Sees ab, und der rührige[9] Mensch erntet Gras, wo er sonst fischte; er wagt zu säen und erntet Hirse[10] und Buchweizen[11]; er nimmt statt des Netzes das Feuerrohr[12] und erlegt Wildpret[13]. So ist der wunderbare See mit Recht in dem Rufe[14], daß man in ihm fischen, jagen und ernten kann. Wenn dann die Witterung sich ändert, häufige Regengüsse, starke Gewitter sich einstellen, tritt das Wasser aus den Grundlöchern gewaltsam wieder heraus. Es speiet die Unterwelt Gewässer, Fische und Seevögel herauf, so daß binnen vier und zwanzig Stunden der See gleichsam wieder neu geschaffen ist. — Der Zusammenhang[15] dieses Sees mit unterirdischen Wasserhöhlen, die theils unter ihm, theils höher als er, liegen, gibt die Erklärung des Wunders.

Guts-Muths.

100. Die Schlacht bei Straßburg (357).

Das römische Lager war nur etwa[1] vier Meilen von dem Lager der Alemannen entfernt. Ein friedliches Abkommen[2] war nothwendig, oder eine Schlacht mußte entscheiden. Die Alemannen schickten eine Gesandtschaft an den Cäsar Julianus und verlangten von ihm, daß er sie im ruhigen Besitze eines Landstriches[3] lassen solle, den sie, aufgefordert vom Kaiser Constantius, mit ihren Waffen erobert haben, und der ihnen von eben diesem Kaiser im letzten Friedensschlusse[4] abgetreten worden sei. Sie legten[5] ihm die Urkunden[6] vor[5]. Ohne Zweifel hofften sie, entweder ihre Forderung erfüllt zu sehen, oder doch durch die Unterhandlung[7] Zeit zu erhalten, um alle ihre Schaaren über den Rhein zu setzen und alsdann mit gleicher oder überlegener[8] Macht zu schlagen. Julianus aber nahm[9] die Gesandten gefangen[9] und rückte sogleich mit seinem Heere aus dem Lager den Alemannen entgegen, in der Hoffnung, diese seien noch nicht vorbereitet zum Kampfe, theils[10] weil sie noch

[9] actif, industrieux. [10] millet. [11] blé sarrasin, blé noir. [12] fusil. [13] gibier. [14] réputation. [15] communication.

100. [1] environ. [2] arrangement pacifique. [3] district. [4] céder. [5] mettre sous les yeux. [6] document. [7] négociation. [8] supérieur. [9] faire prisonnier. [10] soit... soit.

nicht vereint waren, theils [10] weil sie glauben mußten, ihre Abgeordneten seien im römischen Lager in Unterhandlung mit dem Cäsar. Als er dem deutschen Heere nahe gekommen war, unterbrach er den Zug [11] und schlug seinen Soldaten vor, den Kampf zu verschieben bis auf den andern Tag. Seine Seele mochte nicht ohne Besorgniß sein, mit Soldaten, die an Niederlage und Flucht gewöhnt waren, wider einen Feind zu streiten, der, stark und trotzig, durch seine Siege zu einem kühnen Vertrauen gekommen war. Er wollte sie prüfen. Das Heer verlangte die Schlacht. Da rückte Cäsar vor.

Auf einem Hügel, mit reifen Saaten umgeben, nicht fern von dem Ufer des Rheines, beobachteten drei deutsche Reiter die Bewegungen der Römer und eilten, als sie die Annäherung derselben bemerkten, zu den Ihrigen zurück; ein vierter, der zu Fuße war, fiel in die Hände der Römer. Alsobald sahen die Römer, daß die Alemannen ihre furchtbaren Keile [12] bildeten. Daher machten sie Halt, und stellten gleichfalls ihre Ordnung auf [13]. Julianus vereinigte seine gesammte Reiterei, die er zuerst auf beide Flügel vertheilt hatte, auf dem rechten und behielt eine auserwählte Schaar der tapfersten Männer um seine Person. Die Alemannen stellten [14] ihre Reiter, den römischen gegenüber [14], auf ihren linken Flügel. Dieselben waren, wie zu den Zeiten Ariovist's, mit leichten Fußgängern [15] vermischt, welche, während der feindliche Reiter mit dem deutschen kämpfte, ihr Schwert dem Pferde in den Bauch stoßen oder den Reiter selbst unversehens hinabstürzen konnten, damit durch die vereinte Kraft die Überlegenheit der Bewaffnung des Römers desto sicherer aufgewogen würde [16]. Den rechten Flügel deckten sie durch einen Hinterhalt [17], der unter einer hohen Wasserleitung [18] durch Rohr und Gesträuch verdeckt wurde. Der linke Flügel, wo der heißeste Kampf erwartet wurde, stand unter Chnodomar's Anführung.

Auf einem schnaubenden Rosse streitend, ragte [19] der gewaltige Mann über Alle hervor [19]; der Glanz seiner Waffen zeichnete ihn

---

[11] arrêter la marche. [12] bataillons disposés en forme de coins. [13] se rangèrent en bataille. [14] opposer. [15] fantassin. [16] fût contrebalancée d'autant plus sûrement. [17] embuscade. [18] aqueduc. [19] s'élever au-dessus de, surpasser.

aus; um seinen Kopf wehte ein flammender Haarbusch [20]; in seiner Hand schwang er seinen Speer von ungeheurer Größe. Den rechten Flügel führte Serapio, der durch Einsicht und Tüchtigkeit seine hohe Jugend in Vergessenheit brachte [21]. Der Feldherr der Römer; Severus, führte den linken Flügel an einen Graben hinan, der mit Alemannen besetzt war. Durch ihren Anblick erschreckt, blieb er fest stehen [22]. Er scheute sich, zu weichen; er wagte nicht, vorzudringen. Die Alemannen erwarteten ruhig den Angriff. Das Geschoß flog herüber und hinüber [23]. Julianus, von zweihundert Reitern begleitet, durcheilte [24] die Reihen der Legionen und suchte den wankenden Muth in ihrer Brust aufzuregen und zu erhalten, bald durch ein kräftiges Wort, bald durch freundlichen Zuspruch [25]. Chnodomar, dieses Zaudern der Römer gewahrend, vermochte [26] den ungestümen Geist nicht länger zu bändigen [26]; er schwang sich von seinem Pferde [27] und stellte sich an die Spitze der Schaaren zu Fuße. Die andern Könige folgten seinem Beispiele. Zugleich erscholl der eherne Schlachtruf [28]; und die Deutschen, ihres Entschlusses vergessend, drangen eiligst hervor und warfen sich mit Ungestüm auf die römische Reiterei. Ihr Haar flog wild um ihren Kopf; aus ihren Augen sprühte [29] das Feuer der Streitlust.

Die Schlacht ward allgemein; Mann an Mann gedrängt, Schild an Schild. Dicke Staubwolken erhoben sich über die feindlichen Heere, vorwärts und zurück gieng der Kampf, und ein unermeßliches Getöse der Weichenden und Verfolgenden, der Obsiegenden und der Fallenden drang durch die Finsterniß des Staubes und verkündigte das Wogen der Schlacht [30]. Der linke Flügel der Römer gewann Raum [31]; auf dem rechten aber wichen die geharnischten Reiter vor der Gewalt der Deutschen zurück und wandten sich bald zu verworrener Flucht [32]. Der Cäsar jedoch, die Gefahr bemerkend, sprengte ihnen nach mit verhängtem Zügel [33], warf sich ihnen ent-

---

[20] panache. [21] faisait oublier sa grande jeunesse. [22] s'arrêter. [23] les traits volaient de toutes parts. [24] parcourir rapidement. [25] exhortation. [26] ne put contenir plus longtemps. [27] sauter à bas de cheval. [28] le terrible cri du combat. [29] jaillir. [30] les fluctuations du combat. [31] gagner du terrain. [32] prirent la fuite en désordre. [33] à bride abattue, à toute bride.

gegen und rief: „Wohin wollt ihr, tapfere Männer? Kann die Flucht euch Heil bringen[34]? Zurück zu den Unsrigen[35], um wenigstens Zeuge ihres Ruhmes zu sein!“

So brachte er sie von Neuem auf das Feld der That und des Blutes. Chnodomar aber, als er die Flucht der Reiter sah, ließ den Kern[36] seiner Krieger vordringen auf den Kern des römischen Fußvolkes. Die Deutschen, am Siege nicht mehr zweifelnd, erhoben im Anzuge den furchtbaren Barrit (Schlachtgesang). Wie ein Gesäusel[37] der Kampflust beginnend, schwoll[38] er mächtig an[38] und wurde dem Donner gleich, mit welchem die Sturmwoge sich am Felsen bricht. Ihm folgte das Geräusch der Waffen. Es war ein Kampf der äußersten Wuth. Das Schilddach[39], welches die Römer über ihren Köpfen bildeten, spaltete sich leicht vor den Schwertschlägen der Deutschen, und keine Rettung schien übrig zu sein.

In dem Augenblicke der höchsten Noth aber kam ein frischer Haufe von batavischen und heruliſchen Miethstruppen[40] den Römern zu Hülfe und stellte das Gleichgewicht[41] des Kampfes der Verzweiflung[42] wieder her. Von der andern Seite drang plötzlich die auserwählte Schaar vornehmer, alemannischer Männer heran, die bis zu der letzten Entscheidung im Rückhalte gestanden hatte. Unaufhaltsam[43] brach sie sich Bahn[44] durch die römischen Reihen bis zu der Legion der Leibwache des Cäsars und zu dem Orte, wo sein Zeichen[45] aufgerichtet war. Im brennenden Zorne aber vergaß diese Schaar, ihre Seiten[46] zu decken. Indem nun die Leibwache[47], des großen Augenblicks eingedenk[48], einem Thurme gleich, feststand, drangen die Römer in die geöffneten Seiten ein. Die Deutschen, verschwenderisch[49] mit ihrem Leben, verzweifelten noch nicht am Siege. Den Tod um sich her verbreitend, empfingen sie freudig den Tod. Auf den Gefallenen stellte sich der Gesunde und kämpfte[50] mit gleicher Unverzagtheit, über die Leichen hinweg, auch

[34] sauver. [35] retournez vers les nôtres. [36] élite. [37] murmure. [38] anschwellen s'enfler, grossir. [39] le toit de boucliers, *c'est-à-dire*, la tortue. [40] mercenaire. [41] équilibre. [42] lutte désespérée. [43] irrésistible. [44] se frayer, s'ouvrir un passage. [45] enseigne, étendard. [46] flancs. [47] garde. [48] songeant que c'était le moment décisif. [49] prodigue. [50] bravait à son tour la mort en combattant sur des cadavres.

seinem Verderben entgegen[50]. Aber das Schicksal begünstigte so ungeheure Anstrengungen nicht. Als die Menge den schweren Kampf der auserwählten Schaar ohne Erfolg sah, da fing sie an, zu wanken und zu weichen. Einer riß den Andern mit sich fort, und selbst der Tapferste erkannte, daß ihm Nichts übrig bleibe, als auf seine Rettung zu denken, um dem Vaterlande das Leben zu erhalten für glücklichere Tage. Rettung aber war nur hinter dem Rheine. Einige setzten[51] auf Schiffen über den Fluß, Andere suchten durch Schwimmen[52] das jenseitige Ufer zu erreichen. Viele fanden auf dem Rückzuge den Tod, Viele bei der Verwirrung in den Wellen ihr Grab.

Julianus, zufrieden mit dem Rückzuge der Deutschen, hielt sein Heer von drängender Verfolgung zurück, um den Sieg nicht noch einmal in Zweifel zu bringen[53]. Chnodomar aber wollte das feindliche Ufer, so oft Zeuge seiner Thaten und seines Ruhmes, nicht verlassen. Von seinen Getreuen umgeben, nahm er den Weg nach[54] seinem alten, befestigten Lager, von welchem aus er das Heer des Barbatio angegriffen und vernichtet hatte. Aber ihn verfolgte vor Allen das Unglück. Als er, nahe am Rheine, über einen Graben setzen wollte, stürzte unter ihm sein Pferd und blieb stecken in dem schlammigen Boden. Der König raffte sich auf[55] und eilte einem nahen Hügel zu. Er ward aber von den Römern erkannt. Eine Reiter-Cohorte setzte ihm nach[56]. So tief aber war der Eindruck, den er durch Leben und That auf die Römer gemacht hatte, daß diese Reiter keinen Angriff wagten, sondern den Hügel umstellten[57] und den König belagerten. Endlich warfen ihn Hunger und Müdigkeit in ihre Hand, und mit ihm geriethen[58] zweihundert getreue Männer, die es sämmtlich für Schande hielten, ihr Schicksal von dem ihres Königs zu trennen, in die Gefangenschaft[58] der Römer. Es waren die einzigen Gefangenen nach einem so harten Kampfe. — Einen solchen Ausgang hatte die Schlacht bei Straßburg.

Luden.

[51] traverser, passer un fleuve. [52] à la nage. [53] risquer. [54] se diriger vers. [55] se relever. [56] poursuivre, se mettre à la poursuite. [57] cerner. [58] tomber au pouvoir de.

101. Der alte Landmann an seinen Sohn.

Ueb' immer Treu' und Redlichkeit
Bis an dein kühles Grab
Und weiche [1] keinen Finger breit
Von Gottes Wegen ab [1]!
Dann wirst du, wie auf grünen Au'n,
Durch's Erdenleben geh'n;
Dann kannst du ohne Furcht und Grau'n
Dem Tod in's Auge seh'n [2].

Dann wird die Sichel [3] und der Pflug
In deiner Hand so leicht;
Dann singest du beim Wasserkrug,
Als wär' dir Wein gereicht.
Dem Bösewicht wird Alles schwer,
Er thue, was er thu' [4];
Das Laster treibt ihn hin und her
Und läßt ihm keine Ruh'.

Der schöne Frühling lacht ihm nicht,
Ihm lacht kein Aehrenfeld.
Er ist auf List und Trug erpicht [5]
Und wünscht sich Nichts, als Geld.
Der Wind im Hain, das Laub am Baum
Sauf't [6] ihm Entsetzen zu [6].
Er findet nach des Lebens Traum
Im Grabe keine Ruh'.

Drum übe Treu' und Redlichkeit
Bis an dein kühles Grab
Und weiche keinen Finger breit
Von Gottes Wegen ab.
Dann segnen Enkel deine Gruft
Und weinen Thränen d'rauf,
Und Sommerblumen voller Duft [7].
Blüh'n aus den Thränen auf.

Hölty.

102. Die Wölfe.

Ich hatte heute vom frühen Morgen an [1] mit meinem Hunde den ganzen Forst durchstreift, als mich das Geheul von Wölfen

---

101. [1] s'écarter. [2] regarder en face. [3] la faux. [4] quoi qu'il fasse. [5] avide de, passionné pour. [6] le murmure ... le remplit d'effroi. [7] parfum.

102. [1] depuis le point du jour.

nach dem äußersten Ende desselben lockte, bis an den Rand des Waldes, wo man die schöne Wiese vor sich hat, die zu dem Dorfe Hohenwalde gehört; hier hatte ich denn ein Schauspiel, wie ich es in meinem ganzen Leben noch nie gehabt habe, und das ich nimmermehr vergessen werde. — Eine ganze Schaar von jungen und alten Wölfen machte einen förmlichen[2] Angriff auf eine Pferdeheerde, welche ein kleiner Junge[3] hütete. Glücklicherweise[4] waren wohl die Pferde noch zur rechten Zeit[5] durch das Geheul der hungrigen Wölfe gewarnt worden und hatten sich daher in guten Vertheidigungsstand gesetzt. Der kleine Hirte war in großer Angst auf einen nahen Baum geklettert, und der Hund schien sich im Walde versteckt zu haben; auch der meinige war mit gesträubtem Haare[6], zitternd am ganzen Leibe, zwischen meine Füße gekrochen[7], und ich war damit wohl zufrieden, da der Hund noch jung ist. Und wie vertheidigten sich nun die muthigen und klugen Pferde! Es war ein herrlicher Anblick, wie sie alle in einem dichten Kreise, mit den Köpfen im Mittelpunkte fest zusammengedrängt, schnaubend und stampfend den wüthenden Angriff ihrer Feinde mit gleicher Wuth zurücktrieben, indem sie, so oft die Wölfe sich nahten, mit der höchsten Anstrengung hinten ausschlugen[8], und sobald sie sich entfernten, vorsichtig den Kopf zurückbogen, um zu sehen, ob es ihnen gelungen sei, die Raubthiere zu erschlagen.

Gerade in dem Augenblicke, da ich aus dem Walde hervortrat, hatten zwei Wölfe den Todesschlag erhalten und taumelten[9] halbtodt hinten über. Eine Weile[10] sah ich dem Kampfe zu, neugierig[11], was die übrigen vier Wölfe thun werden, nachdem die Kampfgenossen so übel weggekommen[12] waren. Es schien sie aber wenig zu rühren, daß ihr Heer kleiner geworden war; denn sie griffen mit erneuerter Wuth die Heerde an. Jetzt schien es mir Zeit, der geängsteten Heerde zu Hülfe zu kommen. Ich schlich mich am Walde so nahe als möglich hinter die Wölfe und nahm[13] den größten und

[2] en règle. [3] un jeune garçon. [4] par bonheur, heureusement. [5] à temps. [6] poil hérissé. [7] se blottir. [8] lancer des ruades. [9] vaciller, tomber étourdi (d'un coup). [10] quelque temps. [11] curieux de voir. [12] être maltraité. [13] viser, coucher en joue.

stärksten aufs Korn [13]. Ich traf ihn glücklich in den Hals, und da ich noch einen Schuß bei mir hatte, erlegte ich auch den zweiten; darauf nahmen die übrigen mit gräßlichem Geheule die Flucht, und zugleich stürzte auch der Hund des Hirten aus seinem Hinterhalte hervor und fiel über den halbtodten Wolf her, den er bald erwürgte. Jetzt sprengten [14] die Pferde, wahrscheinlich durch die beiden Schüsse geschreckt, aus einander [14] und nahmen in der wildesten Eile die Flucht. Eines von ihnen mußte wohl am rechten Hinterfuße verwundet sein; denn es konnte den übrigen nur mit großer Mühe in der Entfernung nachfolgen und lief unglücklicher Weise gerade nach der Gegend zu, wohin die Wölfe geflohen waren.

Auf einmal stürzte einer von den Wölfen im schnellsten Laufe aus dem Gebüsche hervor, und nun war das arme Pferd verloren; denn ich war zu entfernt, um es zu retten, und hatte mich auch schon ganz verschossen [15]. Mit einem gewaltigen Sprunge hatte der Wolf sich auf den Hals des Pferdes geschwungen, und in einem Augenblicke stürzte es todt nieder. Gräßlich war der Anblick, den ich nun hatte. Nach einigen Minuten lag das Pferd gänzlich zerrissen da, und der Wolf wüthete in den Eingeweiden desselben. Ich hütete mich [16], ihn zu stören, damit die übrigen Pferde nicht in neue Gefahr gerathen möchten. Indem er mit einem großen Stücke seiner Beute nach dem Walde schlich, kam auch der andere entflohene Wolf herbei und verzehrte, was jener ihm übrig gelassen hatte. Mit Hülfe seines Hundes gelang es dem kleinen Hirten, als er sich ein wenig von seinem Schrecken erholt [17] hatte, die Heerde wieder zusammen zu treiben [18], und als ich das Schlachtfeld verließ, war er dem Dorfe schon ganz nahe.

Ich hatte schon ein gutes Stück meines Rückwegs hinter mir [19], als ich mein Pulverhorn vermißte [20], und ich kehrte daher sogleich um, es zu suchen. Wie erstaunte ich, als ich auf dem eben verlassenen Schlachtfelde zwei junge Wölfe fand, welche über den erschlagenen alten Wolf, der noch nicht ganz todt schien, hergefallen waren und

[13] se dissiper. [15] j'avais déjà épuisé toutes mes munitions. [16] se garder de. [17] se remettre de sa frayeur. [18] rassembler. [19] j'avais déjà fait une bonne partie de la route. [20] s'apercevoir de l'absence, de la perte de.

Anstalt machten[21], ihn als eine gute Beute zu verzehren. Ich hielt es für's Beste[22], mich zurückzuziehen, aus Besorgniß, daß die wilde Gesellschaft gar zu zahlreich werden und auf den Einfall kommen möchte, auf mich oder auf meinen Hund Jagd zu machen. So bin ich denn glücklich mit ihm davon gekommen. Kuffner.

103. Der Araber in der Wüste.

Die Grenze des Landes ist erreicht, vor dir liegt das stille Meer der Wüste, eine unermeßliche Sandebene. Du betrittst[1] sie mit einem geheimen Schauer. Noch eben[2] hast du Menschenstimmen gehört[2], den Gesang der Vögel, das Gebrüll, das Geblök der Heerden, die Schalmei[3] der Hirten, das Rauschen des Windes in den Bäumen. Nach und nach verschwindet Alles, Alles! Das bunte Spiel der Farben hört sogar auf. Du siehst Nichts, als die graue, unbewegliche, gerade Linie der Sandebene, und das blaue Gewölbe des Himmels darüber hingespannt, und zwischen beiden Nichts, gar Nichts. Je weiter[4] du fortschreitest, desto mehr[4] hört das Leben auf. Der Lebensathem der Natur, den du nicht geachtet[5] hast, steht still: das Säuseln der Luft in den sparsamen Grashalmen. Die Stille ist furchtbar, beängstigend. Kein Hügel, nicht der eines Maulwurfs[6], zwischen dir und dem Horizonte. Du mit deinen Kameelen bist der einzige Lebende in der Natur.

Du ziehst weiter[7], du horchst[8] durch die lebenslose Stille[9] nach einem Tone, der dich leiten könne, und Alles schweigt. Schweigend zeigt jetzt dein Führer, dessen Auge die Wüste und die Furcht geschärft[10] haben, dir ein Paar Lanzen, die über dem Sande hervorragen. Du erblickst Nichts. Dann siehst du zwei schwarze Punkte am Horizonte mit deinem Fernglase[11], die dein Führer für zwei Reiter erkennt. Sie haben dich lange[12] erblickt, denn sie halten. Dann nähern sie sich vorsichtig; dein Feuergewehr, vor dem die Söhne der Wüste allein zittern, hält sie vom Raube ab. Du be-

---

[21] se disposer à. [22] je crus que le meilleur parti était.

103. [1] entrer, s'avancer. [2] il y a quelques instants que tu entendais encore. [3] chalumeau. [4] plus... plus. [5] faire attention. [6] taupe. [7] avancer. [8] prêter l'oreille, chercher à saisir un son. [9] silence de mort. [10] aiguiser, rendre perçant. [11] longue-vue, lunette d'approche. [12] depuis longtemps.

trachtest sie. Schwarz, klein, hager sind sie, Nichts als Flechse [13] und Haut: das Bild ihrer dürren Wüste. Du fragst: „Wo hat der Emir sein Haus? Ich bin sein Freund. Ich habe seinen Schutzbrief [14].“ Sie begleiten dich freundlich zum Lager, wohin du willst. Sie zeigen dir seine Zelte. Du siehst Nichts, was ihr Falkenauge sieht. Du lagerst am Abend, und am Morgen siehst du einen schwarzen Punkt, der sich immer vergrößert. Du näherst dich gegen Abend, du würdest das Lager zur Nacht erreichen. Aber deine beiden Führer warnen dich. Große, böse Hunde umstreifen Nachts in großen Kreisen das sichere Lager und zerreißen Jeden, der sich nähert.

Früh am Morgen [15] erreichst du den Kreis der schwarzen Zelte; in der Mitte steht das größere, grüne des Emirs, von den Zelten seiner Familie umgeben, abgesondert von den Zelten seines Stammes durch einen weiten Raum. Dein Führer bringt dich vor sein Zelt, das er gestern verlassen hat, um die Wüste zu durchstreifen. Da siehst du seine drei Knaben noch schlafen. Ein dreijähriges Kind ruht auf einer Stute [16], zwischen den Hühnern und zwischen den Pferden oder auf denselben schlummern die andern. Die Stute hebt das Haupt auf, schüttelt vorsichtig das schlafende Kind von ihrem Halse und steht auf, ihren Herrn zu begrüßen. Sie tritt über die schlafenden Kinder vorsichtig hinweg.

Es reicht der Araber, der nun dein Wirth ist, dir die Hand und ruft: „Friede sei mit dir!“ dieselben Worte, die Abraham vor Jahrtausenden [17] sagte, und du antwortest ihm: „Mit dir sei Friede!“ Dann hebt er deine Hand zwölf und mehrere Male empor: er küßt die seine und fragt zwölf Male: „Wie befindest du dich, mein Bruder?“ Und zwölf Male fragst du dasselbe ihn. Dann küßt er dir den Bart; denn der Mann im Morgenlande trägt einen Bart, nur der Sklave nicht, nicht der, auf dem Schande oder Schmach ruht. Er sagt dabei: „Der Segen Gottes zieht mit dir in mein Zelt, in unser Lager; darum sei mir herzlich willkommen!“ Du antwortest

[13] tendon, muscle. [14] sauf-conduit. [15] le matin de bonne heure. [16] jument. [17] il y a des milliers d'années.

ihm mit ähnlichen Worten. Er küßt deinen Bart mit einem neuen Komplimente; du antwortest. Jetzt faßt er deine Hand und führt dich in das Gastzelt des Emirs, dem der Knabe deines Führers schon Nachricht gegeben hat. Du findest schon die Leute des Emirs, welche Tapeten auf dem Fußboden ausbreiten, Polster und Kissen.

Der Emir tritt in das Zelt, dich zu begrüßen. Dieselben [18] langen Komplimente, Umarmungen und Küsse auf den Bart. Man bringt den Kaffee, die Pfeife. Deine Kameele werden abgepackt [19], deine Pferde besorgt, getränkt, gefüttert. Man fragt dich höflich, was du willst, ob du die Nacht im Lager bleiben, ob du weiter [20], wohin du reisen willst. Du erklärst die Art deines Geschäfts. Man bringt das Mittagessen. Die Vornehmen des Lagers leisten dir Gesellschaft [21]; du erhältst den Ehrenplatz. Man trägt dir auf [22] das Beste, was man hat: Reis, Milch, Käse, Früchte, Honig. Da dein Wirth ein Emir ist, so erhältst du Fleisch, gesotten, gebraten. Man langt [23] mit der rechten Hand zu [23], die linke Hand berührt das Essen nie. Man trocknet die Hand mit dem Schnupftuche, das man über die Kniee breitet. Man schweigt während des Essens von jedem Geschäfte. Man gibt Kaffee und die Pfeife, und nun fängt man an zu reden. Man ist heiter, man erzählt aus „Tausend und eine Nacht.“

Bleibst du nur die Nacht im Lager und gehst den andern Morgen wieder, so gibt man dir ein Frühstück. Der Scheikh [24] erkundigt sich nach deiner Gesundheit, nach deinem Schlafe. Du reisest ab, er entschuldigt sich, daß er dich nicht besser hat aufnehmen können. Er beklagt sich über die Kürze deines Aufenthalts. Das Abschiednehmen [25] ist eben so wortreich. Man umarmt sich, man gibt sich hundert Male den Segen des Himmels; dann kommen die Bartküsse. Endlich steigt man zu Pferde. Man hat Lebensmittel für dich auf deine Kameele gepackt, Hafer für deine Pferde. Man begleitet dich, sind die Wege gefährlich, bis an's nächste Lager. Man

---

[18] on recommence les mêmes compliments. [19] décharger. [20] si tu veux continuer ton voyage. [21] tenir compagnie. [22] offrir, servir. [23] zulangen étendre la main, se servir (à table). [24] cheik. [25] les adieux.

würde dich, wenn eines deiner Pferde krank wäre, oder dein Geschäft dich länger aufgehalten hätte, noch acht Tage so behandelt haben. Du gibst, willst du, beim Abschiede den Bedienten des Scheikh's heimlich eine Kleinigkeit, und die Segnungen der guten Leute schallen hinter dir noch lange her.

104. Lied eines Landmanns in der Fremde.

Traute Heimath meiner Lieben,
Denk' ich [1] still an dich zurück [1],
Wird mir wohl [2] und dennoch trüben
Sehnsuchtsthränen [3] meinen Blick.

Stiller Weiher [4], grün umfangen
Von beschirmendem Gesträuch,
Kleine Hütte, voll Verlangen
Denk' ich immer noch an euch.

An die Fenster, die mit Reben
Einst mein Vater selbst umzog,
An den Birnbaum, der daneben
Auf das nied're Dach sich bog;

An die Stauden, wo ich Meisen [5]
Im Hollunderkasten [6] fing,
An des stillen Weihers Schleusen,
Wo ich Sonntags fischen gieng.

Was mich dort als Kind erfreute,
Kommt [7] mir wieder lebhaft vor [7],
Das bekannte Dorfgeläute
Wiederhallt in meinem Ohr'.

Selbst des Nachts in meinen Träumen
Schiff' ich auf der Heimath See,
Schüttle Aepfel von den Bäumen,
Wässre ihrer Wiesen Klee [8].

Lösch' [9] aus ihres Brunnens Röhren
Meinen Durst am schwülen Tag',

---

[1] reporter ses pensées. [2] j'éprouve un sentiment de bonheur. [3] larmes de regret. [4] étang. [5] mésange. [6] trébuchet (en bois de sureau). [7] revenir à l'esprit, se représenter. [8] trèfle. [9] étancher (la soif).

Pflück' im Walde Heidelbeeren[10],
Wo ich einst im Schatten lag.

Wann erblick' ich selbst die Linde,
Auf den Kirchenplatz gepflanzt,
Wo, gekühlt im Abendwinde,
Unsre frohe Jugend tanzt?

Wann des Kirchthurms Giebelspitze,
Halb im Obstbaumwald versteckt,
Wo der Storch auf hohem Sitze
Friedlich seine Jungen heckt[11]?

Traute Heimath meiner Väter,
Wird[12] bei deines Friedhofs[13] Thür'
Nur einst, früher oder später,
Auch ein Ruheplätzchen mir[12]!

Salis.

105. Rudolph von Erlach.

Unter den größten und edelsten Männern nennt die Schweizergeschichte Rudolph von Erlach. Er war aus dem Adel entsprossen, welcher zu der Stadt Bern den Grund gelegt und von Anfang her sie regiert hatte; er besaß durch Erbschaft und Kauf viele Güter an verschiedenen Orten, war Dienstmann[1] des Grafen von Nidau, dessen Kinder er erzog, und der Stadt Bern, welcher er als Bürger angehörte, mit aufrichtiger Liebe ergeben. Als daher im Jahre 1339 der umliegende[2] Adel eine große Heeresmacht sammelte, um Erlachs Vaterstadt zu unterdrücken, so bat dieser den Grafen, seinen Mitbürgern helfen zu dürfen. Der Graf antwortete mit gleichgültiger Miene[3]: „Von zweihundert Helmen und hundertvierzig mir ergebenen Rittern kann ich einen Mann wohl verlieren.“ Erlach erwiderte ihm: „Ihr sagt, Herr Graf, ich sei ein Mann; als einen Mann will ich mich zeigen.“

Indessen hatte Bern alle waffenfähige Mannschaft[4] vom Lande aufgeboten[5] und das zunächst bedrohte Städtchen Laupen mit

---

[10] airelle, myrtille. [11] couver. [12] obtiendrai-je une fois. [13] cimetière.

105. [1] vassal, feudataire. [2] des environs, voisin. [3] d'un air indifférent. [4] hommes en état de porter les armes. [5] aufbieten lever, rassembler.

600 Mann unter Johann von Bubenberg besetzt; und 900 rüstige Krieger aus den Waldstätten zogen zur Hülfe heran. Allein über die Wahl eines Feldherrn war man in der äußersten Verlegenheit; Niemand getraute sich[6], in einem so gefährlichen Kriege die Führung des Heeres zu übernehmen[7]. Da ritt Rudolph von Erlach in die Stadt. Bei dem Anblicke des jugendlich kräftigen Helden ergriff sogleich Freude und die Erinnerung an das Glück seines Vaters Ulrich, unter dessen Anführung die Berner 41 Jahre vorher am Donnerbühel gesiegt hatten, Aller Herzen. Durch allgemeinen Zuruf wurde ihm die Feldhauptmannschaft[8] aufgetragen, und der Schultheiß von Bubenberg überreichte ihm das Banner der Stadt.

Er aber sprach zu der Versammlung in folgendem Sinne: „Sechs Feldschlachten habe ich mitgehalten[9], wo jedes Mal das größere Heer von der geringern Zahl geschlagen worden ist; gute Ordnung ist ein sicheres Mittel, in Schlachten zu siegen. Denn gleichwie[10] die Menge nicht hilft gegen geschickte Anordnung, so hilft ohne Ordnung die Tapferkeit Nichts. Ihr von den Handwerkern, die ihr oft nicht gern gehorcht, ihr seid freie Männer, und frei werdet ihr bleiben, aber wenn ihr zu gehorchen wißt, wem ihr sollt. Ich fürchte den Feind nicht; mit Gott und euch will ich den Streit bestehen; wir wollen ihn ausführen, wie zur Zeit meines Vaters. Aber ich will nicht euer Feldhauptmann sein ohne volle Gewalt.“ Als die Gemeine der Bürger von Bern dieses hörte, hob Jeder die Hand auf und schwur bei Gott und bei den Heiligen, in allen Dingen dem Ritter von Erlach ohne allen Widerstand zu gehorchen, bei Leib und Leben[11].

Sobald die Hülfe aus den Waldstätten angelangt war, wurde der Entsatz[12] der hartbedrängten Stadt Laupen beschlossen[13]. Um die Mitternachtsstunde des zwanzigsten Brachmonats[13] zog Erlach mit 6000 Mann aus Bern's Thoren und nahm des folgenden

---

[6] oser. [7] se charger de. [8] le commandement en chef. [9] prendre part, assister à. [10] de même que. [11] au péril de la vie. [12] on résolut de faire lever le siége de. [13] mois de juin.

Tages seine Stellung unweit Laupen auf einer Höhe, von der er den Feind übersah, und wo er im Rücken durch einen Wald gedeckt wurde. Durch die Neckereien [14] des übermüthigen Adels ließ er sich nicht irre machen. Er ordnete sein Heer mit Weisheit und Ruhe. Den Hülfsvölkern, besonders den Waldstätten, gestattete er den Ehrenkampf mit der feindlichen Reiterei. Er selbst mit den Bernern gedachte gegen das Fußvolk zu kämpfen. Zu dem Dienste um seine Person wählte er eine auserlesene Schaar Jünglinge aus den Zünften [15] der Gerber und Fleischer. Diese entflammte er zur größten Tapferkeit, indem er ihnen zurief: „Wo sind nun die fröhlichen Jünglinge, die täglich zu Bern, mit Blumen und Federbüschen geschmückt, die ersten waren, den Feinden Hohn zu sprechen [16]? Heute steht bei euch [17] die Ehre der Stadt. Hier Banner, hier Erlach.“ Da riefen sie mit lauter Stimme: „Herr, wir wollen bei Euch stehen!“ traten hervor und umgaben das Banner.

Die Schleuderer [18] machten den Angriff. Jeder that drei Würfe. Sie tödteten Viele, dann traten sie in die Schlachtordnung zurück. Dieses Zurücktreten hielten die Hintersten im Bernerheere, junge, unerfahrene Mannschaft, für den Anfang der Flucht und flohen in den Wald. Dieß blieb nicht unbemerkt und veranlaßte mancherlei Bewegung der Gemüther. Erlach aber rief mit heiterem, zuversichtsvollem Angesichte: „Freunde, jetzt werden wir siegen; denn die Spreu [19] ist vom Korne gestoben!“ Zugleich schwang er sein Schwert und gab das Zeichen zum allgemeinen Angriffe. Schwere eiserne Heerwagen [20] mit Sicheln und Sensen an den Rädern, mit auserlesenen Kriegern beladen, stürmten voran. Hinter ihnen, enge geschlossen, die Menge des Fußvolkes, und Erlach, das Banner der Stadt in seiner Hand, treu umgeben von jenen Jünglingen, dem Kerne seines Heeres. Das feindliche Fußvolk, nicht im Stande, dem gewaltigen Andrange so begeisterter Krieger zu widerstehen, wandte sich nach kurzer Gegenwehr [21] zu unordentlicher Flucht. Jetzt eilten die Berner denen aus den Waldstätten und von Solothurn,

---

[14] provocations. [15] corporation. [16] se moquer de, braver. [17] est remis en vos mains. [18] frondeur. [19] balle (de blé, etc.), paille. [20] chariot de guerre. [21] résistance.

welche sich noch im harten Kampfe mit der Reiterei befanden, zu Hülfe und verschafften auch hier einen herrlichen Ausgang[22]. Eine große Zahl Edler bedeckte das Schlachtfeld, unter den Vordersten lag der Graf von Nidau.

Nach einer kurzen Verfolgung der Feinde sammelten sich die Sieger wieder auf der Wahlstatt[23] und fielen auf die Kniee zum Danke gegen Gott, weil er die Einsicht[24] Erlach's und ihren Muth gesegnet hatte. Unter Freudenthränen vereinigte sich die Besatzung von Laupen mit den siegreichen Brüdern. Hierauf lobte Erlach das Heer. „Ich werde nie vergessen," sagte er, „daß ich diesen Sieg dem Vertrauen meiner Mitbürger schuldig bin[25] und euerm heldenmüthigen Sinne, geliebte Freunde und Nothhelfer[26] aus den Waldstätten und von Solothurn. Wenn unsere Nachkommen die Geschichte dieser Schlacht hören, so werden sie die gegenseitige[27] Freundschaft über Alles achten, gleichwie an diesem Tage; in ihren Gefahren und Kriegen werden sie bedenken, welcher Voreltern Kinder sie sind." Des andern Tages führte Erlach das siegreiche Heer unter dem Jubel des Volkes wieder in die Stadt zurück und legte vor allen Dingen die Obergewalt nieder, die man ihm für die Stunde der Noth ertheilt hatte.

Rudolph von Erlach lebte hierauf bis in ein sehr hohes Alter still in einer einsamen Gegend unweit Bern an der Aar, wo auch sein Vater gewohnt hatte. Er hatte zwei Söhne und eine Tochter, welche den Ritter Jost von Rudenz aus Unterwalden heirathete. Die Knechte und Mägde des alten Ritters bauten Gärten und Feld; oft war er einsam in seiner Burg und wurde nur von seinen Hunden bewacht; sein Schwert, welches er in den Siegen für das Vaterland geführt hatte, hieng in seinem Zimmer an der Wand.

So war es an dem Tage, als er von dem Edlen von Rudenz besucht wurde. Da erhob sich Wortwechsel[28] zwischen ihnen über die Ehesteuer[29], denn der Edelknecht machte Schulden; Erlach aber

---

[22] remporter un succès complet. [23] champ de bataille. [24] habileté, talent. [25] être redevable. [26] auxiliaire. [27] mutuel, réciproque. [28] discussion, altercation. [29] dot.

war ein sorgfältiger Hausvater. Da er den Schwiegersohn mit allem Ernste ermahnte[30], ergriff dieser dasselbe Schwert und gab dem alten Helden den Tod. Mit großem Geheule verfolgten ihn die Hunde in den benachbarten Wald. Als das Gerücht nach Bern kam, daß Erlach meuchelmörderisch umgebracht[31] worden sei, war Niemand von dem Adel und kein guter Bürger, der nicht eilte, seinen Mörder zu suchen; dieser ist auch bald nachher eines unbekannten Todes gestorben.

Nach Joh. v. Müller und Vögelin.

106. Meeresstille.

Tiefe Stille herrscht im Wasser,
Ohne Regung ruht das Meer,
Und bekümmert sieht der Schiffer
Glatte Fläche rings umher.

Keine Luft von keiner Seite!
Todesstille fürchterlich!
In der ungeheuren Weite
Reget keine Welle sich.

Göthe.

107. Beschäftigung der ärmeren Volksklassen in Neapel.

In Neapel sind selbst die kleinsten Kinder auf vielerlei Weise[1] beschäftigt. Ein großer Theil derselben trägt Fische zum Verkauf herum, andere sieht man sehr oft in der Nähe des Arsenals oder wo sonst Etwas gezimmert[2] wird, wobei es Späne[3] gibt, auch am Meere, welches Reiser und kleines Holz auswirft, beschäftigt, sogar die kleinsten Stückchen in Körbchen zu sammeln. Kinder von einigen Jahren, die nur erst auf der Erde hinkriechen können, beschäftigen sich, in Gesellschaft älterer Knaben von 5 bis 6 Jahren, mit diesem Gewerbe. Nachher gehen sie tiefer in die Stadt[4] und setzen sich mit ihrem kleinen Holzvorrathe gleichsam zu Markte. Der Handwerker, der dürftige Bürger kauft es ihnen ab, brennt es auf

---

30 adresser des reproches sévères. 31 assassiné.

107. 1 de bien des manières. 2 équarrir (le bois), travailler (comme charpentier). 3 copeaux. 4 dans l'intérieur de la ville.

seinem Dreifuße zu Kohlen, um sich daran zu wärmen, oder verbraucht es in seiner spärlichen Küche. Andere Kinder tragen das Wasser der Schwefelquellen [5], welches besonders im Frühjahre sehr stark getrunken wird, zum Verkaufe herum. Andere suchen einen kleinen Gewinn, indem sie Obst, gesponnenen Honig [6], Kuchen und Zuckerwaaren einkaufen und als kleine Handelsleute den übrigen, wohlhabenderen Kindern anbieten und verkaufen; allenfalls nur, um ihren Theil daran umsonst zu haben [7]. Es ist wirklich belustigend zu sehen, wie ein solcher Knabe, dessen ganze Waare und Geräthschaft in einem Brette und Messer besteht, eine Wassermelone oder einen halben gebratenen Kürbis [8] herumträgt; wie sich um ihn eine Schaar Kinder versammelt; wie er sein Brett niedersetzt und anfängt, die Frucht in kleine Stücke zu zertheilen. Die kleinen Käufer merken genau auf, ob sie auch für ihr Stückchen Kupfergeld genug erhalten; und der junge Handelsmann ist eben so bedächtig, damit er ja nicht um ein Stückchen betrogen werde.

Eine sehr große Anzahl von Menschen, theils mittleren Alters, theils Knaben, welche meist sehr schlecht gekleidet sind, beschäftigen sich, das Kehricht [9] auf Eseln aus der Stadt zu schaffen. Das nächste Feld um Neapel ist nur ein Küchengarten [10], und es ist eine Freude zu sehen, welche große Menge von Küchengewächsen [11] alle Markttage in die Stadt gebracht wird, und wie die Betriebsamkeit der Menschen sogleich die überflüssigen, von der Köchin verworfenen, Theile wieder in das Feld schafft [12], um den Kreislauf des Pflanzenwuchses [13] zu beschleunigen. Bei der unglaublichen Menge von Gemüsen, welche verzehrt werden, machen wirklich die Strünke von Blumenkohl, Artischocken, Kohl, Salat und Knoblauch einen großen Theil des neapolitanischen Kehrichts aus, und diesem strebt man besonders nach [14]. Zwei große, biegsame Körbe hangen auf dem Rücken des Esels und werden nicht allein ganz voll gefüllt, sondern es wird noch auf jedem mit besonderer Kunst ein Haufen auf-

---

[5] sources sulfureuses. [6] rayons de miel. [7] pour en avoir leur part gratis. courge. [9] balayures, immondices. [10] jardin potager. [11] légumes. [12] transporter de nouveau. [13] végétation. [14] et c'est la partie la plus recherchée des immondices.

gethürmt: kein Garten kann ohne einen solchen Esel bestehen. Ein Knecht, ein Knabe, zuweilen auch der Besitzer des Gartens selbst, eilen am Tage, so oft als möglich, nach der Stadt, die ihnen zu allen Stunden eine reiche Schatzgrube [15] ist. Wie aufmerksam die Sammler auf den Mist der Pferde und der Maulthiere sind, läßt sich denken. Ungern verlassen sie die Straßen, wann es Nacht wird; und die Reichen, welche nach Mitternacht aus der Oper fahren [16], denken wohl nicht, daß schon vor Anbruch des Tages ein emsiger Mensch sorgfältig die Spuren ihrer Pferde aufsuchen wird.

Andere gehen herum mit Fäßchen Eiswasser und Citronen, um überall gleich Limonade machen zu können; ein Trank, den auch der Geringste nicht zu entbehren vermag [17]. Einige sieht man mit Kredenztellern [18], auf welchen Flaschen mit verschiedenen Getränken und Spitzgläsern [19], in hölzernen Ringen vor dem Falle gesichert, stehen; Andere tragen Körbe, allerlei Backwerk [20], Näscherei [21], Citronen und andere Früchte herum. Außerdem gibt es eine Menge von kleinen Krämern, welche gleichfalls herumgehen und ohne viele Umstände auf einem Brette, in einem Schachteldeckel [22], oder auf Plätzen geradezu auf flacher Erde, ihren Kram ausbieten. Da ist nicht von einzelnen Waaren die Rede, die man in großen Läden findet; es ist der eigentliche Trödelkram [23]; kein Stückchen Eisen, Leder, Tuch, Leinwand, Pelz, das nicht wieder als Trödelwaare [24] zu Markte kommt und das nicht von Einem oder dem Andern verkauft wird. Viele andere Menschen der niedern Klasse sind bei Handelsleuten und Handwerkern als Beiläufer [25] und Handlanger beschäftigt.

Göthe.

108. Polykarp.

(Bischof in Smyrna, starb im Jahre 169 als Märtyrer.)

„Geh', Lictor, führ' den Bischof vor,
Eh' sich das Volk zerstreut!
Verläugnen muß er öffentlich
Sein Christenthum noch heut'.

---

[15] mine. [16] revenir de l'opéra. [17] dont même le plus pauvre ne peut se passer. [18] des plateaux. [19] verres à pied. [20] pâtisseries. [21] friandises. [22] couvercle de boîte. [23] marchandise, boutique de détail. [24] friperie. [25] messager.

Und zögert er und schwört sich [1] nicht
Von seinem Christus los [1],
So schützet ihn sein Alter nicht,
So ist der Tod sein Loos."

Der Prätor rief's, der Lictor gieng,
Und Polykarp erschien
Und wankt [2], auf seinen Stab gestützt,
Getrost zum Richtstuhl' hin [2].

Sein Silberhaar, sein milder Blick,
Sein Himmel im Gesicht' [3]
Rührt bis zu Thränen Greis und Kind,
Rührt nur den Prätor nicht.

Der Heide sprach: "Entsage laut
Dem Christenglauben hier!"
— "Hoff' Alles sonst," versetzt der Greis,
"Nur dieß hoff' nicht von mir!"

— "Und schwörst du dich zur Stelle nicht
Von deinem Jesus los,
So schützet dich dein Alter nicht,
So ist der Tod dein Loos!"

— "Dein Dränen [4], Richter, trennt mich nicht
Von Jesus, meinem Herrn;
Und wenn ich für ihn sterben muß,
So sterb' ich für ihn gern."

— "Verblendeter, erblickst du dort
Den Scheiterhaufen [5] nicht?" —
"Kein Scheiterhaufen schreckt mein Herz,
Wenn Gott gebeut [6] und Pflicht." —

"So büße denn für deinen Trotz
Im Feuertode dort!
Geh', Lictor, schlepp' ihn ungesäumt
Zum Scheiterhaufen fort!"

Der Lictor riß ihn ungesäumt
Zum Scheiterhaufen hin,

---

108. [1] renier, abjurer. [2] s'avancer en chancelant. [3] son visage empreint d'une bonté céleste. [4] tes menaces. [5] bûcher. [6] gebieten ordonner, commander.

Und band ihn an den Marterpfahl [7]
Und schlug mit Fäusten ihn.

Noch einmal schallt's vom Prätorstuhl:
„Schwör' dich von Jesus los!"
— „Eh'," rief der fromme Heros laut,
„Eh' sei der Tod mein Loos!"

Der Prätor winkt, der Lictor legt
Die Fackel hastig an,
Und aus dem Holzstoß [8] lodern schnell
Die Flammen hoch hinan.

Still duldend steht der Greis am Pfahl',
Umsprüht von Flammengluth,
Still duldend blickt er himmelwärts
Und stirbt voll Heldenmuth.

109. Die Hunde in der Türkei.

Der Hund ist nach dem Koran ein unreines [1] Thier, er darf daher bei den Türken nie als Hausthier gehalten werden. Nicht einmal betreten darf er das Haus eines Muselmannes, und wenn letzterer zufällig einen berührt, so ist er verunreinigt, und darf die Moschee nicht besuchen, bis er sich und seine Kleider gereinigt hat. Von den vielen tausend Hunden, welche in Konstantinopel und andern türkischen Städten auf den Straßen liegen, kommt daher auch keiner in ein Haus, hat keiner einen Herrn. Die Plätze, Gassen und Winkel der Stadt sind ihre Wohnörter, der Himmel ihre Decke. Da leben sie ganz sich selbst überlassen und bringen den größten Theil des Tages mit Schlafen zu. Sie sind gewöhnlich von der Zucht [2] der Schäferhunde und Spitze, meistens buntgefleckt und von der Größe eines Fleischerhundes. Es ist ihnen nicht einerlei [3], wo und an welchem Orte in der Stadt sie sich aufhalten; jeder Hund hat ein besonderes Quartier zu seinem Wohnorte, welches er fast niemals verläßt: in demselben hält er sich seine ganze Lebenszeit hindurch auf. In europäischen Städten müssen die Hunde dem

[7] le poteau fatal. [8] pile de bois, bûcher.

109. [1] immonde. [2] race. [3] être indifférent.

Menschen überall ausweichen; in der Türkei ist es gerade das Gegentheil; denn da beherrschen die Hunde recht eigentlich die Straßen, und zwar die gangbarsten. Oft sieht man sich genöthigt, sich durch das dickste Menschengetümmel durchzudrängen, um nur einem schlafenden Hunde nicht zu nahe zu kommen. Höchst seltsam ist es anzusehen, wie schwerbeladene Kameele mühsam ihre Schritte abmessen, um nicht auf eins dieser Thiere zu treten; wie träge Büffel und Esel behutsam um sie herumgehen; wie stolze und muthige Rosse schon von ferne einen Umweg einschlagen[4], um nicht auf einen Hund zu treffen[5]. Keiner der türkischen Hunde fürchtet ein solches Thier, und auf das Geheul eines einzigen würden gewiß in einem Augenblicke zwanzig Hunde herbeieilen und mit grimmigen Bissen[6] den Beleidiger ihres Genossen anfallen.

Selbst unter- und gegen einander üben diese Thiere eine Art Polizei aus. Ein Hund, der in einem gewissen Quartiere der Stadt lebt, darf in kein anderes kommen, ohne von allen Hunden desselben angefallen zu werden, und sehr oft fallen[7] aus dieser Ursache blutige Kämpfe unter ihnen vor[7].

Wenn gleich die Hunde in Konstantinopel keine Herren haben, so leiden sie doch keinen Mangel an Nahrung. Die Türken machen sich ein Vergnügen daraus, ihnen alle Überbleibsel von ihrer Tafel zu reichen, indem sie dadurch eines der ersten Gesetze ihres Propheten, das der Barmherzigkeit, zu erfüllen glauben. Doch auch dabei lassen[8] es die Vornehmen und Reichen nicht bewenden[8]. An gewissen Tagen lassen sie Fleisch für die Hunde besonders einkaufen und unter dieselben austheilen, man sieht deshalb oft Diener in den Straßen umhergehen und jedem Hunde ein Stück vorlegen. Werden übrigens die Hunde in Ruhe gelassen, so sind sie sehr phlegmatisch, wie die Menschen, von denen sie umgeben sind. Bellen hört man sie nur, wenn sie angegriffen werden.

Die größte Merkwürdigkeit bei diesen Hunden ist, daß, ungeachtet ihrer Menge und des heißen Klima's, in dem sie leben, keiner

---

[4] faire un détour. [5] rencontrer. [6] à belles dents. [7] s'élever, arriver. [8] s'en tenir là.

derselben toll[9] wird; da doch Beispiele da sind, daß in Pera unter den Hunden der Franken, die als Hausthiere gehalten werden, die Wasserscheu[10] ausgebrochen ist. Die Ursache dieser Erscheinung ist wohl die, daß die Hunde der Türken sich gleichsam im Naturzustande befinden und dadurch gegen die Unfälle des Lebens abgehärteter sind, als die unsrigen. Die Türken begnügen sich indeß nicht damit, die Hunde zu nähren, sondern sie beschützen dieselben auch. Ein Franke, der sich an einem Hunde vergreifen[11] wollte, würde gewiß eben so grimmig verfolgt werden, als wenn er einen Türken beleidigt hätte. **Murhard.**

110. Chidher.

Chidher, der ewig junge, sprach:
Ich fuhr[1] an einer Stadt vorbei[1];
Ein Mann im Garten Früchte brach[2];
Ich fragte, seit wann die Stadt hier sei?
Er sprach und pflückte[3] die Früchte fort[3]:
„Die Stadt steht ewig an diesem Ort,
„Und wird so stehen ewig fort."

Und aber nach fünfhundert Jahren
Kam ich desselbigen Wegs gefahren.

Da fand ich keine Spur der Stadt;
Ein einsamer Schäfer blies die Schalmei,
Die Heerde weidete Laub und Blatt;
Ich fragte: wie lang' ist die Stadt vorbei[4]?
Er sprach und blies auf dem Rohre fort:
„Das eine wächst, wenn das andre dorrt;
„Das ist mein ewiger Weideort."

Und aber nach fünfhundert Jahren
Kam ich desselbigen Wegs gefahren.

Da fand ich ein Meer, das Wellen schlug,
Ein Fischer warf die Netze frei,
Und als er ruhte vom schweren Zug[5],
Fragt' ich, seit wann das Wasser hier sei?

---

[9] enragé. [10] rage, hydrophobie. [11] porter la main sur, toucher à.

110. [1] vorbeifahren passer devant. [2] cueillir. [3] continuer à cueillir. [4] vorbei sein être passé, avoir disparu. [5] *ici* labeur, travail.

Er sprach und lachte meinem Wort:
"So lang', als schäumen die Wellen dort,
"Fischt man und schifft man an diesem Port."

Und aber nach fünfhundert Jahren
Kam ich desselbigen Wegs gefahren.

Da fand ich einen waldigen Raum,
Und einen Mann in der Siedelei [6],
Er fällte [7] mit der Axt den Baum;
Ich fragte, wie alt der Wald hier sei?
Er sprach: "der Wald ist ein ewiger Hort [8].
"Schon ewig wohn' ich an diesem Ort,
"Und ewig wachsen die Bäum' hier fort."

Und aber nach fünfhundert Jahren
Kam ich desselbigen Wegs gefahren.

Da fand ich eine Stadt und laut
Erschallte der Markt vom Volksgeschrei.
Ich fragte: Seit wann ist die Stadt erbaut?
Wohin ist Wald und Meer und Schalmei?
Sie schrie'n und hörten nicht mein Wort:
"So gieng es ewig an diesem Ort,
"Und wird so gehen ewig fort."

Und aber nach fünfhundert Jahren
Will ich desselbigen Weges fahren.

Rückert.

111. Zerstörung der Stadt Magdeburg durch Tilly. (1631.)

Diese große und wichtige Stadt hatte eine nur ganz schwache schwedische Besatzung und einen schwedischen Kommandanten, Melchior von Falkenberg; sie wurde aber von ihren Bürgern herzhaft und mit großer Hartnäckigkeit [1] vertheidigt. Die Ueberzeugung, daß Gustav Adolph ihnen baldmöglichst [2] zu Hülfe eilen werde, stählte [3] ihren Muth und ihre Ausdauer. Am 9ten Mai schwieg

[6] solitude. [7] fällen couper, abattre. [8] asile, retraite.

111. [1] opiniâtreté. [2] le plus tôt possible. [3] retremper (le courage).

endlich der Donner des Geschützes; die Belagerer schienen Anstalten zum Abzuge zu machen; gewiß war der Erretter nicht mehr ferne. Allein es war Alles blos List; man wollte die Stadt sicher machen[4], um ihr desto gewisser den Untergang zu bereiten. In der Nacht wurden in der größten Stille die Sturmleitern[5] herbeigeschafft und angelegt. Um fünf Uhr Morgens erfolgte das Zeichen zum Angriffe. Von allen Seiten stürmten unter gräßlichem Kanonendonner die Belagerer die Leitern hinauf. Die Mauern waren schlecht besetzt; denn die meisten Wächter hatten sich nach Mitternacht entfernt und zur Ruhe begeben. Schon waren sie an mehreren Orten erstiegen, als der Befehlshaber Falkenberg herbeieilte. Eine Kugel streckte ihn todt zu Boden. Erschrocken verließen jetzt die Bürger ihre Posten und suchten nur ihre Häuser zu vertheidigen. Flintenkugeln und Steine regneten aus den Fenstern auf die eindringenden Feinde. Wüthend sprengten diese die Thüren ein, drangen in das Innere der Häuser und mordeten ohne Barmherzigkeit. Weder Kindheit, noch hülfloses Alter[6], weder Geschlecht noch Stand, noch Schönheit konnte die Wuth der Sieger entwaffnen; keine noch so verborgene[7], keine noch so heilige Stätte konnte vor Plünderung und Gewaltthätigkeit sichern. Dreiundfünfzig Frauenspersonen fand man in einer Kirche mit abgesäbelten Köpfen; Kroaten warfen zum Vergnügen Kinder in die Flammen; andere spießten Säuglinge an der Brust ihrer Mütter.

Als diese Gräuel schon lange genug gedauert hatten, giengen einige Offiziere, die noch menschliches Gefühl besaßen und dieß nicht länger mitansehen[8] konnten, hinaus in das Lager zu Tilly und fragten ihn, ob dem Unwesen nicht Einhalt gethan[9] werden solle. „Lasset ihnen nur noch eine Stunde Zeit," war seine Antwort, „und dann kommt wieder. Der Krieger muß doch auch für seine ausgestandene Mühe und Gefahr eine Belohnung haben." So wurde denn fortgewüthet, bis Rauch und Flammen der Mord- und Raubsucht Grenzen setzten. Gleich anfangs war an verschiedenen Orten Feuer angelegt worden. Ein Sturmwind, der sich erhob, verbreitete

[4] inspirer de la sécurité. [5] échelle d'escalade ou d'assaut. [6] la faiblesse de l'âge. [7] quelque caché qu'il fût. [8] être spectateur. [9] arrêter, mettre un terme.

die Flammen mit reißender Schnelligkeit durch die ganze Stadt und machte den Brand allgemein. Fürchterlich war das Gedränge durch Qualm[10] und Leichen und gezückte Schwerter, durch stürzende Trümmer und das strömende Blut. Die heiße Luft erschwerte das Athmen, und die Gluth zwang endlich die Würger[11], sich in das Lager zu flüchten. In weniger als zwölf Stunden lag die große, volkreiche, feste Stadt, eine der schönsten Deutschlands, in Asche, zwei Kirchen und einige Hütten ausgenommen. — Erst am 14ten Mai erschien Tilly selbst in ihren Mauern, nachdem die Hauptstraßen von Schutt und Leichen gereinigt waren. Schauderhaft war jetzt die Scene, die sich dem menschlichen Gefühle darstellte. Lebende, die unter den Leichen hervorkrochen, umherirrende Kinder, die mit herzzerschneidendem Geschrei ihre gemordeten Eltern suchten, Säuglinge, die an den Brüsten ihrer todten Mutter sogen. Mehr als 6000 Leichen mußte man in die Elbe werfen, um die Gassen zu räumen[12]; eine ungleich größere Menge von Lebenden und Leichen hatte das Feuer verzehrt; die ganze Zahl der Getödteten wurde auf 30,000 angegeben[13]. Am dritten Tage fand man noch ungefähr 1000 Menschen, meistens Weiber und Kinder, in der Domkirche[14], denen Tilly doch das Leben schenkte. Dieß war Alles, was sie auf der Welt noch hatten. Zerrer.

112. Der Reiter und der Bodensee[1].

Der Reiter reitet durch's helle Thal;
Auf Schneefeld schimmert der Sonne Strahl.
Er trabet im Schweiß durch den kalten Schnee,
Er will noch heut' an den Bodensee;
Noch heut' mit dem Pferd' in den sichern Kahn,
Will drüben landen vor Nacht noch an.
Auf schlimmem Weg', über Dorn und Stein,
Er braust auf rüstigem Roß' feldein[2].
Aus den Bergen heraus in's ebene Land:
Da sieht er den Schnee sich dehnen wie Sand.

[10] vapeur *ou* fumée épaisse. [11] bourreau. [12] débarrasser. [13] estimer, évaluer. [14] dôme, cathédrale.

112. [1] lac de Constance. [2] à travers champs.

Weit hinter ihm ſchwinden Dorf und Stadt;
Der Weg wird eben, die Bahn wird glatt,
In weiter Fläche kein Bühl[3], kein Haus;
Die Bäume giengen[4], die Felſen aus[4];
So flieget er hin eine Meile und zwei;
Er hört in den Lüften der Schneegans Schrei;
Es flattert das Waſſerhuhn empor,
Nicht andern Laut vernimmt ſein Ohr.
Keinen Wandersmann ſein Auge ſchaut,
Der ihm den rechten Pfad vertraut.
Fort geht's, wie auf Sammt, auf dem weichen Schnee;
Wann rauſcht das Waſſer, wann glänzt der See?
Da bricht[5] der Abend, der frühe, herein[5];
Von Lichtern blinket ein ferner Schein.
Es hebt aus dem Nebel ſich Baum an Baum,
Und Hügel ſchließen den weiten Raum.
Er ſpürt auf dem Boden Stein und Dorn,
Dem Roſſe gibt er den ſcharfen Sporn.
Und Hunde bellen empor am Pferd,
Und es winkt im Dorf' ihm der warme Herd.
„Willkommen am Fenſter, Mägdelein,
An den See, an den See, wie weit mag's ſein?"
Die Maid[6], ſie ſtannet[7] den Reiter an[7]:
„Der See liegt hinter dir und der Kahn,
Und deckt' ihn die Rinde von Eis nicht zu,
Ich ſpräch', aus dem Nachen ſtiegeſt du."
Der Fremde ſchaudert, er athmet ſchwer;
„Dort hinten die Eb'ne, die ritt ich her!"
Da recket[8] die Magd die Arm' in die Höh':
„Herr Gott, ſo ritteſt du über den See.
An den Schlund, an die Tiefe bodenlos,
Hat gepocht des raſenden Hufes Stoß;
Und unter dir zürnten die Waſſer nicht?
Nicht kracht' hinunter die Rinde dicht?
Und du wardſt nicht die Speiſe der ſtummen Brut[9],
Der hungrigen Hecht' in der kalten Fluth?"
Sie rufet das Dorf herbei zu der Mähr[10];
Es ſtellten die Knaben ſich um ſie her;

---

[3] colline. [4] ausgehen disparaître. [5] arriver brusquement *en parlant de la nuit.* [6] jeune fille. [7] regarder avec étonnement. [8] lever, tendre. [9] race, engeance. [10] nouvelle.

Die Mütter, die Greise, sie sammeln sich:
„Glückseliger Mann, ja segne du dich!
Herein zum Ofen, zum dampfenden [11] Tisch',
Brich mit uns vom Brot und iß vom Fisch'!"
Der Reiter erstarret auf seinem Pferd',
Er hat nur das erste Wort gehört.
Es stocket sein Herz, es sträubt sich sein Haar,
Dicht hinter ihm grinst [12] noch die grause Gefahr.
Es siehet sein Blick nur den gräßlichen Schlund,
Sein Geist versinkt [13] in den schwarzen Grund.
Im Ohr' ihm donnert's wie krachend Eis,
Wie die Well' umrieselt [14] ihn kalter Schweiß.
Da seufzt er, da sinkt er vom Roß' herab,
Da ward ihm am Ufer ein trocken Grab.

Gustav Schwab.

113. Der Aetna.

Bald nach der Abreise von Nicolosi kamen wir an die äußerste Grenze der angebauten Region. Der Weg führt nur in krummen Linien über den tiefen schwarzen Sand und über Lavatrümmer [1]. Gegen halb elf Uhr erreichten wir die Waldregion, wo man jetzt gar kein dichtes Gehölz, aber fortwährend ansehnliche, einzeln oder gruppenweise beisammen stehende Bäume antrifft. Um zwei Uhr Morgens befanden wir uns bei der sogenannten Ziegelhöhle und dem nahe gelegenen Häuschen, wo ehedem die Reisenden einzukehren [2] pflegten. Hier ist der Uebergang von der waldigen zur wüsten Region, deren Anblick uns mit Grausen erfüllte, das durch das fortwährende, dem Donner ähnliche Getöse des Berges noch vermehrt wurde. Etwas weiter hinauf gibt es keinen Pflanzenwuchs mehr, und man kommt eine Viertelstunde lang über tiefe Lava-Asche. Sodann nimmt die Schneelinie den Anfang, wo Alles, mit Schnee und Eis bedeckt, aus welchem schwarze Lavablöcke hervorragen, in ewiger Erstarrung [3] liegt. Der Berg beginnt nun steil zu werden, und es kostete unsern

[11] fumant. [12] rieaner. [13] s'abîmer, se plonger. [14] ruisseler autour.

113. [1] fragments de lave. [2] entrer, descendre (dans une hôtellerie). [3] engourdissement, immobilité.

Maulthieren viel Anstrengung, sich[4] nach Gemellaro's Hause, das eine Stunde vom Krater entfernt ist, hinauf zu arbeiten[4]. Wir langten dort um halb vier Uhr ziemlich erkältet an.

Erwärmt und gestärkt begaben wir uns nach einiger Zeit wieder in das Freie, um den Anbruch des Tages und den Aufgang der Sonne zu erwarten. Es dauerte nicht lange, so zeigte sich am östlichen Horizonte ein rosenfarbiger Schimmer, der immer glänzender wurde und sich nach und nach über den ganzen Himmelskreis und über Land und Meer verbreitete, die aus der entweichenden[5] Dunkelheit hervortraten. Endlich erschien die Sonne, zerstreute die Nebel am Fuße des Berges und erhellte die umliegenden Landschaften, die nun mit den schönsten und mannigfaltigsten[6] Farben prangten.

Nachdem wir uns an diesem schönen Schauspiele ergötzt[7] hatten, machten wir Anstalt, den Krater in Augenschein zu nehmen[8]. Wir mußten eine Zeit lang durch tiefen Schnee waten[9] und über Eis und Lavablöcke klettern, bevor der oberste große Auffatz[10] des Aetna erreicht wurde, ein gegen 1100 Fuß hoher Kegel[11], der aus lauter Schlacken[12] und Asche besteht und an vielen Stellen ganz heiß und voll Spalten ist, aus welchen Rauch und Schwefeldampf[13] hervordringt. Der Weg hinauf[14] fiel[15] uns sehr beschwerlich; denn er ist steil, und zuweilen brachen die Füße durch die mürbe[16] Decke.

Aber wie groß war unser Erstaunen, als wir auf dem Gipfel anlangten und den fürchterlichen Krater erblickten, aus welchem ungeheure Rauchsäulen emporstiegen und ein betäubendes Getöse, bald wie Donner, bald wie Kanonenschüsse heraufschallte! Der Krater, welcher wegen der beständigen Anhäufung[17] von Asche seine Gestalt oft verändert und den Rand immer mehr erhöht, war damals mit vier Spitzen oder Hörnern umgeben. Er bildet einen länglichrunden[18], trichterförmigen[19] Kessel, dessen Umfang oben am Rande

---

[4] atteindre, s'élever avec peine. [5] disparaître, se dissiper. [6] varié. [7] jouir de. [8] examiner, visiter. [9] marcher (dans l'eau, sur la neige). [10] cîme. [11] cône. [12] scories. [13] vapeur sulfureuse. [14] montée, ascension. [15] être pénible. [16] fragile. [17] accumulation. [18] ovale. [19] en forme d'entonnoir.

ungefähr eine Stunde betragen mag. Der Boden ist eben und, obgleich er aus Asche besteht, ziemlich hart. Hier und da bedeckt ihn eine Kruste von Salzen und mancherlei buntfarbigen Massen, besonders von rothgelbem Schwefel. In der Mitte des Kessels, vor dem Schlunde, liegen zwei aus Schlacken und Asche zusammengesetzte Hügel, jeder mit einer weiten Oeffnung auf dem Gipfel und mit Spalten umher, welche von Zeit zu Zeit dicke Rauchwolken mit einem zischenden und prasselnden Geräusche auswerfen. Diese Hügel sind die Ursachen, daß man nicht in den Schlund hinabsehen kann. Dicht an ihn zu kommen, würde vielleicht nicht unmöglich, aber ein sehr gewagter Versuch sein. Denn der ganze Kessel ist mit einem starken, überall aus dem Boden hervordringenden Schwefeldampfe angefüllt; es herrscht auch darin eine große Hitze.

Beides nimmt [20], je tiefer man hinab kommt, in einem unerträglichen Grade zu [20], und wenn unglücklicher Weise die Luft den Dampf und die Gluth des Schlundes auf den Beschauer zutreibt, so ist an eine Rettung nicht zu denken. In neueren Zeiten fanden Mehrere bei solchen Versuchen ihren Tod, was selbst während meines Aufenthaltes in Sicilien mit zwei Engländern der Fall war.

Nachdem wir den Krater einige Zeit betrachtet hatten, richteten wir unsere Blicke auch nach den entfernten Gegenständen, und es schien, als wenn alle Herrlichkeiten [21] der Welt zu unsern Füßen ausgebreitet lägen. Wir übersahen einen großen Theil des Meeres, den ganzen Halbstiefel von Calabrien, die Insel Malta, die liparischen Inseln und den rauchenden Stromboli; wir sahen unter uns das dreizackig [22] gestaltete Sicilien mit seinen Bergen, Thälern, Flüssen und Städten; und dieß Alles stellte sich, wie durch Vergrößerungs-Gläser, mit der bewunderungswürdigsten Deutlichkeit dar — eine Erscheinung, die der überaus reinen Luft zuzuschreiben [23] ist.

---

[20] s'accroître, augmenter. [21] magnificence, splendeur. [22] à trois pointes, triangulaire. [23] attribuer.

Während wir im Anschauen dieser Gegenstände vertieft waren, erbebte plötzlich der ganze Kegel, so daß es schien, als ob er zusammenstürzen[24] wollte; zugleich ließ sich ein prasselndes, den stärksten Donner übertreffendes Getöse hören, und aus dem Grunde des Kraters stiegen schwere, schwarz und gelb gefärbte Rauchmassen auf, die sich über den Rand hinabwälzten, während weißlich gefärbte, leichtere in das Blau des Himmels empor wirbelten[25]. Man kann leicht denken, daß uns während dieses Vorgangs, der das Gefühl menschlicher Ohnmacht[26] auf das Höchste steigerte, nicht wohl zu Muthe war[27]. Allein nach einer halben Minute war der Berg wieder ruhiger, und die Unerschrockenheit unseres Führers und seine Versicherung, „solcher Teufelsspuk[28] sei hier oben etwas Gewöhnliches," machte, daß sich unsere Besorgnisse legten[29].

Wir giengen sodann, um keine Aussicht außer Acht zu lassen[30], auf dem Rande des Kraters nach dem nördlichen der beiden Hörner. Unterwegs stießen wir auf[31] eine Stelle, die so heiß war, daß Jemand von der Gesellschaft, der einen Augenblick darauf stehen blieb, sich die Schuhe verbrannte. Das Horn ist so hoch und von solchem Umfange, daß es in der Ebene für einen bedeutenden Berg gelten[32] würde. Es besteht aus lauter Asche, hat aber eine verhärtete Decke. Wir stiegen hinauf bis zu einer beträchtlichen Höhe, wo wir aber durch die zunehmende Steilheit und den heftiger werdenden Wind, der uns hinab zu schleudern drohte, zum Haltmachen genöthigt wurden.

Nachdem wir im Ganzen zwei Stunden auf dem Gipfel des Aetna verweilt hatten, begannen wir, den Rückweg anzutreten. Das Herabsteigen vom Kegel erfordert große Behutsamkeit; doch kamen wir glücklich zu seinem Fuße und zum Philosophenthurme. So nennt man die geringen Ueberreste eines alten aus Backsteinen gebauten Hauses, wo der Sage nach der Philosoph Empedokles seinen Aufenthalt genommen hatte, um die Erscheinungen des Aetna

---

[24] s'écrouler. [25] s'élever en tourbillonnant. [26] impuissance, faiblesse. [27] nous n'étions pas fort à notre aise. [28] diablerie. [29] se calmer. [30] négliger, perdre un point de vue. [31] rencontrer, trouver. [32] être regardé comme, passer pour.

in der Nähe zu beobachten. Mit mehr Wahrscheinlichkeit wird es von Einigen für einen Rastort[33] des römischen Kaisers Hadrian und von Andern für eine saracenische Warte[34] gehalten. Dem sei indessen, wie ihm wolle[35], so zeugen doch seine Bestandtheile[36] von einem sehr hohen Alter.

Richter.

114. Salomon und der Sämann.

Im Feld der König Salomon
Schlägt [1] unter'm Himmel auf [1] den Thron;
Da sieht er einen Sämann schreiten,
Der Körner wirft nach allen Seiten.

„Was machst du da?" der König spricht;
„Der Boden hier trägt Ernte nicht!
Laß ab [2] vom thörichten Beginnen;
Du wirst die Aussaat [3] nicht gewinnen."

Der Sämann, seinen Arm gesenkt [4],
Unschlüssig [5] steht er still und denkt;
Dann fährt er fort, ihn rüstig [6] hebend,
Dem weisen König Antwort gebend:

„Ich habe nichts als dieses Feld,
Geackert hab' ich's und bestellt [7];
Was soll ich weitre Rechnung pflegen [8]?
Das Korn von mir, von Gott der Segen!"

Rückert.

115. Der Hamster.

Der Hamster, welcher sich durch seinen Winterschlaf dem Murmelthiere und den Haselmäusen [1] nähert, entfernt sich hingegen von jenen und andern Mäusegattungen durch seine sonst dem Affengeschlechte eigenen Backentaschen [2]. Alle seine einzelnen Theile, Kopf, Hals und Rumpf [3] sind kurz und dick; der schlecht behaarte Schwanz ist gleichfalls kurz, die Füße sind niedrig und massiv, so daß das

---

[33] lieu de halte. [34] tour d'observation. [35] quoi qu'il en soit. [36] matériaux.

114. [1] auffchlagen dresser. [2] ablaſſen renoncer à, cesser. [3] semence. [4] baisser. [5] indécis. [6] vivement. [7] labourer. [8] pourquoi m'inquiéter davantage?

115. [1] muscadin. [2] abajoue. [3] tronc, corps.

Thierchen mit dem Bauche beinahe die Erde berührt, und dieses Alles gibt ihm das Ansehen einer großen Maus, deren ganze Körperlänge ohne den zwei Zoll messenden Schwanz nicht mehr als zehn, höchstens zwölf Zoll, und deren Höhe nur drei, höchstens vier Zoll beträgt. Die Backen sind mit einer weiten Haut überzogen, unter welcher inwendig im Maule zu jeder Seite eine Backentasche gebildet wird. Der Pelz ist bunter oder mehr gefleckt, als der aller übrigen Mäusearten, und sehr brauchbar.

Wenn auch der Hamster sich durch sein Kleid empfiehlt, so werden doch seine Sitten ihm wenig Freunde verschaffen. Vergebens sucht man hier die Munterkeit und leichte Zähmung[4], welche das Eichhorn und das Murmelthier beliebt machen. Er ist und bleibt menschenscheu, finster, flieht das Tageslicht, zernagt Alles und verkriecht sich alsbald, wenn seine Umgebung es erlaubt. Der Hamster ist eines der ungeselligsten Thiere[5], das mit seinen nächsten Anverwandten in unversöhnlicher Feindschaft, mit kleineren Thieren im ewigen und blutigen Kriege lebt. Er ist muthig genug, überlegene Feinde anzufallen und sich mit ihnen zu messen. Hunde, welche den Hamster angreifen und den Kampf zu bestehen noch nicht gelernt haben, schlägt[6] er oft in die Flucht[6]; Pferde, welche ihm in den Weg kommen, oder von deren Reitern er gereizt wird, fällt er an und springt ihnen nach dem Kopfe, und selbst Menschen mögen bei dem Ausgraben eines Hamsters sich mehr wahren[7], als bei dem eines Fuchses oder Dachses.

Durch seine Industrie macht sich der Hamster bei weitem mehr, als durch seine Lebensart verhaßt. Seine weiten Backentaschen dienen ihm blos als Transportmittel. Jede faßt zwei bis drei Loth Körner, und er versteht[8] es meisterlich[9], sie vollzupacken und wieder mit seinen Vorderpfoten zu entladen. Durch diese Backentaschen bringt er die bedeutendsten Getreidevorräthe in seine unterirdischen Magazine, die ihn im Herbste und Frühjahre nähren. Nur bei einem gewissen Wärmegrade und bei Entfernung der atmosphä-

[4] facilité à s'apprivoiser. [5] insociable. [6] mettre en fuite. [7] se tenir sur ses gardes, faire attention. [8] s'entendre à, savoir. [9] (en maître) admirablement.

rischen Luft beginnt der Winterschlaf, der einem vollkommenen Scheintode[10] ähnlich ist.

Er verrammelt[11], wie das Murmelthier, ganz dicht und fest alle Eingänge zu seinem unterirdischen Schlafgemache. Darauf sichert er seine Kornkammer, indem er sie tiefer legt, und zehrt[12] den Vorrath bis zur Hälfte oder zwei Drittheilen auf[12], wodurch er sehr fett wird. Nach 6 bis 8 Wochen verfällt er aus seinem gewöhnlichen Schlafe, wobei er sich kugelförmig zusammenrollt und auf die Seite legt, in den Todesschlaf, woraus er erst im Monat März allmählig wieder erwacht. In diesem Zustande kann man ihn kneipen[13], verwunden, tödten und seciren[14], ohne daß er eine Empfindung des Schmerzes und etwas Anderes, als Muskelreizbarkeit[15] äußert. Nach seinem Erwachen zehrt er den übrig gebliebenen Rest seines Vorraths auf, den er durch das Abbeißen[16] der Keime gegen das Aufkeimen[17] gesichert hat.

Sein Magazin besteht größtentheils aus Sommerfrüchten, da er erst spät einzutragen anfängt, besonders aus Hafer, Erbsen, Linsen, Bohnen u. s. w., wovon er oft mehr als einen Zentner schwer zusammenträgt und in der Zeitfolge ordentlich zusammenschichtet[18], wie diese Getreidearten zeitigen. Seine Gefräßigkeit[19] macht ihm auch animalische Nahrung lieb; er verzehrt Würmer, Insekten, Frösche und macht Jagd auf Feldmäuse, Vögel, junge Wachteln und Feldhühner. Seiner Nahrung geht[20] er in der stillen Morgen- und Abenddämmerung nach[20], bisweilen auch am Tage, wenn er sich sicher glaubt.

Bei seiner weiten Verbreitung in kalten, warmen und gemäßigten[21] Zonen, in Ungarn, Polen, Böhmen, Rußland, Spanien und Deutschland, wählt er sich seinen Aufenthalt nie in Wäldern, sondern immer in Feldern, wo der Boden weder sandig, thonig, noch steinig, sondern fruchtbar und seinem Minirwesen[22] günstig ist. Er findet sich daher in Deutschland nicht allenthalben[23] vor; er bewohnt

---

[10] mort apparente, léthargie. [11] barricader, fermer. [12] consommer. [13] pincer. [14] disséquer. [15] irritabilité musculaire. [16] en coupant avec les dents. [17] germination. [18] arranger par couches. [19] voracité. [20] aller à la recherche. [21] tempéré. [22] travaux de mineur. [23] partout.

hier nur einige Gegenden von Preußen, Sachsen, Schlesien, Franken, Thüringen, Oesterreich, Baiern und Schwaben. Er legt für den Sommer eine Villa von leichterer Bauart, nur zwei bis vier Fuß tief, für den Winter ein wärmeres Quartier von fünf bis zehn Fuß Tiefe an. Diese Baue sind gewöhnlich mit zwei Röhren[24] versehen, mit einer schräg auslaufenden[25], die zum Ausgange dient, und einer senkrecht einfallenden[26], welche zum Eingange gebraucht wird. Ein junger genügsamer Hamster hat in seinem Baue zwei Kammern, ein alter Rammler[27] legt sich deren drei bis vier an. Die eine Kammer, welche ausgetäfelt ist, dient zum gewöhnlichen Wohngemache, die übrigen werden zu Speisekammern benützt. Kann der Hamster seine Baue unter freistehenden Bäumen oder Sträuchern anlegen, so wählt er solche vorzugsweise zu seinem Schutze. Das Weibchen wirft 6, 12 bis 18 Junge, die 3 bis 4 Wochen gesäugt werden und alsdann ihre eigene Oekonomie im neu erbauten Hause anfangen müssen. Man erwäge[28] nun die ungeheure, zur Landplage werdende Fortpflanzung, die sich aus folgenden Thatsachen ergibt. In dem Amte[29] Gotha grub man in einem Herbste 80,000, bei Quedlinburg 100,000 und in der Umgebung von Weißenfels 12,000 Stücke aus.

Wilmsen.

116. Der Handschuh.

Vor seinem Löwengarten[1],
Das Kampfspiel zu erwarten,
Saß König Franz,
Und um ihn die Großen der Krone,
Und rings auf hohem Balkone
Die Damen in schönem Kranz'.
Und wie er winkt mit dem Finger,
Auf thut sich[2] der weite Zwinger,
Und hinein mit bedächtigem[3] Schritt'
Ein Löwe tritt,

---

[24] tube, conduit. [25] dans une direction oblique. [26] dans une direction verticale. [27] mâle. [28] calculer. [29] district, bailliage.

116. [1] ménagerie. [2] s'ouvrir. [3] circonspect, lent.

Und sieht sich stumm
Ringsum
Mit langem Gähnen,
Und schüttelt die Mähnen,
Und streckt die Glieder,
Und legt sich nieder.
Und der König winkt wieder —
Da öffnet sich behend
Ein zweites Thor,
Daraus rennt
Mit wildem Sprunge
Ein Tiger hervor.
Wie er den Löwen erschaut,
Brüllt er laut,
Schlägt mit dem Schweif
Einen furchtbaren Reif,
Und recket[4] die Zunge,
Und im Kreise scheu
Umgeht er den Leu,
Grimmig schnurrend[5];
Drauf streckt er sich murrend
Zur Seite nieder.
Und der König winkt wieder —
Da speit[6] das doppelt geöffnete Haus
Zwei Leoparden auf einmal aus.
Die stürzen mit muthiger Kampfbegier
Auf das Tigerthier;
Das packt sie mit seinen grimmigen Tatzen,
Und der Leu mit Gebrüll
Richtet sich auf: da wird's still;
Und herum im Kreis,
Von Mordsucht heiß,
Lagern sich die gräulichen[7] Katzen.
Da fällt von des Altans Rand
Ein Handschuh von schöner Hand
Zwischen den Tiger und den Leu'n
Mitten hinein.
Und zu Ritter Delorges, spottender Weis'[8],
Wendet sich Fräulein Kunigund':

---

[4] étendre, tirer. [5] gronder. [6] vomir. [7] horrible, terrible. [8] d'un air railleur.

„Herr Ritter, ist Eure Lieb' so heiß,
Wie Ihr mir's schwört zu jeder Stund',
Ei, so hebt mir den Handschuh auf!"
Und der Ritter, in schnellem Lauf',
Steigt hinab in den furchtbar'n Zwinger[9]
Mit festem Schritte,
Und aus der Ungeheuer Mitte
Nimmt er den Handschuh mit keckem Finger.
Und mit Erstaunen und mit Grauen
Sehen's die Ritter und Edelfrauen,
Und gelassen[10] bringt er den Handschuh zurück.
Da schallt ihm sein Lob aus jedem Munde;
Aber mit zärtlichem Liebesblick' —
Er verheißt ihm sein nahes Glück —
Empfängt ihn Fräulein Kunigunde.
Und er wirft ihr den Handschuh in's Gesicht:
„Den Dank, Dame, begehr' ich nicht!"
Und verläßt sie zur selben Stunde.

Schiller.

117. Der Schweizerbund.

Nach dem Tode des Kaisers Rudolph von Habsburg, der selbst auf dem deutschen Kaiserthrone den Völkerschaften seiner Heimath gewogen[1] geblieben war, sie in ihren Rechten geschützt und ihnen noch mancherlei Freiheiten gewährt hatte, trug sein Sohn Albrecht die Krone. Von diesem aber war bekannt, wie er nur darauf ausgehe[2], seine Erblande[3] zu erweitern, oder sie durch Einverleibung[4] fremden Guts auszurunden, und wie er die Freiheiten der Völker und Städte wenig achte und sie zu unterdrücken suche. Da fürchtete sich Jeder. Und es traten zusammen die Kantone Uri, Schwyz und Unterwalden (1292) und beschworen, in Erwägung[5] böser und gefährlicher Zeiten, einen ewigen Bund, sich und die Ihrigen mit Hab und Gut gegen Alle und Jeden, wer sie auch seien, zu vertheidigen und einander mit Rath und Hülfe beizustehen. Davon wurden sie Eidgenossen[6] genannt. Der Kaiser aber wollte

[9] *ici* arène. [10] tranquillement.

117. [1] bienveillant, affectionné. [2] avoir en vue, se proposer. [3] états héréditaires. [4] incorporation. [5] prenant en considération. [6] confédérés.

sie durch Versprechungen und Schmeicheleien verlocken[7], sich unter den Schutz Oesterreichs zu begeben, dann wolle er sie reich machen durch Lehen[8], Ritterschaft und Beute. Als nun die Männer im Gebirge antworteten, „daß sie viel lieber in den alten Rechten ihrer Väter und unmittelbar beim Reiche bleiben wollen, wie von jeher,“ schickte er ihnen als Reichsvögte[9] harte und böse Leute aus seinem eigenen Lande, die sie drücken und quälen sollten, damit sie froh seien, vom Reiche abzukommen[10] und sich unter die Oberherrlichkeit[11] des Hauses Oesterreich zu begeben. Er schickte den Hermann Geßler von Brunegg und den Ritter Beringer von Landenberg. Die thaten, was nie zuvor die Reichsvögte sich erlaubten, und wollten im Lande selbst wohnen. Landenberg zog auf das Schloß des Königs bei Sarnen in Oberwalden und Geßler baute sich einen Zwinghof[12] im Lande Uri.

Nun wurden die Zölle[13] erhöht, die kleinsten Vergehen[14] mit Kerker und schweren Bußen[15] bestraft und die Landleute mit Stolz und Verachtung mißhandelt. Als Geßler vor Stauffacher's neuem Hause im Dorfe Steinen vorbei ritt, sprach er höhnisch: „Kann man's auch dulden, daß das Bauernvolk so schön baue?“ Und als Arnold von Melchthal im Unterwaldner Lande wegen geringen Fehlers um ein Paar schöne Ochsen gestraft wurde[16], riß Landenberg's Knecht die Ochsen vom Pfluge weg und sprach: „Bauern können ihren Pflug selbst ziehen.“ Aber der junge Arnold, ob der Rede ergrimmt[17], schlug den Knecht, daß er demselben zwei Finger zerbrach. Darum floh er in's Gebirge. Da ließ der Landenberg zur Strafe dem alten Vater Arnold's beide Augen ausstechen. Und die Vögte und ihre Gesellen verübten Gräuel über Gräuel und schalteten[18] im Lande also, daß sie nicht nur des Volkes von Kaiser und Königen verbriefte[19] Rechte mit Füßen[20] traten, sondern selbst das ewige Recht verhöhnten, das Gott jeglichem Menschen, als sein unveräußerliches[21] Gut, gegeben hat. Als nun in

---

[7] engager. [8] fief. [9] bailli impérial. [10] se séparer de. [11] suzeraineté. [12] donjon, château. [13] péage, tribut. [14] faute, délit. [15] amende. [16] fut puni par la confiscation de. [17] irrité de ces paroles. [18] gouverner arbitrairement. [19] reconnaître, confirmer par écrit. [20] fouler aux pieds. [21] inaliénable.

den Thälern Demuth weinte und Hochmuth lachte, sprach in dem Dorfe Steinen des Werner Stauffacher's Frau zu ihrem Manne: „Wie lange muß Demuth weinen und Hochmuth lachen? Sollen Fremdlinge Herren dieser Erde und Erben unseres Gutes sein? Wozu taugen[22] die Männer des Gebirges?"

Da gieng schweigend Werner Stauffacher hinab zu dem Orte Brunnen am See und fuhr über das Wasser nach Uri zu Walther Fürst in Attinghausen. Bei demselben fand er verborgen Arnold von Melchthal, welcher vor dem Grimme des Landenberg über das Gebirg entwichen war. Und sie redeten von der Noth des Landes und dem Gräuel der ausländischen Vögte, die ihnen der König, ihren angestammten[23] Rechten und Freiheiten zuwider, gesandt hatte. Auch gedachten[24] sie, wie sie gegen die Bosheit der Vögte vergebens geklagt bei dem Könige, und wie dieser selbst gedrohet, sie müssen[25], trotz Siegel und Briefen alter Kaiser und Könige, ab[25] vom Reiche und der Herrschaft Oesterreichs zugewandt werden. Da nun Gott keinem Könige Gewalt gegeben, daß er Unrecht thue, so sei keine andere Hülfe, als durch Gott und Muth; und der Tod sei viel leichter, als so schmähliches Joch. Darum beschlossen sie, Jeder solle in seinem Lande mit vertrauten[26], herzhaften Männern sprechen und erforschen, weß Sinnes[27] das Volk sei, und was es für Freiheit und Sicherheit einsetzen[28] wolle.

Nach diesem kamen[29] sie oft in verabredeten, nächtlichen Stunden zusammen[29] an einem heimlichen Orte am See. Der lag fast mitten inne zwischen Uri, Unterwalden und Schwyz, auf einer schmalen, umbuschten[30] Wiese, am Fuße von den Bergen des Seelisberges, gegenüber dem Dörfchen Brunnen. Man hieß ihn vom ausgerotteten[31] Gestrüppe das Rütli; da waren sie von Menschen und Wohnungen weit. Bald brachte Jeglicher die frohe Botschaft mit: „Allem Volke sei viel leichter der Tod, als das schmähliche Joch."

---

[22] valoir. [23] primitif, héréditaire. [24] rappeler, faire mention. [25] qu'ils devaient se séparer. [26] sûr, fidèle. [27] dispositions. [28] risquer. [29] se réunir. [30] entouré de broussailles, de bois. [31] extirper, défricher.

Wie sie aber in der Nacht am 17. November 1307 zusammenkamen, und Jeder von den Dreien mit sich zur Matte auf Rütli zehn treue Ehrenmänner geführt hatte, entschlossen, die alte Landesfreiheit über Alles, das Leben für Nichts zu achten, erhoben die frommen Drei ihre Hände gen Himmel und schwuren zu Gott, dem Herrn, vor welchem Könige und Bauern gleich sind, „in Treue für die Rechte des unschuldigen Volkes zu leben und zu sterben; Alles gemeinschaftlich, Nichts eigenmächtig[32] zu wagen und zu tragen; kein Unrecht zu dulden, aber auch kein Unrecht zu thun; des Grafen von Habsburg Recht und Eigenthum zu ehren und keinem der Königsvögte Uebels zuzufügen, aber den Vögten zu wehren[33], das Land zu verderben.“ Und die dreißig Andern hoben die Hände auf und thaten den Eid, wie jene, zu Gott und allen Heiligen, „die Freiheit mannhaft zu behaupten[34]. Und sie erwählten die Neujahrsnacht zum Werke. Dann giengen sie auseinander, Jeder in sein Thal, zu seiner Hütte und winterten das Vieh.

Dem Vogte Hermann Geßler ward nicht wohl; denn er hatte ein böses Gewissen. Es dünkte[35] ihm, als ob das Volk muthiger umhergehe und trotziger aussehe[36]. Darum ließ er den herzoglichen[37] Hut von Oesterreich erhöhen auf einer Stange in Uri und befahl: „Wer vorübergehe, soll demselben Ehrerbietung erweisen[38]. Daran wolle er erkennen, wer wider Oesterreich sei.“

Und Wilhelm Tell, der Schütz aus Bürglen, einer von den Männern auf dem Rütli, gieng vorüber; aber er beugte sich nicht. Alsbald führten sie ihn gefangen zum Vogte, und dieser sprach ergrimmt: „Trotziger Schütze, so strafe dich deine eigene Kunst! Einen Apfel lege ich auf das Haupt deines Söhnleins, den schieße herab und fehle nicht!“ Und sie banden das Kind und legten auf das Haupt desselben einen Apfel und führten den Schützen weit davon. Er zielte; da schwirrte die Bogensehne: da brach der Pfeil den Apfel. Alles Volk jauchzte freudig[39]. Geßler aber fragte den Schützen:

---

[32] de leur chef, individuellement. [33] empêcher. [34] maintenir, défendre. [35] il lui parut. [36] avoir un air plus fier. [37] ducal. [38] rendre hommage. [39] pousser de joyeuses acclamations.

„Wozu trägst du noch den andern Pfeil bei dir?“ Tell antwortete: „Hätte der erste den Apfel nicht getroffen, dann gewiß der andere dein Herz!“ Darüber erschrack der Vogt und ließ den Schützen greifen, um ihn auf einem Schiffe nach Küßnacht zu führen, wohin er selbst zu fahren gedachte. Denn den Tell im Lande Uri einzukerkern, schien ihm wegen des Volkes nicht rathsam[40]; ihn aber in ausländische Gefangenschaft zu schleppen, war wider des Volkes Rechtsame[41]. Darauf fürchtete der Vogt Zusammenlauf des Volkes und fuhr schleunig ab, wiewohl der warme Föhnwind ungestüm[42] blies. Der See gieng hoch[43] und die Schiffsleute verzagten. Je weiter[44] im See, desto größer die Todesnoth; denn da stiegen Uferberge jäh aus dem Abgrunde des Gewässers, wie Mauern zum Himmel. In schwerer Angst ließ Geßler dem Tell die Fesseln abnehmen, damit derselbe, als guter Schiffer, das Fahrzeug lenke. Aber der Tell lenkte es gegen die kahle Wand des Axenberges, wo eine nackte Felsplatte wenige Schritte weit in die See hervortritt. Schwung und Sprung[45], — der Tell hinaus auf die Platte (noch jetzt Tellsplatte genannt); das Schiff hinaus auf den See.

Nun kletterte der Erlöst'te den Berg hinauf und floh durch das Land Schwyz. Und er dachte in seinem bekümmerten Herzen: „Wohin entfliehen dem Zorne des Gewaltherrn[46]? Und entrinne ich seiner Bosheit, so hat er in der Heimath mein Weib und Kind zum Pfande. Was wird nicht der Geßler gegen die Meinigen verhängen[47], wenn Landenberg schon, um zwei gebrochener Finger seines Knechtes willen, dem alten Melchthal beide Augen ausbohrte? Wo ist der Richterstuhl, vor den ich Geßler lade[48], wenn der König selbst des ganzen Volkes Klage nicht mehr anhört? Ist aber kein Gesetz gültig[49], und ist Keiner, der da richtet zwischen mir und ihm, so stehen wir, Geßler, du und ich, beide gesetzlos, und Nothwehr richtet. Soll Eins von beiden fallen, unschuldig Weib und Kind und Vaterland, oder, Vogt Geßler, du; so falle du, und Freiheit steige nieder!“

---

[40] prudent. [41] droits, privilèges. [42] avec violence. [43] mugir. [44] plus on avançait. [45] d'un bond il s'élance. [46] tyran. [47] ordonner, décréter contre. [48] appeler. [49] valide.

So dachte Tell und flog mit Pfeil und Bogen nach Küßnacht und harrte in der hohlen Gasse bei diesem Orte. Da kam der Vogt; da schwirrte die Bogensehne, da brach der freie Pfeil das Herz des Gewaltherrn. Das ganze Volk erschrack freudig, als es den Tod seines Unterdrückers vernahm. Die That Tell's verlieh höhern Muth; allein noch war die Nacht des Neujahrs nicht gekommen.

Es kam die Nacht. Da gieng einer der Jünglinge, die auf dem Rütli geschworen hatten, zur Burg Roßberg in Oberwalden. Er kannte dort eine Magd, diese zog ihn an einem Seile hinauf aus dem Burggraben. Drunten aber warteten noch zwanzig Andere, die zog der Erste auch hinauf. Wie Alle oben waren, bemeisterten sie sich des Amtmanns und seiner Knechte und der ganzen Burg.

Als es Tag war, gieng Landenberg aus der königlichen Burg bei Sarnen zur Messe. Da kamen ihm aus Unterwalden zwanzig Männer entgegen, brachten Hühner, Geisen, Lämmer und andere Gaben zum Neujahrs-Geschenke. Der Vogt hieß[50] sie freundlich in die Burg hineingehen. Da stieß[51] unter'm Thore einer von ihnen in's Horn[51]. Schnell zogen Alle scharfe Eisen hervor, steckten dieselben auf ihre Stäbe und nahmen die Burg ein, während dreißig Andere zu Hülfe kamen, die im Erlengebüsche[52] versteckt, gewartet hatten. Landenberg floh erschrocken über die Matten nach Alpnach. Sie aber fiengen ihn und ließen ihn und alle die Seinigen Urfehde[53] schwören, die Waldstätte zu meiden ewiglich. Dann gestatteten[54] sie ihm, abzuziehen nach Luzern, Keinem wurde Leides gethan. Mit den Leuten von Schwyz zog Stauffacher an den Lowerzersee und brach[55] die Burg Schwanau daselbst ab. — Es zogen die Leute von Uri hinaus, und Geßler's Zwinghof wurde eingenommen. Hoch loderten[56] die Freudenfeuer auf den Alpen. Das war der Freiheit Neujahr (1. Jan. 1308). Am folgenden Sonntage kamen die Boten der drei Länder zusammen und beschworen den Bund wieder auf zehn Jahre, und der Bund dauerte ewiglich und wurde oft erneuert, z. B. nach dem Siege bei Morgarten (1315).

Zschokke.

---

[50] inviter à. [51] sonner du cor. [54] bois d'aunes. [53] serment (de ne pas revenir, de ne pas se venger). [54] permettre. [55] abbrechen détruire. [56] briller.

118. Tell's Tod.

Grün wird die Alpe werden,
Stürzt die Lawin' [1] einmal;
Zu Berge zieh'n die Heerden,
Fuhr erst der Schnee zu Thal.
Euch stellt, ihr Alpensöhne,
Mit jedem neuen Jahr'
Des Eises Bruch vom Föhne
Den Kampf der Freiheit dar.

Da braust [2] der wilde Schächen
Hervor [2] aus seiner Schlucht,
Und Fels und Tanne brechen
Vor seiner jähen Flucht.
Er hat den Steg begraben,
Der ob der Stäube [3] hieng,
Hat weggespült [4] den Knaben,
Der auf dem Stege gieng.

Und eben schritt ein Andrer
Zur Brücke, da sie brach;
Nicht stutzt [5] der greise Wandrer,
Wirft sich dem Knaben nach,
Faßt ihn mit Adlerschnelle,
Trägt ihn zum sichern Ort;
Das Kind entspringt der Welle,
Den Alten reißt sie fort.

Doch als nun ausgestoßen
Die Fluth den todten Leib,
Da steh'n um ihn, ergossen [6]
In Jammer Mann und Weib,
Als kracht' in seinem Grunde
Des Rothstock's Felsgestell [7],
Erschallt's aus einem Munde:
Der Tell ist todt, der Tell!

Wär' ich ein Sohn der Berge,
Ein Hirt am ew'gen Schnee,
Wär' ich ein kecker Ferge [8]
Auf Uri's grünem See,

---

118. [1] avalanche. [2] sortir en mugissant. [3] cascade. [4] entraîner. [5] hésiter. [6] plongés dans la douleur. [7] base de rocher du Rothstock. [8] batelier.

Und trät' in meinem Harme[9]
Zum Tell, wo er verschied:
Des Todten Haupt im Arme,
Spräch' ich mein Klagelied:

Da liegst du, eine Leiche,
Der Aller Leben war;
Dir trieft[10] noch um das bleiche
Gesicht dein greises Haar.
Hier steht, den du gerettet,
Ein Kind, wie Milch und Blut;
Das Land, das du entkettet[11],
Steht rings in Abendgluth.

Die Kraft derselben Liebe,
Die du dem Knaben trugst,
Ward einst in dir zum Triebe[12],
Daß du den Zwingherrn schlugst,
Nie schlummernd, nie erschrocken,
War Retten stets dein Brauch,
Wie in den braunen Locken,
So in den grauen auch.

Wärst du noch jung gewesen,
Als du den Knaben fiengst,
Und wärst du dann genesen,
Wie du nun untergiengst,
Wir hätten draus geschlossen[13]
Auf künft'ger Thaten Ruhm:
Doch schön ist nach dem großen
Das schlichte[14] Heldenthum.

Dir hat dein Ohr geklungen
Vom Lob, das man dir bot,
Doch ist zu ihm gedrungen
Ein schwacher Ruf der Noth.
Der ist ein Held der Freien,
Der, wenn der Sieg ihn kränzt,
Noch glüht, sich dem zu weihen,
Was frommet[15] und nicht glänzt.

---

[9] affliction, douleur. [10] ruisseler. [11] délivrer de ses fers. [12] pousser à. [13] conclure. [14] simple. [15] être utile.

Gesund bist du gekommen
Vom Werk des Zorns zurück,
Im hülfereichen, frommen
Verließ dich erst dein Glück.
Der Himmel hat dein Leben
Nicht für ein Volk begehrt;
Für dieses Kind gegeben,
War ihm dein Opfer werth.

Wo du den Vogt getroffen
Mit deinem sichern Strahl [16],
Dort steht ein Bethaus offen,
Dem Strafgericht ein Mal;
Doch hier, wo du gestorben,
Dem Kind' ein Heil zu sein,
Hast du dir nur erworben
Ein schmucklos Kreuz von Stein.

Weithin wird lobgesungen,
Wie du dein Land befreit,
Von großer Dichter Zungen
Vernimmt's noch späte Zeit,
Doch steigt am Schächen nieder
Ein Hirt im Abendroth,
Dann hallt im Felsthal wieder
Das Lied von deinem Tod.

Uhland.

119. Bruck in Holland.

Nie sahen wir einen seltsamern Ort, als Bruck, und es gibt auch keinen zweiten der Art [1] in der Welt. Die Einwohner desselben sind lauter reiche Kapitalisten, die hier, wie Einsiedler, in der völligsten Abgeschiedenheit [2] von der Welt ihre Zinsen [3] verzehren, einzig und allein beschäftigt, Alles um sich her zu scheuern [4] und zu putzen und mit den Fliegen Krieg zu führen. Sie haben selbst unter einander wenig Umgang; jeder lebt für sich, selten läßt sich Jemand auf der Straße blicken.

---

[16] trait, flèche.

119. [1] il n'y en a pas un pareil. [2] isolement, séparation. [3] revenus. [4] frotter.

Sowie ein Fremder im Orte erscheint, ziehen sich die Einheimischen wie Schnecken[5] in ihre Häuser zurück, riegeln[6] die Thüre zu[6] und schielen nur verstohlen[7] durch die Spalten der schneeweißen Gardinen, welche ihre spiegelhellen Fenster von oben bis unten dicht verhängen. Nur Fremden von höchstem Range erlauben sie, und das sehr ungern, den Eintritt in ihre Häuser, weil sie es nicht ändern[8] können. Vor einiger Zeit besuchte eine sehr vornehme Frau verschiedene Häuser, um die Wohnungen dieser seltsamen Menschen in der Nähe zu sehen[9]. Aengstlich schritt eine Magd ihr auf dem Tritte nach, um gleich mit einem feuchten Tuche die Stelle abzuwischen, auf die sie mit ihren zierlichen, seidenen Schuhen getreten hatte, so wie sie den Fuß weiter setzte, damit ja kein fremdes Stäubchen in der Wohnung zurückbleibe.

Das Dorf zieht sich in einem Halbkreis um ein Bassin, welches zwei, sich hier vereinigende, Kanäle bilden. Die Straßen sind so schmal, daß kein Wagen hindurchfahren kann; das Reiten ist durch hin und wieder[10] angebrachte Barrieren ebenfalls verwehrt. Keine Kuh, kein Pferd, kein Schaf darf durch die Straßen gehen; alle Thiere werden hinten herumgeführt. Das Pflaster besteht aus schmalen und bläulichen, glasirten[11] Ziegelsteinen. Diese sind in allerhand Muster geordnet[12], so daß es aussieht, als wären die Straßen mit türkischen Teppichen belegt. Kein Schmutz wird darauf geduldet; Alles ist, wie der Fußboden im elegantesten Salon; die zwischen dem Plaster aufsprießenden Gräschen rupft[13] man sorgfältig aus[13].

Die Häuser sind nicht groß, aber zierlich, geschmacklos und bunt, als kämen sie aus einem Nürnberger Spielzeugladen[14]. Vor jedem Hause liegt ein Gärtchen; dadurch stehen[15] sie weit genug aus einander[15], um das gehörige Licht zu erhalten, ohne daß die Straßen breiter wären, als es für zwei oder drei, nebeneinander gehende, Personen nöthig ist. Jedes Haus hat zwei Thüren: eine im Hintergrunde für den täglichen Ein- und Ausgang, die andere

---

[5] escargot, colimaçon. [6] fermer au verrou. [7] à la dérobée. [8] faire autrement. [9] voir de près. [10] de côté et d'autre. [11] vernissé. [12] forment toute sorte de dessins. [13] arracher. [14] boutique de joujoux de Nuremberg. [15] être séparé.

an der Hauptfronte[16] des Hauses; letztere wird nur in den drei Hauptepochen des Lebens mit großer Feierlichkeit geöffnet: nämlich bei Taufen, Hochzeiten und Begräbnissen. Dann setzt man auch die Treppe hin, die zu diesen, einige Fuß über der Erde erhabenen, Eingängen hinaufführt; sowie aber das Fest vorüber ist, wird sie gleich wieder weggenommen, damit ja kein unberufener[17] Fuß die heilige Schwelle berühre. Diese Vorderthüre, der Stolz ihres Eigenthümers, der höchste Schmuck des Hauses, ist stattlich vergoldet, bunt angemalt und mit allerlei Schnitzwerk[18] auf das Ueberladenste geschmückt. Ueber derselben prangt eine Art Hautrelief, aus vergoldeten und angemalten Figürchen zusammengesetzt; gewöhnlich ist darunter eine sinnreiche Anspielung[19] auf den Besitzer des Hauses, seinen Namen oder sein Berufsgeschäft verborgen.

Die Gärten vor den Häusern sind ebenso wunderlich anzuschauen; Alles ist darin zu finden, nur keine Natur. Da sieht man Bäume, die gar nicht mehr wie Bäume aussehen[20], so verschnitzt[21] sind ihre Kronen; die Stämme werden zur größern Zierlichkeit mit weißer Oelfarbe angemalt. Da stehen alle möglichen und unmöglichen Thiere der bekannten und unbekannten Welt aus Buchsbaum geschnitten, neben Säulen, Pyramiden und Ehrenpforten[22] von Taxus[23]. In der Mitte des Gärtchens erhebt sich noch eine ganz auserlesene Verzierung: etwa[24] ein buntgemalter, auf einem Fasse sitzender Holländer oder ein Türke, der seine Pfeife raucht, oder ein ungeheurer Blumenkorb, aus welchem ein kleiner, ganz weiß angemalter Gärtner, mit vergoldeten Händen und Füßen, schalkhaft hervorblickt. Den Boden bedecken unzählige, krause Schnörkel[25] von Buchsbaum, nett gezogen, als wären sie mit der Feder gerissen[26]. Ausgefüllt mit bunten Glaskorallen, Muscheln, Steinen und Scherben in allen möglichen Farben, nach der schönsten, steifsten Symmetrie, gleichen diese Gärten kolossalen, geschmacklosen Stickereien.

---

[16] face principale. [17] profane. [18] ciselure, sculpture. [19] allusion. [20] qui ne ressemblent plus du tout. [21] taillé bizarrement. [22] arc de triomphe. [23] if. [24] par exemple. [25] ornement, dessin. [26] aussi déliés que s'ils étaient tracés à la plume.

Das Waisenhaus war das einzige Haus, in welches man den Eintritt nicht wehren konnte. Obgleich uns auch hier die große Reinlichkeit nicht weniger pedantisch schien, als im übrigen Ganzen, so erfreute sie uns doch, weil wir daran dachten, welchen guten Einfluß sie auf die Gesundheit der, oft so vernachlässigten, armen Kinder haben muß. Ueberall in den Stuben und auf den Gängen lagen Fußsteige von Leinwand, die man nicht überschreiten darf; und sogar auf den Schwellen fanden wir schneeweiße Tücher ausgebreitet, auf welche man gleichsam den Probetritt machen muß. Wer auf solch' einem Tuche eine Spur seines Trittes nachließe, dürfte wohl schwerlich Erlaubniß erhalten, weiter zu gehen.

Daß die echtholländische Tracht[27] sich unter diesen Leuten in ihrer ursprünglichen Reinheit erhält, versteht sich von selbst. Bemerkenswerth schien uns der Kopfputz[28] der Frauen. Sie trugen die gewöhnlichen, kleinen, holländischen Mützen mit goldenen oder silbernen Spangen[29], die vermittelst einer Springfeder[30] so fest an den Kopf und an die Backen schließen, daß sie wie angenagelt aussehen. Vor diesen Spangen aber, rund um die Stirne, kräuseln sich die Haare in tausend kleine, platte, einander ganz gleiche Ringelchen; jedes Ringelchen besteht aus etwa sechs Haaren, ängstlich abgezählt, und ist so fest, als wäre es von Eisendraht. Sie leimen die Haare mit Zuckerwasser zusammen, und so sind sie dann wenigstens auf eine ganze Woche mit diesem Hauptstücke ihres Anzuges fertig.

Johanna Schoppenhauer.

120. Karls des Kühnen Zug gegen die Schweizer.

(1476.)

Als Herzog Karl von Burgund über das Juragebirg gekommen war, fand er von seinen Leuten schon die Stadt Iferten[1] mit Hülfe verrätherischer Bürger erobert; nur im Schlosse noch trotzte eine tapfere Bernerschaar[2] seiner ganzen Macht. Und als er vor Granson erschien, widerstand auch da die schwache Be-

---

[27] véritable costume hollandais. [28] coiffure. [29] plaque. [30] ressort.

120. [1] Yverdon. [2] troupe de Bernois.

satzung seinem Grimme unerschrocken und zitterte nicht, obwohl die Burg Tag und Nacht beschossen ward [3]. Unwillig, daß er vor dieser elenden Veste zehn Tage lang fruchtlos gelegen, befahl er allgemeinen Sturm, drohte [4], wenn die Schweizer darin ferner widerständen, wolle er sie [4] nach Einnahme des Schlosses alle hängen lassen [4]. Da entsank Vielen der Muth, und dem feigen Hauptmanne Hans Wyler zuerst. Nun kam zu ihnen ein burgundischer Edelmann aus dem feindlichen Lager, der redete deutsch, lobte ihren Heldenmuth, sagte, der Herzog ehre denselben, und verhieß [5] ihnen im Namen desselben freien Abzug, wenn sie von ihrer unnützen Tollkühnheit abständen [6]. Sie ließen sich auch bereden, und nachdem sie dem Burgunder, als ihrem Vermittler, dankbar hundert Gulden Geschenk gegeben, zogen sie getrost [7] aus der Burg. Der Herzog aber ließ sie ergreifen und an den Bäumen aufhängen, mehrere Hunderte; andere aber grausam an Seilen im See herum zerren [8], bis sie ertranken.

Da eilten die Eidgenossen, zwanzig tausend an der Zahl, gegen Granson, ohne Zagen vor des Herzogs dreimal so großer Stärke. In der Frühe des dritten März zeigten sich schon die Luzerner, Schwyzer und die Berner Oberländer als Vortrab in den Rebbergen [9] zwischen den Ufern des Neuenburger Sees [10] und den Bergen des Jura. Nach vollendetem Gebete geschah ihr Angriff. Festen Schrittes zogen Freiburg und Bern, angeführt vom kriegserfahrenen Hans von Hallwyl und dem Berner Schultheißen [11] Niklaus von Scharnachthal. Schon war von diesem Vortrabe auf dem Blutfelde der schwere Kampf stundenlang gestritten; da erst zeigte sich im Glanze der Mittagssonne die Hauptmacht der nachrückenden Eidgenossen auf den Höhen. Es tönte herab der Schall des Unterwaldner Landhorns [12], das dumpfe Schlachtgebrüll des Stiers von Uri [12]. Heran wehten die Banner von Zürich und von

[3] canonné. [4] menaça de les faire tous pendre. [5] promettre. [6] renoncer à. [7] avec confiance. [8] traîner çà et là. [9] vignobles. [10] lac de Neuchâtel. [11] bailli. [12] les trompes d'Unterwalden et d'Uri, deux cornes d'une merveilleuse grandeur, qui, selon la tradition, avaient jadis été dornées par Pepin et Charlemagne. On les nomme vulgairement le taureau d'Uri et la vache d'Unterwalden.

Schaffhausen. „Was ist das für ein Volk?“ schrie der Herzog. — „Das sind nun die Männer, vor denen schon Österreich floh!“ antwortete der Herr von Stein. — „Weh!“ rief der Herzog, „es haben uns schon die Wenigen den ganzen Tag ermüdet, was soll[13] jetzt bei ihrer Menge aus uns werden?“ — Und Schrecken überfiel sein Kriegsvolk, als der blutige Tanz von Frischem[14] begann. Umsonst stemmte sich der Fürst seinen fliehenden Leuten entgegen. Er hielt sie nicht, sie rissen ihn mit sich fort. Bis in die dunkle Nacht folgte ihnen der Eidgenossen Wuth nach. Als die Männer von Bern und Freiburg aber vor Granson die Erhängten an den Bäumen sahen, stürmten sie ergrimmt hinauf in's Schloß. Zitternd ergaben sich die burgundischen Krieger. Doch sie alle wurden ohne Barmherzigkeit an die Stelle der abgenommenen Freundesleichname[15] aufgehängt.

Tausend Menschen hatte der kühne Karl verloren, und sein ganzes Heerlager dazu voller Pracht und Kostbarkeit, über zwei Millionen Franken an Werth. Sein herzoglicher Schmuck selbst, bedeckt mit Diamanten, Rubinen und andern Edelsteinen und Perlen, fiel in der Eidgenossen Hände. Ein Schweizer fand auf der Landstraße einen Diamant, wie eine halbe Baumnuß groß[16]. Den glänzenden Stein, dessen Werth er nicht kannte, verkaufte er an einen Priester um drei Franken. Der Stein lief nachher durch manche Hand, bis er zuletzt um zwanzig tausend Dukaten in die dreifache Krone[17] des Papstes kam.

Karl indessen kehrte unerwartet bald mit neuer Macht in's Schweizerland zurück. Bei Lausanne musterte[18] er sein gewaltiges Heer schon im April; dann zog er den Ufern des Neuenburger Sees zu, und von da gegen Murten[19]. Hier leistete Hadrian von Bubenberg mit sechs hundert Tapfern und den Männern der Stadt bessern Widerstand, als die von Granson. Während der Herzog hier verzögert ward, brachten die Eidgenossen und deren

---

[13] qu'allons-nous maintenant devenir? [14] de nouveau. [15] les cadavres de leurs amis qu'ils avaient détachés. [16] gros comme la moitié d'une noix. [17] la tiare. [18] passer. en revue. [19] Morat.

Freunde ihre Schlachthaufen zusammen. Schon war Murten in großer Noth, schon ringsum Mauer und Thurm durchlöchert. Der Wall wankte, doch nicht der Muth Hadrian's von Bubenberg und seiner Schweizer. Er hielt, bis die Eidgenossen von allen Seiten ankamen, wie auch ihre Bundesverwandten [20] aus Biel, den Städten des Elsasses, von Basel, St. Gallen und Schaffhausen. Die rückten vor. Ihnen nach [21] auf bösem Wege, bei bösem Wetter, in großer Eile, Züricher, Thurgauer, Aargauer, Sarganser. Hans Waldmann, der Kriegshauptmann der Züricher, ließ Abends vor der Schlacht die müden Leute in der Stadt Bern nur wenige Stunden ruhen, dann Nachts um 10 Uhr wieder zum Aufbruche blasen [22]. Die ganze Stadt ward hell erleuchtet; vor allen Häusern standen Tische mit Speisen für die Krieger. In finsterer Nacht, bei Sturm und Regen, zog Alles zum Heere nach Murten.

Der Morgen des Schlachttages graute. Der Himmel war bewölkt. Der Regen fiel in Strömen. Da entfalteten sich [23] der Burgunder ungeheure Schlachtreihen vor den Augen der Eidgenossen. Die Eidgenossen aber waren kaum 34,000 Mann stark. Hans von Hallwyl, ehe er das Zeichen des Angriffs gab, fiel mit seinem Heere betend auf die Kniee. Und wie sie beteten, brach die Sonne fröhlich hinter den Wolken hervor. Alsbald schwenkte Hallwyl sein Schwert und rief: „Auf [24]! auf! Eidgenossen! Sehet, Gott will zum Siege leuchten!“ Es war den 22sten des Brachmonats [25]. Nun donnerte das Geschütz; nun allgemeine Schlacht vom See bis auf die Höhen. Links focht Hallwyl; rechts, dem See zu, der Kern der Schweizermacht unter Hans Waldmann; Bubenberg unter den Bäumen am Ufer. Hallwyl hatte schweren Streit, doch er bestand ihn so lange, bis Kaspar von Hertenstein, der greise Kriegshauptmann von Luzern, hinter den Feinden auf den Anhöhen erschien. Dahin hatte ihn Hallwyl auf Umwegen gesandt. Nun würgte der Tod den Burgundern im Angesichte und im Rücken. Tausende fochten, Tausende fielen, Tausende flohen. Der Herzog

[20] alliés. [21] après eux (s'avançaient). [22] donner avec la trompette le signal du départ. [23] se déployer. [24] debout! [25] mois de juin.

sah Alles verloren und sprengte davon auf schnellem Rosse, stumm und bleich, kaum von dreißig Reitern begleitet, zum Genfersee. Fünfzehn tausend der Seinen lagen erschlagen vom Murtnersee bis Wiflisburg[26]; Viele giengen[27] in dem Wasser und in den Sümpfen des Ufers unter[27], die sich da retten wollten. Die Übrigen wurden versprengt, alle feindlichen Gezelte, Kostbarkeiten und Vorräthe erbeutet. Die Leichname warf man nachher in Gruben voll ungelöschten Kalks[28] und bedeckte sie mit Erde. Einige Jahre darauf wurde von den Murtnern ein Beinhaus[29] errichtet, mit den Knochen und Schädeln der Burgunder gefüllt, den Fremdlingen ein Warnungsmal[30], die Eidgenossen zu fürchten, wenn sie einträchtig sind.

Zschokke.

121. Der Rheinfall.

Der Rheinfall ist nicht immer gleich interessant; es kommt[1] auf die Wassermenge, die Witterung[2] und auf die Tageszeit[3] an[1]. Bei hohem Wasserstande[4] und heller, sonniger Witterung ist der Anblick wahrhaft großartig. Einen solchen Tag hatten wir. Nachdem wir uns gegenüber dem Falle vom Ufer aus an seinem Brausen, Wogen, Stäuben ergötzt hatten, ließen wir uns an's andere Ufer hinüber setzen, um den Fall in der Nähe zu sehen. Ist man an dem jenseitigen Ufer angelangt, so steigt man einen Theil des Berges hinan, von dessen Gipfel das Schlößchen Laufen sehr malerisch auf das Getöse unter ihm herabschaut. Dann gelangt man links auf einem Fußwege in ein Brettergerüste[5], das so weit als möglich von dem Felsen hinaus in das tobende Wasser gebaut ist.

Hier ist das Schauspiel des herabstürzenden Stromes unbeschreiblich. Man steht gerade unter dem Falle und glaubt beim Hinabblicken nicht anders, als daß das brausende Wasser, das mit jedem Augenblicke neue Massen wie Wolken mit unermüdlichem Ungestüm

---

[26] Avenches. [27] périr. [28] chaux vive. [29] ossuaire. [30] monument d'avertissement.

121. [1] dépendre de. [2] température. [3] moment de la journée. [4] lorsque les eaux sont hautes. [5] échaffaudage de planches.

nachwälzt[6], den Zuschauer bedecken wolle Hören kann man vor dem Lärmen des, am Felsen hundertfach sich brechenden, Stromes nichts Anderes mehr. Man sieht und empfindet nur. Man sieht, wie die sonst grüne Fluth sich in weißen Schaum verwandelt und zum Theil in der Luft zerstäubt[7], im Zerstäuben aber noch den Regenbogen gebiert, der bei hellem Wetter beständig über dieser Verderben drohenden Wasserfluth steht. Man fühlt zugleich einen feinen Staubregen, der mit dem gewaltigen Andrängen[8] der empörten Wogen contrastirt und dem Menschen die alte Lehre gibt, daß die in der Ferne drohendste Gefahr, wenn man sie fest und besonnen in's Auge faßt[9], in der Nähe oft nur als ein sanfter Staubregen berührt.

Nicht durch die Höhe des Falls, denn diese beträgt nur 60 bis 70 Fuß, sondern vielmehr durch die große Wassermenge ist der Rheinfall einer der schönsten und merkwürdigsten Wasserfälle der alten Welt. Das Malerische des Falls wird noch dadurch erhöht, daß in der Mitte desselben aus dem Wasser ein hoher Felsen emporragt, an dem die Wellen schon seit Jahrtausenden sich brechen, ohne ihn erschüttern zu können.

G. A. Riecke.

122. Das Rüsthaus zu Bern.

Das Herz im Leibe thut mir weh,
Wenn ich der Väter Rüstung seh';
Ich seh' zugleich mit nassem Blick'
In unsrer Väter Zeit zurück.

Ich greife gleich nach Schwert und Speer[1],
Doch Speer und Schwert sind mir zu schwer;
Ich lege traurig, ungespannt[2]
Den Bogen aus der schwachen Hand.

Des Panzers und des Helmes Wucht[3],
Der Schild mit tiefgewölbter Bucht,
Des scharfen Beiles langer Schaft[4]
Zeugt von der Väter Riesenkraft.

---

[6] rouler. [7] se dissiper en poussière. [8] mouvement, courant. [9] considérer, fixer.

122. [1] lance. [2] sans pouvoir le tendre. [3] poids. [4] le manche.

Geschwenkt von eines Helden Arm,
Hat dieses Panner manchen Schwarm
Der stolzen Feind' in mancher Schlacht,
Wie scheues Wildpret, weggejagt.

Sie floh'n und warfen aus der Faust
Die Fahnen vom Gewühl zerzaust[5];
Die sammelte des Kriegers Hand
Und hieng sie auf an diese Wand.

Viel andre Beute zeuget noch
Vom blutig abgeworfnen Joch,
Von der Burgunder Heeresmacht
Und Uebermuth und eitler Pracht.

Mit diesen Stricken wollten sie
Der Schweizer Hände binden früh;
Und eh' die Sonne sank in's Thal,
Beschien sie noch der Stolzen Fall.

So, Schweizer, focht der Väter Muth!
So floß für euch ihr theures Blut!
Sie sind des Enkeldankes werth;
Wohl dem[6], der sie durch Thaten ehrt!

Stollberg.

---

[5] déchiré. [6] honneur à celui.

Der alte

Leibkutscher Peter des Dritten.

Schauspiel von A. v. Kotzebue.

(Nach einer wahren Anekdote.)

Personen:

Meister **Lebrecht**, ein Tischler.
Annchen, seine Tochter.
Peter, sein Geselle.
Hans Dietrich, der alte Leibkutscher.
Iwanschko, ein Spitmschick (ein gemeiner Russe, der in den Straßen mit einer großen Theemaschine herumgeht und ein warmes Getränk verkauft, das aus Honig, Pfeffer und Wasser bereitet wird).

Der Schauplatz ist in Petersburg, jenseits der Nema, vor dem Hause des Tischlers. Eine Bank unter einem Baume und ein Tisch davor.

Erste Scene.

Meister Lebrecht, sitzt auf der Bank, hat den Arm auf den Tisch, den Kopf in die Hand gestützt, und seufzt. Vor ihm steht ein Arzeneiglas[1]. **Dietrich** kommt aus dem Hause mit einer kurzen Pfeife im Munde, und setzt sich zu ihm.

Dietr. Guten Morgen, Landsmann!

Lebr. reicht ihm schweigend die Hand.

Dietr. Nun, was gibt's? Was fehlt dir?

Lebr. Grillen[2].

Dietr. Laß hören!

Lebr. Wozu?

Dietr. Wozu? — Sapperment[3]! das ist eine wunderliche Frage. Weil ich dein alter Freund bin, weil du deinen Bissen Brot mit mir theilst, und ich folglich auch Lieb' und Leid[4] mit dir theilen muß, von Rechts wegen[5].

Lebr. Du kannst mir doch nicht helfen.

Dietr. Zuweilen ist ein freundlich Wort eben so willkommen, als Hülfe. — Bruder! vormals liebte ich meine Pferde und dich; jetzt, da ich keine Pferde mehr habe, liebe ich dich allein und was dir angehört; darum rede.

Lebr. Mein braves Weib ist krank.

Dietr. tröstend. Doch nicht zum Tode.

Lebr. Ich will lieber hungern, als es ihr an Etwas fehlen lassen.

Dietr. Ei! Du wirst keines von beiden thun.

Lebr. Das Handwerk wirft[6] nicht mehr so viel ab[6], als vormals, da ich noch jung und rüstig war.

---

[1] Fiole. [2] soucis. [3] morbleu! [4] plaisirs et peines. [5] de plein droit. [6] abwerfen *ici* rapporter.

Dietr. scherzend. Meister Lebrecht hat einen Nothpfennig[7] zurückgelegt.

Lebr. Hatte.

Dietr. erschrocken. Wie?

Lebr. Das letzte schwere Jahr —

Dietr. Das höre ich ungerne. Freilich ist da noch feines Silber im Glasschranke[8] —

Lebr. Gewesen.

Dietr. Was?

Lebr. Eben habe ich den letzten Becher nach der Apotheke getragen.

Dietr. Bruder! und davon sagst du mir nicht ein Wort?

Lebr. Ich klage nicht gerne; meine Freunde würde ich nur betrüben und meinen Feinden ein Spott werden.

Dietr. Ich sitze täglich an deinem Tische, esse dein Brot, und du sagst mir kein Wort!

Lebr. Vergib —

Dietr. Das mag dir Gott vergeben.

Lebr. Ein paar Male wollte ich davon anfangen[9], aber du warst so lustig, so froh, ich konnte es nicht über's Herz bringen[10].

Dietr. Ein sauberes Stückchen[11]! der alte Hans Dietrich empfängt das Gnadenbrot von seinem verarmten Landsmanne; er läßt sich's wohl schmecken[12], langt[13] in die Schüssel und fragt nicht: Wer bezahlt es?

Lebr. Die magere Suppe, mit der du vorlieb nimmst[14] —

Dietr. Aber du hast diese magere Suppe vierunddreißig Jahre lang für mich kochen lassen. Wenn das Geld dafür auf einem Haufen läge — denke nur!

Lebr. Daran habe ich noch nicht gedacht.

Dietr. Ich auch nicht, aber heute fällt es mir schwer auf das Herz. Der Mann, der mir eine Freistatt[15] anbot, als mein guter

---

[7] denier de réserve, économies. [8] armoire vitrée. [9] commencer à parler de qch., entamer un sujet. [10] prendre une chose sur soi, se décider à. [11] belle conduite! jolie action! [12] manger de bon appétit, ne se faire faute de rien. [13] porter la main au plat. [14] vorlieb *ou* fürlieb nehmen se contenter. [15] asile.

seliger[16] Herr zu Grabe gieng; der Mann, der täglich eine Stunde länger arbeitete, damit ich eine Stunde länger schlafen konnte; den soll ich darben sehen?

Lebr. Nimm dir's nicht zu sehr zu Herzen. Ich war immer ehrlich und fromm, ich vertraue auf Gott. Kann ich nur wieder einen Gesellen auftreiben[17] —

Dietr. Du hast ja den Peter.

Lebr. Peter will fort.

Dietr. Fort? Warum das?

Lebr. Ach! davon wäre viel zu reden. Jetzt muß ich hinein und meiner Frau die Arzenei bringen. Wennnur das brave Weib erst wieder gesund ist, so wird der Segen auch wohl wieder in meinem Hause einkehren. Er nimmt das Arzeneiglas und geht ab.

Zweite Scene.

Dietrich allein.

Nach einer Pause. Ei! ei! Hans Dietrich, da hast du dich häßlich verrechnet[18]. Wolltest den heitern Morgen unter'm freien Himmel so recht genießen. — So geht es in der Welt! Kein Mensch darf so vermessen[19] sein und sich rühmen, daß er in der nächsten Stunde froh sein werde. — Da sitze ich nun. Was soll aus mir armen, alten Kerl werden? Soll ich betteln gehen? — Das habe ich nicht gelernt. — Arbeiten? Das kann ich nicht mehr. — Meinem armen Landsmanne noch länger den Bissen vor dem Munde wegessen[20] — Nimmermehr! lieber an der Landstraße verhungern!

Dritte Scene.

Annchen und Dietrich.

Annchen bringt einen Teller mit Brod und Butter und ein Glas Branntwein. Wo stecken[21] Sie denn, Herr Pathe? Ich habe Sie überall gesucht. Da ist Ihr Frühstück.

---

[16] défunt, feu. [17] trouver, se procurer. [18] tu t'es joliment trompé dans tes calculs. [19] téméraire, présomptueux. [20] enlever (en mangeant). [21] se tenir, se cacher.

Dietr. Ich mag nicht. Trage es nur wieder hinein. Er sieht sie an. Was fehlt denn dir? Du hast ja ganz verweinte Augen?

Annch. bricht in Thränen aus[22]. Ach!

Dietr. Bin ich denn verdammt, heute Nichts als trübselige Gesichter zu sehen? — Nun? heraus mit der Sprache[23]!

Annch. Peter will fort.

Dietr. So höre ich.

Annch. schluchzend. Heute noch.

Dietr. Das ist nicht recht von ihm, daß er deinen alten Vater im Stiche[24] läßt. Ich habe große Stücke[25] auf ihn gehalten; aber nun —

Annch. Wenn Sie wüßten, warum Peter in die weite Welt geht. —

Dietr. Warum denn?

Annch. nach einer Pause. Er hat mich lieb.

Dietr. So?

Annch. Ich ihn auch.

Dietr. Das müßt ihr dem Vater sagen.

Annch. Der weiß es schon.

Dietr. Und will Nichts davon hören?

Annch. O! er ist dem Peter herzlich gut[26]!

Dietr. So kann er ihn ja zum Schwiegersohne nehmen.

Annch. seufzend. Peter ist arm.

Dietr. Aber du — ja so, du bist auch arm. Er schlägt sich vor die Stirne. Nun freilich, das geht nicht. Ihr müßt auf bessere Zeiten hoffen.

Annch. Ach ja. Peter bleibt mir treu, und wenn er tausend Meilen weit von mir wäre — aber was kann das helfen? — Ich werde mich grämen[27] — und wenn Peter einst zurückkommt — so mag er mich nur auf dem Kirchhofe suchen. Sie geht in das Haus.

---

[22] fondre en larmes. [23] allons, parle! [24] planter là qun., laisser dans l'embarras. [25] faire grand cas de. [26] avoir de l'amitié pour qun. [27] s'affliger, être miné par le chagrin.

Vierte Scene.

Dietrich allein.

Er sieht[28] dem Mädchen lange nach[28], dann schüttelt er seufzend den Kopf. Hans Dietrich! die Thränen des armen Mädchens werden dich drücken, als ob nach einem derben Sturze der Sattelgaul[29] sich auf deiner Brust herumwälzte[30]. — Hätte Meister Lebrecht seine paar Rubel zurückgelegt, statt einen Tagedieb[31] zu füttern, so könnte er nun das wackere Mädchen aussteuern[32]. — Er legt die Pfeife unmuthig auf den Tisch und stützt den Kopf in die Hand. Mußte ich denn so alt werden, um meines Freundes Kind zu bestehlen? — Ach! es wäre Zeit, daß der Knochenmann[33] mich auf seinen großen Postwagen nähme, und in Gottes Namen mit mir davon kutschte[34].

Fünfte Scene.

Iwanschko mit seiner großen Theekanne[35]. **Dietrich.**

Iwan. Guten Tag, Vaterchen! willst du von meinem Spitm trinken?

Dietr. Gehe mir mit deinem Spitm vom Leibe[36]. Der kommt mir gerade so vor[37], wie das menschliche Leben; ein wenig Honig, ein wenig Pfeffer, und das Übrige ist klares Wasser.

Iwan. Wärmt den Magen, erfrischt das Blut.

Dietr. Giebt er auch ein frohes Herz?

Iwan. Das kann man noch wohlfeiler haben, als mein Getränk, man darf nur ein ehrlicher Kerl sein.

Dietr. Du verdienst dir da ein saures Stück Brot.

Iwan. Verdientes Brot kann nicht sauer schmecken. Ich bin gesund, froh, und brauche wenig; was ich bedarf, finde ich an allen Straßenecken; einen Teller voll Sauerkraut, ein Paar Gurken[38], und ein Becher voll Quas[39]; Alter! das ist ein Schmaus[40], der wenig kostet und trefflich behagt[41]. Auch an Lust und Scherz leide

---

[28] nachsehen suivre des yeux. [29] cheval de selle, porteur. [30] se rouler sur. [31] fainéant. [32] donner une dot, un trousseau. [33] la Mort. [34] partir (en voiture). [35] théière. [36] va-t'-en au diable! [37] il me fait le même effet que. [38] quelques concombres. [39] *ou* Kwaß, *boisson favorite des Russes.* [40] régal. [41] faire grand plaisir.

ich keinen Mangel. Ich singe den ganzen Tag; das Singen habe ich umsonst[42]. Rückt das Osterfest heran, so hat Iwanschko immer auch ein Paar Kopeken[43] übrig, um Fleisch zu kaufen oder sich schaukeln[44] zu lassen.

Dietr. Packe dich fort[45]! Du ärgerst mich mit deinem Glücke.

Iwan. Vaterchen! Du hast böse Grillen.

Dietr. Das geht dich Nichts an.

Iwan. Ich bin freilich nur ein gemeiner Kerl, aber einen guten Rath könnte ich dir doch wohl geben.

Dietr. Du? Laß hören.

Iwan. Wenn du in Noth bist, so gehe zu unserem neuen Kaiser, der hilft dir gleich.

Dietr. Der Kaiser?

Iwan. Ja, ja, der Kaiser. Notabene, wenn du es verdient hast.

Dietr. Narr! der Kaiser hat mehr zu thun, als sich um einen armen Kutscher zu bekümmern.

Iwan. Freilich mag er wohl viel zu thun haben; aber dann will er sich auch wieder eine Lust machen — eine kaiserliche Lust.

Dietr. Und die wäre?

Iwan. Vater der Armen zu sein.

Dietr. Ja, wenn er die Armen kennt; aber der Weg zum Throne ist keine Heerstraße[46], auf der es jedem Bettler zu wandeln vergönnt ist.

Iwan. Doch, doch; wohnst du in Petersburg, und weißt noch nicht, daß man eben so leicht zum Kaiser kommen kann, als ein Kind seinem Vater zwischen die Beine läuft? — Du gehst auf die Parade, machst deinen Kratzfuß[47] und redest von der Leber weg[48]; oder wenn du nicht reden kannst, so giebst du es ihm schriftlich.

Dietr. Und dann —

Iwan. Dann erhältst du deinen Bescheid[49] auf der Stelle. — Lustig, Vaterchen! Alles jubelt! Willst du allein wie eine abge-

---

[42] ne me coûte rien. [43] *petite monnaie de Russie.* [44] balancer. [45] va-t'-en à tous les diables! [46] grande route. [47] *locution fam.* révérence. [48] parler franchement, hardiment. [49] réponse.

ſtorbene Birke[50] im grünen Walde ſtehen? — Oder liebſt du etwa den neuen Kaiſer nicht?

Dietr. auffahrend. Kerl, ſo mußt du mir nicht kommen[51]. — Ich ſoll ihn nicht lieb haben? Ich? — So groß habe ich ihn gekannt.

Iwan. Du?

Dietr. Ich habe ihn gefahren.

Iwan. Du?

Dietr. Gefahren habe ich ihn, mehr als hundert Male. War ich denn nicht Leibkutſcher bei ſeinem ſeligen Vater?

Iwan. erſtaunt. Du? — Ihr? — Ei, mein Gott! warum geht Ihr denn nicht zu ihm? Euer Glück iſt gemacht.

Dietr. Meinſt du wirklich?

Iwan. Treue Diener ſeines Vaters ſind ihm willkommen.

Dietr. Nun bei meiner armen Seele! dann bin ich ihm auch willkommen. — Nach einer kurzen Ueberlegung. Ja, ich will fort, gleich auf der Stelle! — Aber was werde ich ihm ſagen? — Nun, das findet ſich wohl! wenn ich ihn erſt ſehe — und wenn er ſo gnädig ausſieht, als ſein Vater, dann löſ't ſich die Zunge von ſelbſt. — Habe Dank, Iwanſchko. Dich ſandte vielleicht ein guter Engel. Wenn der Kaiſer ſich meiner erinnert, ſo ſollſt du auch nicht vergeſſen werden.

Iwan. Topp! Es gilt[52].

Sechste Scene.

Iwanſchko allein. Nachher **Annchen.**

Iwan. Wunderlicher Alter! Was ich ihm erzählt habe, das hätte er auch von jedem Kinde erfahren können. Er ſetzt[53] dem Hauſe gegenüber ſein Tiſchchen zurecht[53] und ſingt.

Annch. kommt ſchluchzend aus dem Hauſe, ohne auf Iwanſchko Acht zu geben. Nein, das kann ich nicht mit anſehen. Sie tritt in einen Winkel und weint.

Iwan. bricht ſeinen Geſang ab[54], als er ſie erblickt. Da iſt das Mädchen wieder, das mich immer im Singen ſtört.

Annch. Mögen die Leute auf der Straße denken, was ſie wollen, ich kann das Weinen nicht laſſen.

---

[50] bouleau. [51] prends garde de me tenir un pareil langage. [52] c'est convenu. [53] arranger, disposer. [54] abbrechen cesser, interrompre.

Iwan. Sonst singe ich wie ein Rothkehlchen; aber wenn sie da ist, schäme ich mich.

Annch. Wie der arme Junge mit zitternden Händen sein Bündelchen schnürte [55] —

Iwan. Ich glaube gar, sie weint.

Annch. Und wie er so verwirrt war, daß er bald hier, bald dort ein Stück liegen ließ —

Iwan. Ein hübsches Mädchen weinen sehen — lieber gebt mir die Plette [56].

Annch. Und wie das seidene Tuch ihm in die Hände fiel, das ich ihm am ersten Pfingsttage schenkte — ach! da rollten die hellen Thränen ihm über die blassen Wangen.

Iwan. steht auf. Jungferchen, was fehlt Ihnen? Kann ich Ihnen helfen?

Annch. Nein.

Iwan. Zeigen Sie mir doch Ihre Hand; ich verstehe mich ein wenig auf's Wahrsagen.

Annch. sieht ihn zweifelhaft an.

Iwan. Ja, ja, nur her [57] mit der Hand! ich habe schon mancher schmucken Dirne gar herrliche Dinge prophezeiht [58].

Annch. Ist es denn auch eingetroffen [59]?

Iwan. Das versteht sich.

Annch. Nun denn! Sie reicht ihm die Hand hin.

Iwan. Aha! Da steht es klar und deutlich.

Annch. Was denn?

Iwan. schalkhaft. Sie sind verliebt.

Annch. Ach!

Iwan. In einen flinken, jungen Burschen. Sie möchten ihn gerne heirathen. —

Annch. Wir sind beide arm.

Iwan. Und nun will er —

Annch. Fort! fort will er!

---

[55] serrer. [56] bastonnade. [57] donnez-moi seulement votre main. [58] prédire l'avenir d'après l'inspection de la main. [59] se réaliser.

Iwan. Richtig, da läuft er; aber er wird nicht weit kommen.

Annch. hastig. Es stößt[60] ihm doch kein Unglück zu[60]?

Iwan. Nein, er kehrt um.

Annch. Hat er Etwas vergessen?

Iwan. Die Braut hat er vergessen mitzunehmen.

Annch. zieht ihre Hand zurück. Gehe! Du spottest meiner.

Iwan. bei Seite. Gleichviel[61]. Die Thränen habe ich ihr doch weggelogen[62].

Siebente Scene.

Peter. Die Vorigen.

Peter ganz betrübt. Bist du da, Annchen!

Annch. erschrickt. Ach! Du kommst doch nicht, um Abschied zu nehmen?

Peter. Noch nicht. Ich will nur in die Buden gehen, und mir einen Mantelsack[63] suchen; alsdann —

Annch. Du wirst doch noch zu Mittag mit uns essen?

Peter. Essen wollte ich wohl, aber schlucken kann ich nicht.

Annch. Sei getrost, Peter! Du kommst bald wieder.

Peter. So Gott will! Ja!

Annch. Iwanschko hat mir aus der Hand prophezeiht.

Peter. Das sind Possen[64]!

Annch. Wer weiß; Peter! laß mir immer den frohen Glauben. Vom Morgen bis an den Abend werde ich mit meiner Arbeit am Fenster sitzen, und über das Nähzeug[65] hinweg schielen[66], bis ich endlich von ferne einen Wanderer mit bestaubten Stiefeln erblicke, der wohlgemuth[67] auf unser Haus zuschreitet. Er hat den Hut heruntergeschlagen, aber ich erkenne ihn doch — es ist mein Peter! mein Peter!

Peter. Ach! es wird noch mancher junge schöne Herr vorbei

---

[60] zustoßen arriver *(en parlant d'événements)*. [61] c'est égal, tout de même. [62] weglügen faire disparaître *(par un mensonge)*. [63] porte-manteau, valise. [64] plaisanterie, farce. [65] ouvrage *(de couture)*. [66] jeter un regard à la dérobée. [67] d'un air joyeux.

hüpfen, ehe der arme Peter die Straße heraufschleicht. Und wenn ich nun mit saurer Mühe so viel erworben hätte, als ein Paar ehrliche, genügsame Menschen brauchen, und käme in der Abenddämmerung zurück; — da schallte mir von Ferne Musik in die Ohren, und alle Fenster wären illuminirt; — da früge ich dann den ersten Besten[68], der mir begegnete: Was giebt's dort? — „Eine Hochzeit, die Jungfer Lebrecht heirathet einen reichen Tischlermeister."

Annch. Pfui, Peter!

Peter. Ach! da müßte ich umkehren, und mich in die Newa stürzen.

Annch. Das thut mir wehe, daß du so schlecht von mir denkst.

Peter. Ich denke Gutes von dir, und meine, du wirst mich lieb behalten —

Annch. Nun folglich —

Peter. Aber dein Vater ist alt, kann wenig mehr arbeiten; deine Mutter kränkelt; wenn nun beide darben müßten —

Annch. Wie du mich quälst! Bin ich denn nicht schon traurig genug?

Peter. Dann käme irgend ein braver, wohlhabender Mann und spräche: „Schlag ein[69]! ich will deinen Eltern auf ihre alten Tage gütlich thun[70]!" — und dein Vater spräche: „Thue es mir zu Liebe! nimm ihn."

Annch. Ach! da müßte ich wohl das vierte Gebot erfüllen.

Peter. Siehst du wohl?

Annch. Aber ich würde mich zu Tode grämen!

Peter. Damit wäre mir auch nicht geholfen[71].

Iwan. Hört, Kinder, das wird mir zu bunt[72]. Ihr macht, daß ich in drei Tagen nicht singen kann; — er greift halb furchtsam in die Tasche und spricht gutmüthig. Ich habe da ein Paar alte Rubel — wollte Gott, daß ich euch damit helfen könnte!

Peter. Braver Mann! Gott lohne Dir den guten Willen.

Iwan. Es ist zu wenig, ich weiß wohl; damit läßt sich keine

---

[68] premier-venu. [69] donner la main (en signe d'acquiescement). [70] soigner, prendre soin de. [71] je n'en serais pas moins à plaindre. [72] c'en est trop.

Wirthschaft[73] anfangen — aber ich wollte doch, du nähmst sie — weiß Gott! es geschähe mir ein Gefallen damit.

Peter. Nein, guter Freund, gib sie einem armen Krüppel[74].

Iwan. Nun, wenn ich euch nicht helfen kann, so gehe ich meiner Wege, denn ihr verderbt mir nur den Appetit. Er packt seinen Kram zusammen[75]. Lebe wohl, Bursche! und wenn du wiederkommst, so bitte mich zur Hochzeit. Er geht und kehrt wieder um. Noch eins! schmucke Dirne, weißt du was? Gehe zum Kaiser, der hat noch neuerlich ein armes Mädchen ausgestattet. Wenn er die Augen voll Thränen sieht, macht er vielleicht all' Eurer Noth ein Ende. Ab.

Peter. Die Glocke auf dem Admiralitätsthurme[76] hat schon Eilfe gebrummt. Ich muß nun gehen, und meinen stummen Reisegefährten holen. Er schüttelt Annchen traurig die Hand und schleicht davon.

Achte Scene.

Annchen allein.

Sie bleibt in tiefen Gedanken stehen. Zum Kaiser! — Ach! ich stürbe vor Schrecken, wenn ich vor ihm stünde — kann ich doch kaum mit dem Herrn Pastor reden und nun gar[77] mit dem Kaiser! — Freilich, wenn es unser Glück gälte — wenn ich durch eine Viertelstunde Herzklopfen ein ruhiges Herz für immer erkaufen könnte — es wird mir ganz warm bei dem Gedanken[78]. — Soll ich gehen? — Ich bin ja reinlich angezogen — ja, das Herz will wohl, aber die Zunge wird nicht wollen — gesetzt nun[79], ich stünde vor ihm mit niedergeschlagenen Augen — dann würde er mich fragen: „Wer bist du, mein Kind?“ — Da würde ich zittern — und stottern[80] — und recht dumm aussehen[81] — Pause. Nicht doch! ich müßte nur immer an Peter denken, wie seine Thränen auf das seidene Tuch fielen; dann würde ich flugs antworten: mit einem Knix[82] „Annchen Lebrecht, Euer Majestät.“

---

[73] ménage. [74] estropié. [75] il rassemble sa boutique. [76] tour de l'Amirauté. [77] outre cela, encore. [78] cette idée fait palpiter mon cœur. [79] supposé que. [80] balbutier. [81] je ferais bien sotte mine. [82] révérence.

Neunte Scene.

Dietrich und Annchen.

Dietr. athemlos. Annchen! Annchen!

Annch. Was gibt's? Was fehlt Ihnen? Hat Ihnen Jemand Etwas zu Leide gethan?

Dietr. schüttelt den Kopf.

Annch. Sie sehen ja ganz erhitzt aus? Ist Ihnen etwas Besonderes widerfahren[83]?

Dietr. nickt.

Annch. Wo sind Sie denn gewesen?

Dietr. deutet mit der Hand nach der Gegend, aus welcher er kam.

Annch. Jenseits der Brücke?

Dietr. nickt.

Annch. Sind Sie stumm geworden?

Dietr. schüttelt. Uf! der Vater!

Annch. Soll ich ihn rufen? Wollen Sie nicht hereinkommen? Soll ich Ihnen auf die Bank helfen[84]?

Dietr. fällt auf sein Knie und faltet die Hände.

Annch. Bewahre der Himmel[85]! Ich glaube, der alte Mann ist verrückt[86]. Sie läuft in das Haus.

Zehnte Scene.

Dietrich allein.

Gott! — ich kann nicht reden — aber du verstehst mich — du schaust mir hier herein — er deutet auf das Herz. — Du siehst diese Thräne — du verstehst mich! — Er steht auf. Freue dich, Hans Dietrich! du kannst dankbar sein. — O! dann erst werden empfangene Wohlthaten doppelt lieb, wenn man sie vergelten kann.

Eilfte Scene.

Lebrecht. Annchen. Dietrich.

Lebr. Wo bist du denn gewesen, Landsmann?

Dietr. Ja, wo bin ich gewesen? Rathe[87] einmal!

---

[83] arriver. [84] aider à vous asseoir. [85] que le Ciel nous préserve! [86] qui a perdu la tête, qui a l'esprit dérangé. [87] deviner.

Lebr. Wir haben mit dem Essen auf dich gewartet; meine Frau hat dir die Suppe warm gesetzt.

Dietr. Suppe? Bleib mir mit deiner Suppe vom Halse[88]! schaffe mir Braten — Kuchen — Wein —

Lebr. Bist du wunderlich? Seit dem letzten Kindtaufsschmause[89] — Annchen, wie alt bist du?

Annch. Neunzehn Jahre.

Lebr. Nun, seit neunzehn Jahren hat mir der Wein keine Flecken in's Tischtuch gemacht.

Dietr. Und ich sage dir, ich muß Wein trinken, vom besten — Champagner.

Lebr. Alter, wenn ich dich nicht kennte, so würde ich denken, du kämest aus dem Wirthshause, und hättest über den Durst genippt[90].

Dietr. Die Mütze herunter! ich komme vom Kaiser.

Lebr. greift nach der Mütze. Vom Kaiser?

Annch. schlägt die Hände zusammen.[91] Vom Kaiser?

Dietr. Vom Kaiser! — Siehst du, wie ich jung geworden bin? Wie ich die Arme wieder rühren kann? Fort ist meine Gicht[92]!

Lebr. Aber was gibt es denn? So rede doch, erzähle doch.

Dietr. Je nun, dort saß ich auf der Bank — die Pfeife wollte mir nicht schmecken — da sprach ich zu mir selbst: Hans Dietrich, du bist krank oder betrübt, denn die Pfeife schmeckt dir nicht.

Lebr. Warst du denn krank?

Dietr. Nein, aber betrübt.

Lebr. Weßwegen?

Dietr. So? — Ich sollte wohl klatschen[93] und ein lustiges Liedchen pfeifen, wenn ich den Mann in Noth sehe, der mich vierunddreißig Jahre um Gottes willen gefüttert hat?

---

[88] laisse-moi tranquille avec ta soupe! [89] repas de baptême. [90] que tu as bu un petit coup de trop. [91] joindre les mains. [92] la goutte. [93] bavarder, jaser.

Lebr. sanft verweisend [94]. Landsmann, laß das gut sein [95]. Du verzehrst ja weniger, als mein Staarmatz [96].

Dietr. Der schwatzt und lacht auch dafür; der alte Dietrich brummt nur.

Lebr. Du vergißt deine Geschichte.

Dietr. Hat keine Noth [97]. Eher vergesse ich meinen Vor- und Zunamen. — Als ich denn so da saß, und — Gott verzeihe mir's — mit dem Schicksal rechtete [98], da kam der närrische Iwanschko mit seinem Theekessel und schalt [99] mich, daß ich traurig sei, da doch Alles juble über den neuen Kaiser. Dann erzählte er mir, wie der brave Herr die alten treuen Diener durch Wohlthaten aus ihrem Schlupfwinkel [100] hervorlocke; und wie jeder arme Teufel, den sein Schicksal oder böse Menschen drücken, ihm dreist seine Noth klagen dürfe. Da gab es mir ein guter Engel ein: Gehe hin, bist ja auch ein alter treuer Diener; hast auch verborgen im Winkel gesteckt; wer weiß, was geschieht.

Lebr. Und du giengst?

Dietr. Ich gieng. — Freilich klopfte mir das Herz gewaltig, je näher ich dem Paradeplatze kam, und kaum vermochte ich mit meinen zitternden Armen, die Menschen links und rechts auf die Seite zu schieben. Als ich ihn aber erst von weitem sah, als ich die Züge seines Vaters erblickte, da faßte ich wieder Muth. Ich trat nach und nach immer näher und bückte mich ein Mal über das andere, so tief mein alter Rücken es zuließ. Als er das gewahr wurde — Landsmann! die Mütze herunter! — da nahm der Kaiser den Hut vor mir ab.

Lebr. Der Kaiser vor dir?

Dietr. Ja, er grüßt jeden ehrlichen Mann. Der Kaiser hat mich gegrüßt.

Lebr. mit gespannter Erwartung Nun, weiter!

Dietr. Nun, da bückte ich mich noch drei Male mehr, und die

---

[94] d'un ton de doux reproche. [95] ne parlons pas de cela. [96] étourneau, sansonnet. [97] il n'y a pas de risque. [98] se plaindre de. [99] reprocher. [100] retraite cachette.

Thränen traten mir in die Augen. Das mag der gute Herr wohl gesehen haben — er winkte mir —

Lebr. Landsmann! Wie ward dir da zu Muthe[101]?

Dietr. Die Beine zitterten dem alten Kerl freilich ein wenig, aber das Gewissen war gut, und wer ein gutes Gewissen hat, den tragen seine Beine, auch wenn er vor Gott steht. Ich wackelte herzu[102], faßte mir ein Herz, und sagte mit lauter Stimme: Gnädigster Herr! Sie kennen mich wohl nicht mehr?

Lebr. lächelnd. Alter, woher sollte er dich denn kennen?

Dietr. Ei, warum denn nicht? Vor vierunddreißig Jahren hat er mich ja alle Tage gesehen. Er mag es aber doch wohl vergessen haben. „Nein!“ antwortete er mir; „wer bist du denn?“ — Je du mein Gott! war ich denn nicht Ihres Hochseligen Herrn Vaters Leibkutscher? Habe ich Sie denn nicht oft gefahren? Und Sie wollten immer am liebsten mit mir fahren.

Lebr. Ja! ja! Das hast du mir oft erzählt.

Dietr. „Du!“ sagte der Kaiser; „wirklich? Nun, geh' nur in's Schloß, wir wollen nachher mit einander sprechen.“ Da bückte ich mich, die besternten[103] Herren machten mir Platz, und ich gieng geraden Weges nach dem Schlosse.

Lebr. Hielten dich denn die Soldaten nicht auf?

Dietr. Ach nein, sie sind es schon gewohnt, daß auch Leute zum Kaiser kommen dürfen, die eben nicht mit sechs Pferden fahren.

Lebr. Aber dieß Mal kam der Kaiser gar zu dir?

Dietr. Freilich kam er zu mir. Er nahm mich mit in sein Kabinet, und sprach so gütig, so freundlich. — — — Weinend. Alter Knabe, hast so lange nicht geweint — wer hätte das denken sollen, als du den kleinen Prinzen fuhrst, daß er dir im Alter solche Freudenthränen ablocken[104] würde.

Lebr. ungeduldig. Aber, was sprach er denn?

Dietr. Zuerst fragte er; „wo ich die ganze Zeit über gesteckt hätte?“ — Ich sagte, bei meinem Landsmanne, Meister Lebrecht.

---

[101] qu'éprouvais-tu alors? [102] s'avancer en chancelant. [103] couvert de décorations. [104] arracher des larmes.

Lebr. Was? — der Kaiser weiß meinen Namen?

Dietr. O! Er weiß noch mehr.

Lebr. Anne! — stelle dir vor! mein Name wurde vor Seiner Majestät genannt!

Dietr. Dann wollte er wissen, wovon ich gelebt hätte? — Mein wackerer Landsmann, sagte ich, hat mich gefüttert um Gottes willen!

Lebr. Das hättest du nicht sagen sollen.

Dietr. Dann wäre ich ein Schurke gewesen. — „Ist dein Landsmann reich?“ fragte der Kaiser. — Gnädigster Herr, antwortete ich, er hat seinen letzten Bissen mit mir getheilt.

Lebr. Bruder, das hättest du nicht sagen sollen.

Dietr. Dann wäre ich ein Schurke gewesen. — „Das war brav,“ sagte der Kaiser; „das mußt du ihm vergelten [105].“ — Ach! meinte ich, das kann ihm nur Gott vergelten! — Sehr bewegt, Lebrecht umarmend. Ja, Bruder! das kann dir nur Gott vergelten.

Lebr. Wie du immer bist! Ist mir's denn nicht schon vergolten? Hat der Kaiser denn nicht gesagt, „das war brav!“ — Pfui, Bruder! du wirst mich stolz machen.

Dietr. Höre nur, jetzt kommt das Beste. „Wie viel war dein Gehalt [106] bei meinem Vater?“ — fragte der Kaiser. Drei hundert Rubel, Ew. Majestät. — Da nahm der gute Herr eine Schreibtafel und rechnete — und rechnete — und schlug [107] Zinsen zu Zinsen — und — da — er legt ein Paquet auf den Tisch. Da sieh selbst! —

Lebr. wirft einen Blick hinein. Was? Lauter Banknoten?

Dietr. Zwanzig tausend Rubel!

Lebr. ganz erstarrt. Zwanzig —

Dietr. Tausend Rubel! — Er faltet die Hände und blickt gen Himmel. Guter Kaiser, du hast Zinsen zu Zinsen geschlagen — Großer Gott! du wirst ihm dieses Kapital mit Unterthanenliebe verzinsen [108]!

Annch. bewegt und herzlich. Ich habe ihn nicht gesehen, aber ich liebe ihn schon. O! wie will ich alle Sonntage für den guten Herrn beten!

---

[105] rendre. [106] traitement, gages. [107] schlagen *ici* ajouter. [108] payer l'intérêt

Lebr. Alle Tage, mein Kind, alle Tage, denn ihn hat Gott gesandt, uns jeden Tag zum Feiertage zu machen. — Nun, Bruder, ich wünsche dir von Herzen Glück! Nun kannst du dir auf deine alten Tage Etwas zu Gute thun.

Dietr. Das will ich auch. Gleich auf der Stelle will ich mir Etwas zu Gute thun. Er ergreift das Paquet, theilt es in zwei Hälften, und reicht die eine dem Meister Lebrecht. Da nimm, alter Freund.

Lebr. Was? — Nein, so war es nicht gemeint [109].

Dietr. Landsmann, wenn du das nicht nimmst, so zanken wir uns zum ersten Male in unserem Leben.

Lebr. Ungezählt [110]?

Dietr. Hast du deine Wohlthaten gezählt?

Lebr. Dieß ist ja mehr als die Hälfte?

Dietr. Desto besser, so saß mir das Herz in den Fingern [111].

Lebr. Nein, Bruder — ich weiß wohl, du gibst es gerne —

Dietr. Ja, bei meiner armen Seele.

Lebr. Aber ich würde mir vorkommen [112], wie ein elender Mensch, wenn ich mir die Freundschaft bezahlen ließe.

Dietr. Narr! wer will denn das? — Nur deine baaren Auslagen [113], alle die Rubel, die ich dem guten Kinde da entzogen habe [114] — sonst Nichts.— Als ich das Faulfieber hatte, und du nicht von meinem Bette wichst, dich vor keiner Ansteckung [115] scheutest — läßt sich das bezahlen? — Als ich das Bein brach und du mich auf deinem Rücken nach Hause trugst — läßt sich das bezahlen? — — Als du meiner alten Mutter im Vaterlande heimlich ohne mein Wissen fünfzig Thaler schicktest — ein Schurke müßte ich sein, wenn ich dir das mit dem Bettel [116] bezahlen wollte.

Lebr. Sprich, was du willst, hier sitzt ein Ding — auf das Herz deutend — nennen kann ich es nicht, ich bin kein Gelehrter — aber es spricht laut: Nein, Lebrecht, nimm Nichts.

Dietr. Höre, mache mich nicht zornig — du willst nicht? —

---

[109] ce n'est pas là ce que j'entendais. [110] sans compter. [111] c'est le cœur qui a guidé la main. [112] je me regarderais comme un misérable. [113] débours, avance. [114] dépouiller de, enlever. [115] contagion. [116] bagatelle, misère.

Gut. Du sollst auch Nichts haben, nicht einen rothen Heller! Aber dem Mädchen da bin ich noch ein Pathengeschenk[117] schuldig — du hättest reiche Gevattern[118] bitten können; du batest deinen armen Landsmann, darunter darf das gute Kind nicht leiden. Da, nimm, Annchen, steck ein[119] und heirathe geschwind deinen Peter.

Annch. Pathe — um Gottes Willen! — ist das Euer Ernst[120]? — Vater — darf ich? —

Dietr. Nimm, oder ich werfe es in die Newa.

Lebr. Nimm, mein Kind, und vergilt es ihm durch liebevolle Pflege bis an seinen Tod.

Dietr. Amen! das war vernünftig gesprochen.

[117] présent de baptême. [118] compère. [119] empocher. [120] parlez-vous sérieusement?

Inhalt.

Erste Abtheilung.

	Seite
Kleine Beschreibungen	11
Sittensprüche	13
Räthsel	17
Kleine Anekdoten und Fabeln	18

Zweite Abtheilung.

Antigonus	Scherr	31
Der sterbende Phocion		31
Der beste Trost		31
Selbstüberwindung		31
Der Neugierige		32
Sokrates		32
Liebe eines Storches zu seinen Jungen	Büchler	32
Die Elster und die Taube	Grimm	33
Ehrfurcht vor dem Alter	Weil	33
Der hungrige Araber	Herder	33
Fürst Blücher und sein Jugendfreund		34
Der Negerknabe in der Sahara	Volkmar	34
Der Wolf auf dem Todtenbette	Lessing	35
Trost im Unglücke	Liebeskind	35
Kosciusko's Pferd	Büchner	36
Der treue Unterthan	Petiscus	37
Die sonderbare Danksagung	Schubart	37
Die beiden Frösche	Meißner	38
Die Macht der Religion	Herder	38
Das Bächlein	Kletke	39
Sorgfalt für Thiere	Beispiele des Guten	39

		Seite
Herzog Leopold und die Solothurner	Bodmer	40
Bescheidenheit des Plato	Beispiele des Guten	40
Die Pfeife	Wagner's Lehren der Weisheit	41
Des Knaben Berglied	Uhland	42
Die zwei Sperlinge	Meißner	43
Peter I. von Rußland	Meißner	43
Lob Gottes in den Alpen	Ostertag	44
Der Maler und sein Meister	Krummacher	45
Die Theilung	Pfeffel	45
Redlichkeit		46
Der Luchs und der Maulwurf	Meißner	47
Die Tollkirsche	Krummacher	47
Der Bettler	Schubart	48
Der Schweinhirt	Zschokke	49
Die drei Freunde	Herder	50
Die Adlerjagd		51
Mein Vaterland	H. Hoffmann	52
Der Wiedergenesene	Krummacher	53
Unglück der Stadt Leiden	Hebel	54
Der Wolf und der Mensch	Gebrüder Grimm	55
Der Tanzbär	Gellert	56
Das Rothkehlchen	Krummacher	57
Zu Seebach fängt die Ziege den Wolf	Bechstein	58
Der gerettete Handwerksbursche	Schubart	59
Die Kapelle	Uhland	60
Die Pfirsichen	Krummacher	60
Lied eines Armen	Uhland	62
Nächstenliebe	Diesterweg	63
Die Melone	Liebeskind	63
Der kleine wohlthätige Mirtil		64
Der kleine Hydriot	Wilh. Müller	66
Das Todtengericht	A. W. Schlegel	67
Der Igel und der Maulwurf	Meißner	68
Die Stimme des Gewissens	Krummacher	69
Frühlingslied	Hölty	70
Der Fremdling zu Memel	Hebel	71
Die Geschichte des alten Wolfs. (In 7 Fabeln)	Lessing	72
Die Grenadiere	Heine	76
Treue Freundschaft	Gebr. Grimm	77
Schäfers Klagelied	Göthe	80
Die hochherzigen Neger		81

		Seite
Alexander in Afrika	Herder	83
Das Schloß am Meere	Uhland	84
Das Wasserhuhn	Gebr. Grimm	85
Hamet und Raschid	Palmblätter	86
Der Vater und sein Sohn	Gellert	88
Walther von Thurn		89
Der Herr hat's gegeben, der Herr hat's genommen		90
Der Wolf und der Fuchs	Gebr. Grimm	91
Einem Knaben	Lenau	93
Die Wittwe von Zehra	Liebeskind	94
Joseph der Zweite	Niemeyer	98
Erlkönig	Göthe	99
Wann die Noth am größten, ist Gott am nächsten	W. Stern	100
Hoffnung	Schiller	104
Der Gefangene	Liebeskind	105
Das Schifflein	Uhland	108
Die beiden Raupen	Agnes Franz	109
Schäfers Sonntagslied	Uhland	110
Geprüfte Treue	Palmblätter	111
Der Grenzstreit	Grimm	113
Der gute Kamerad	Uhland	114
Der russische Curtius	Förster	114
Der edle Wettstreit	Campe	116
Deutsche Treue	Curtmann	119
Ruhe	Göthe	120

Dritte Abtheilung.

Die große Lüneburger Heide	Schönemann	123
Adersbach		124
Der Scirocco	Schubart	124
Das Samenkörnlein	Kletke	125
Die Hottentotten	Adam Müller	126
Die Hundsgrotte bei Neapel	Schubart	128
Der Sturm auf den Antillen im Jahre 1780	Thieme	128
Die Einkehr	Uhland	130
Hermann (9 nach Christi Geburt)	Jerrer	131
Die Gemsen	Meiners	135
Die Alpenjäger	Schiller	136
Der Cirknitzer See	Guts-Muths	138
Die Schlacht bei Straßburg (357)	Luden	139

		Seite
Der alte Landmann an seinen Sohn	Hölty	144
Die Wölfe	Kuffner	144
Der Araber in der Wüste		147
Lied eines Landmanns in der Fremde	Salis	150
Rudolph von Erlach	Nach Joh. v. Müller und Vögelin	151
Meeresstille	Göthe	155
Beschäftigung der ärmeren Volksklassen in Neapel	Göthe	155
Polykarp		157
Die Hunde in der Türkei	Murhard	159
Chidher	Rückert	161
Zerstörung der Stadt Magdeburg durch Tilly (1631)	Jerrer	162
Der Reiter und der Bodensee	Gust. Schwab	164
Der Aetna	Richter	166
Salomon und der Sämann	Rückert	170
Der Hamster	Wilmsen	170
Der Handschuh	Schiller	173
Der Schweizerbund	Zschokke	175
Tell's Tod	Uhland	181
Bruck in Holland	Johanna Schopenhauer	183
Karl's des Kühnen Zug gegen die Schweizer (1476)	Zschokke	186
Der Rheinfall	G. A. Riecke	190
Das Rüsthaus zu Bern	Stollberg	191

Der alte Leibkutscher Peter's III.	Kotzebue	193

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2006

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 221 380 7

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 221 380 7